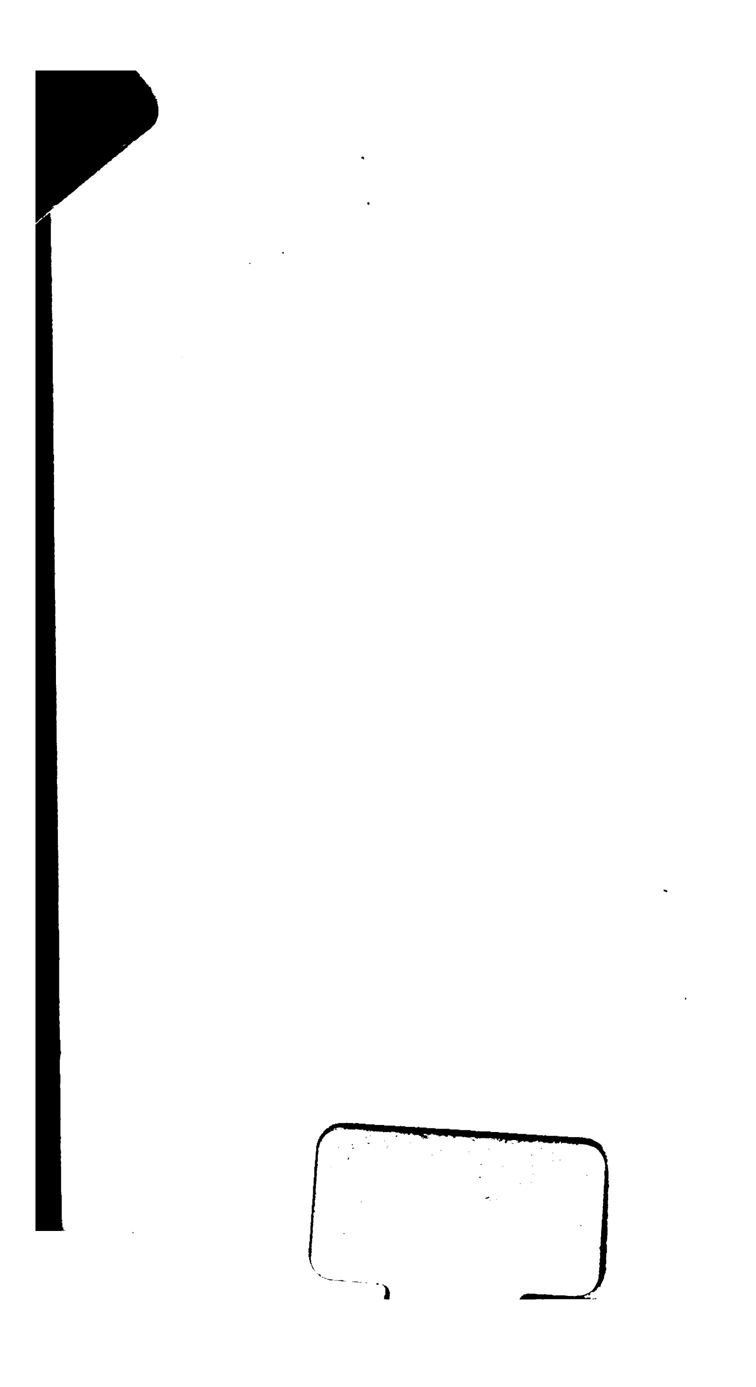

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580444 7



THÉATRE

COMPLET

DE VOLTAIRE.

TOME 2.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE SAINTIN, RUE SAINT-JACQUES, 38.



Du plus grand des Romains, voilà ce qui vous reste !

La mort de César, Tragéd

THÉATRE

COMPLET

DE VOLTAIRE

AVEC

NOTES, REMARQUES ET VARIANTES.

NOUVELLE ÉDITION
ORNÉE DE GRAVURES.

TOME II.

PARIS

LEBIGRE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE LA HARPE, 26.

—

1834

AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1752.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

* SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
* Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois;
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'état, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance.
J'ai de sa passion prévu la violence;
Et sur lui, sur moi-même, et sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, et dicter mon arrêt.
* Écoutez-moi, madame, et vous pourrez connaître
* L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

AMÉLIE.

* Je sais quel est Lisois : sa noble intégrité
* Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
* Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

LISOIS.

* Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,

* Je n'approuvai jamais la fatale alliance
* Qui le soumet au Maure, et l'enlève à la France.
* Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
* Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
* Non que pour ce héros mon ame prévenue
* Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue ;
* Je ne m'aveugle pas ; je vois avec douleur
* De ses emportemens l'indiscrète chaleur ;
* Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
* L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
* Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
* Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
* Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :
* Eh! qui saurait, madame, où placer ses services,
* S'il ne nous fallait suivre, et ne chérir jamais
* Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits ?
* Tout le mien est à lui ; mais enfin cette épée
* Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Je voudrais à l'état rendre le duc de Foix.

AMÉLIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois ?
Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, et c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité !

LISOIS.

* Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
* J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
* Révolté sa fierté par des vérités dures ;
* Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
* Et c'est de quoi surtout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux, j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie ;
* Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
* Accepter sans mépris mon hommage et ma main ;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras :
* La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
* Il a par trop de droits mérité de vous plaire :

* Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur;
* Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur:
* La justice et l'amour vous pressent de vous rendre.
* Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre :
* Je me tais.... Cependant s'il faut vous mériter,
* A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer.
* Je céderais à peine aux enfans des rois même;
* Mais ce prince est mon chef: il me chérit, je l'aime:
* Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
* Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
* Je fais plus : de mes sens maîtrisant la faiblesse,
* J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
* Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
* Au héros qui vous sert, et par qui vous vivez.
* Je verrai d'un œil sec, et d'un cœur sans envie,
* Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
* Je réunis pour vous mon service et mes vœux;
* Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux :
* Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie,
* L'amitié me l'ordonne, et surtout ma patrie.
* Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
* Si le prince est à vous, il est à votre roi.

AMÉLIE.

* Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!
* Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
* Quoi, ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
* Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour!
* Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître;
* Vous servez votre ami, vous servirez mon maître;
* Un cœur si généreux doit penser comme moi:
* Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
* Eh bien, de vos vertus je demande une grâce.

LISOIS.

* Vos ordres sont sacrés; que faut-il que je fasse?

AMÉLIE.

* Vos conseils généreux me pressent d'accepter
* Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
* Je ne me cache point combien son choix m'honore;
* J'en vois toute la gloire; et quand je songe encore,
* Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour,

* Il daigna me sauver et l'honneur et le jour;
* Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
* Tout allié du Maure, et protecteur du crime,
* Accablé à ses yeux du poids de ses bienfaits,
* Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
* Mais malgré son service et ma reconnaissance,
* Il faut par des refus répondre à sa constance.
* Sa passion m'afflige; il est dur à mon cœur,
* Pour prix de ses bontés, de causer son malheur:
Non, seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel temps pour l'hyménée!
* Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des assauts, ne voit que des combats;
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frère,
Que de raisons!.... Seigneur, c'est en vous que j'espère.
Pardonnez.... achevez vos desseins généreux;
Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.
Un esprit mâle et ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des lois.

LISOIS.

Il en est peu, madame,
Contre les passions qui subjuguent son ame;
Et son emportement a droit de m'alarmer.
Le prince est soupçonneux, et j'osai vous aimer.
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux;
* Je sais à quels excès irait sa jalousie,
* Quel poison mes discours répandraient sur sa vie:
* Je vous perdrais peut-être; et mes soins dangereux,
* Madame, avec un mot feraient trois malheureux.

* Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
* Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire :
* Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
* Oubliant à jamais le langage d'amour,
* Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
* J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme :
* Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir ;
* Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
* Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
* Madame ; et puisque enfin la France vous est chère,
* Rendez-lui ce héros, qui serait son appui :
* Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.

SCÈNE II.

AMÉLIE, TAISE.

AMÉLIE.

Ah ! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, et cet hymen est un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi ! le prince à ce point vous serait odieux ?
* Quoi ! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
* Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
* Où les enfans des rois sont divisés entre eux,
* Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer et d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros qui fut votre vengeur ?
Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers rois que la France eût pour maîtres.
D'un puissant apanage il est né souverain ;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède, et pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
* Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
* Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

AMÉLIE.

Quoi ! pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime !
De son fatal secours je serai la victime !

Je lui dois tout, sans doute, et c'est pour mon malheur.

TAÏSE.

C'est être trop injuste.

AMÉLIE.

Eh bien! connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie;
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMÉLIE.

Nos sermens mutuels
Devançaient les sermens réservés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.
Le duc est l'allié de ce peuple indomptable:
Il me sauva, Taïse; et c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
* Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu respecter ces saints engagemens;
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

AMÉLIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir, toujours fidèle à son maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore du moins qu'en des temps plus heureux,
Vamir a prévenu ses desseins amoureux:
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre, et moi plus malheureuse.

C'en est trop ; il est temps de quitter ses états :
Fuyons des ennemis ; mon roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs, en secret, méditent leur sortie :
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter ;
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMÉLIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite !

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC, à Taïse.

Est-ce elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
Taïse, demeurez. Vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, et si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir :
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle ;
Il est temps que tout cède à mon amour, à moi :
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
Elle me doit la vie, et jusqu'à l'honneur même ;
Et moi, je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer :
L'autel est prêt ; j'y cours : allez l'y préparer.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'état dépend la destinée?

LE DUC.

Oui; vous me verrez vaincre, ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, et n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire;
Elle a sur moi, sans doute, un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop sévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
Est-il quelque Français que l'amour avilisse?
Amans aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même!
Le salut de l'état m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour!
Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée;
Déjà de tous côtés la nouvelle est semée
Que Vamir, votre frère, est armé contre nous.
Je sais que dès long-temps il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée:
Mais si, par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentimens,
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire;
Et mes soins.....

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère!

Près de mes ennemis mendier sa faveur!
Pour le haïr, sans doute, il en coûte à mon cœur;
Je n'ai point oublié notre amitié passée;
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi;
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque? un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux lois d'un maire?
De Pepin, son tyran, je crains peu la colère;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander:
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes états au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les lois
De ce maire insolent, l'oppresseur de ses rois:
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et, tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un maire, et votre haine est juste:
Mais ils ont des Français sauvé l'empire auguste,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer.
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux et terrible;
Ces brigands africains sont des tyrans nouveaux,
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-temps......

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour et la colère.

LE DUC.

Je le sais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit : je ne vous flatte pas;
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
* L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
* Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux,
* Vous y voulez tomber, et j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Écoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brûlans désirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs,
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue,
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment, sais-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, seul.

Osera-t-elle encor refuser de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir?
Ah! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe et faible! esclave volontaire!
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil;
Vois tes jours dépendans d'un mot et d'un coup-d'œil.
Lâche, consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, et des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons.....

SCÈNE II.

LE DUC, AMÉLIE ET TAISE, dans le fond.

AMÉLIE.

J'espère encore, et tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise?
Que de dangers nouveaux! Ah! que vois-je, Taïse?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi! vous les détournez! quoi! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore,
Et, de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur et d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front;
* Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
* Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMÉLIE.

* Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi;
* Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

* Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!...

AMÉLIE.

* D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
* Et, sans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû,
* Par de justes respects je vous ai répondu.
* Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
* Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
* Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
* Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
* Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
* Je vais vous offenser; je me fais violence;
* Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
* Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, et le mien est sans crime;
Il coula pour l'état, que l'étranger opprime.
Comminge, mon aïeul, dans mon cœur a transmis
* La haine qu'un Français doit à ses ennemis;
* Et sa fille jamais n'acceptera pour maître
* L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.
* Voilà les sentimens que son sang m'a tracés;
* Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

* Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage;
* Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage;
* Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
* Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
* Vous avez fait, madame, une secrète étude
* Du mépris, de l'insulte et de l'ingratitude;
* Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
* Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
* Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
* Tant d'amour pour l'état, et tant de politique.
* Mais vous, qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
* Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance?
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
* Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

AMÉLIE.

* Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
* Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
* Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

* Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle:
* Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle.
* Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons;
* Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
* Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
* Redoutez mon amour, tremblez de ma colère:
* C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
* De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
* Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
* De quelque joie encor ma fureur est capable,
* Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

AMÉLIE.

* Non, seigneur; la raison saura vous éclairer;
* Non, votre ame est trop noble; elle est trop élevée,
* Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
* Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
* Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
* Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
* Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
* Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter:
* Je vous ferai rougir de me persécuter;
* Et je conserverai, malgré votre menace,
* Une ame sans courroux, sans crainte, et sans audace.

LE DUC.

* Arrêtez, pardonnez aux transports égarés,
* Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
* Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,
* D'une cour qui me hait embrasse la défense;
* Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
* Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
* Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
* Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
* Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
* Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
* Aimez: il suffira d'un mot de votre bouche.

AMÉLIE.

* Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
* A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis.
* Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
* Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient :
* Vous les faites couler, que vos mains les essuient;
* Devenez assez grand pour apprendre à dompter
* Des feux que mon devoir me force à rejeter ;
* Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

LE DUC.

* Ainsi le seul Lisois a votre confiance !
* Mon outrage est connu, je sais vos sentimens.

AMÉLIE.

* Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps ;
* Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
* Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
* Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui;
Imitez sa grande ame, et pensez comme lui.

SCÈNE III.

LE DUC, seul.

* Eh bien ! c'en est donc fait ; l'ingrate, la parjure,
* A mes yeux sans rougir étale mon injure.
* De tant de trahisons l'abîme est découvert.
* Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
* Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
* Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
* Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
* Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu !
* Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
* Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
* Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
* Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
* Le voilà cet ingrat, qui, fier de son parjure,
* Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu?

Votre ame, aux passions long-temps abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De sentir mon malheur, et d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival et d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.
Ce traître, quel est-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?
De l'affront inouï qui vient de me confondre,
Quel autre était instruit, quel autre en doit répondre?
Je sais trop qu'Amélie ici vous a parlé;
* En vous nommant à moi, l'infidèle a tremblé.
* Vous affectez sur elle un odieux silence,
* Interprète muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

* Je le veux.

LISOIS.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
* M'estimez-vous encore, et pouvez-vous me croire?

LE DUC.

* Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
* Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été jusqu'ici la règle de ma vie:
Mais vous, méritez-vous que je me justifie?

* Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
* Avant que, de sa vie heureux libérateur,
* Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincère,
* Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
* Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
* Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
* Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
* Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,
* Je lui parlai d'hymen ; et ce nœud respecté,
* Resserré par l'estime et par l'égalité,
* Pouvait lui préparer des destins plus propices
* Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
* Hier avec la nuit je vins dans vos remparts :
* Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
* Aujourd'hui j'ai revu cet objet de mes larmes;
* D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes ;
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats :
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
* J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
* L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
* Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
* Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
* Je m'immole à vous seul, et je me rends justice ;
* Et, si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
* S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
* Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève et m'humilie !
Ah! tu devais, sans doute, adorer Amélie ;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé ?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; et notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
* Mon cœur....

LISOIS.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;

* Et si vous me devez quelque reconnaissance,
* Faites votre bonheur, il est ma récompense.
* Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
* Votre frère nourrit contre votre allié,
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
* Les débris dispersés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire,
Hier le Béarnais, aujourd'hui votre frère.
* Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
* Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
* Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie...

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
* Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
* Si le même parti nous unissait tous deux?
* Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

* Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
* Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
* Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruisit les vainqueurs de la grandeur romaine,
Quand son bras arrêta dans nos champs inondés,
Des Ariens sanglans les torrens débordés,
* Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
* Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
* Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
* Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
* On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
* C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;

* C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
* Il est tyran du faible, esclave du héros.
* Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il règne?
* Vos autres ennemis par vous sont abattus;
* Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

* Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle:
* Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.
* Ses lois seront mes lois; son roi sera le mien:
* Je n'aurai de parti, de maître, que le sien.
* Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
* Avec mes ennemis je me réconcilie.
* Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir.
* Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival; j'avais tort de me plaindre:
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir poussé l'orgueil,
Jusqu'à laisser vers elle échapper un coup d'œil?
* Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
* Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
* Des princes de mon sang, et de mes souverains,
* Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
* Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
* La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
* Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
* Sceller tous les sermens que je fais à l'amour.
* Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

* Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.
* Peut-être il eût fallu que ce grand changement
* Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
* Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
* L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
* Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
* Bénit votre faiblesse, et rend grâce à l'amour.

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent;
On prépare l'assaut; le temps, les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée :
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
* Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
* Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

* Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
* Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
* Vous l'avez pu régler, et vous avez vaincu.
* Ayez dans tous les temps cette heureuse vertu :
L'effet en est illustre autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille..

LE DUC.

Ah! l'amour est-il fait pour la tranquillité ?
Mais le chef inconnu sur nos remparts monté,

Qui tint seul si long-temps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.
Mais ce qui me confond, et qui doit vous surprendre,
Pouvant nous échapper, il est venu se rendre;
Sans vouloir se nommer, et sans se découvrir,
Il accusait le ciel, et cherchait à mourir.
Un seul de ses suivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, et le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui, cherchant le trépas, se cachait à nos yeux?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable,
* Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé;
* Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
* Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
* Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
* Par la molle douceur de ses impressions;
* Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
* Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie;
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains : agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :
* Il est beau de donner la paix à votre maître :
* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie et de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :

* De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage;
Je la tiendrai : je vais dès ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent.
La gloire, l'hyménée et la paix me couronnent;
Et, libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, et tout à l'amitié.

SCÈNE II.

LISOIS, VAMIR, ÉMAR dans le fond du théâtre.

LISOIS.

Je me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène;
Un des siens l'accompagne; il se soutient à peine;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? où vais-je? ô ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis:
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? et faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste:
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom et mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, seigneur; je me retire:
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux et plus digne de vous.

SCÈNE III.

VAMIR, ÉMAR.

VAMIR.

Un destin plus heureux! mon cœur en désespère :
J'ai trop vécu.

ÉMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

ÉMAR.

Mais ensemble élevés, dans des temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois; c'est ainsi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance :
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir;
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

ÉMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Juste ciel! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de sermens,
Ait violé la foi de ses engagemens?
Et pour qui? juste ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste et cruel!

ÉMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que, parmi tant de biens qu'il vous enlève encore,

Amélie en effet est le plus précieux;
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate; elle sait que ma vie
Par d'éternels sermens à la sienne est unie;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance:
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance!
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne?
La consolation, trop funeste et trop vaine,
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, et qu'on n'entendra pas?
Allons, je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidèle au roi mon maître, et même à la perfide.
Peut-être, en apprenant ma constance et mon sort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

ÉMAR.

Cachez vos sentimens; c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCÈNE IV.

LE DUC, VAMIR, ÉMAR.

LE DUC.

Ce mystère m'irrite; et je prétends savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir:
Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue?
Te verrai-je, infidèle! en quels lieux? à quel prix?

LE DUC.

Qu'entends-je? et quels accens ont frappé mes esprits?

VAMIR.

* M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah, Vamir! ah, mon frère!

VAMIR.

* Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
* Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
* Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

* Tu n'es plus que mon frère, et mon cœur te pardonne;
Mais, je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie:
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC

* J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
* Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage
* De haïr ton pays, de trahir sans remords
* Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

LE DUC.

* Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître;
* A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt à donner à nos tristres provinces,
A la France sanglante, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrais.....

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé; ton frère est trop heureux.

VAMIR.

* Je le crois : on disait que d'un amour extrême,
* Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
* Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

LE DUC.

* J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
* Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
* Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.
* Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
* Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(A sa suite.)
* Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
* Jetés par le destin dans des partis contraires,
* Pour marcher désormais sous le même étendard,
* De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
(A Vamir.)
* Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie :
* Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

* Cruel!.... elle vous aime?...

LE DUC.

Elle le doit, du moins :
* Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
* Il n'en est plus: je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

* Quels effroyables coups le cruel me prépare!
* Écoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
* Me connais-tu? sais-tu ce que j'osais tenter?
* Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

* Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE V.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ciel! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Écoutez.

Mon bonheur est venu de nos calamités:
* J'ai vaincu; je vous aime, et je retrouve un frère;
* Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère.
* Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
* Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
* Ce que votre reproche ou bien votre prière,
* Le généreux Lisois, le roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
* Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage;
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Eh bien, il faut céder: vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je suis à votre roi.
* L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
* Ne me laisse de choix, de parti, que le vôtre.
* Vous, courez, mon cher frère; allez dès ce moment
* Annoncer à la cour un si grand changement.
* Soyez libre, partez; et de mes sacrifices
* Allez offrir au roi les heureuses prémices.
* Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
* Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui;
* Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
* Changé par ses regards et vertueux par elle!

VAMIR, à part.

* Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler!

(A Amélie.)

* Prononcez notre arrêt, madame; il faut parler.

LE DUC.

* Eh quoi! vous demeurez interdite et muette!
* De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
* Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
* Faut-il encor ma vie? ingrate, elle est à vous.

Un mot peut me l'ôter; la fin m'en sera chère:
Je vivais pour vous seule, et mourrai pour vous plaire.

AMÉLIE.

Je demeure éperdue; et tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah! seigneur, si votre ame, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, et chérit la patrie,
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux;
Ils auront dans vous-même une source plus pure:
* Vous avez écouté la voix de la nature.
* L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non; tout est votre ouvrage, et c'est là mon malheur!
* Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
* Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe:
* Dussé-je vous déplaire, et forcer votre cœur,
* L'autel est prêt; venez.

VAMIR.

Vous osez!

AMÉLIE.

Non, seigneur.
* Avant que je vous cède et que l'hymen nous lie,
* Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
* Le sort met entre nous un obstacle éternel.
* Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir.... ingrate.... Ah ciel!
* C'en est donc fait... mais non... mon cœur sait se contraindre:
* Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre;
* Je vous rends trop justice; et ces séductions,
* Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
* L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
* Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
* Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
* Je suis libre par vous: cet art que je déteste,
* Cet art qui m'enchaîna brise un joug si funeste,
* Et je ne prétends pas, indignement épris,
* Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.

* Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
* Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.
* Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
* Perfide! et c'est ainsi que je dois vous punir.

AMÉLIE.

* Je devrais seulement vous quitter, et me taire;
* Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
* Votre frère est présent, et mon honneur blessé
* Doit repousser les traits dont il est offensé.
* Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
* Je vous en fais l'aveu : je m'y vois condamnée;
* Oui, j'aime; et je serais indigne, devant vous,
* De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
* Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
* J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
* Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
* Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
* Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
* Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
* Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
* A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
* J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
* Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
* J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
* J'ai voulu votre estime; et vous me la devez.

LE DUC.

* Je vous dois ma colère; et sachez qu'elle égale
* Tous les emportemens de mon amour fatale.
* Quoi donc! vous attendiez, pour oser m'accabler,
* Que Vamir fût présent, et me vît immoler!
* Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
* Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
* Si.... mais il n'a point vu vos funestes appas;
* Mon frère, trop heureux, ne vous connaissait pas.
* Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de croire
* Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
* Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-temps.
* Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans;
* Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
* Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.

* Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
* Pour des mortels obscurs, des princes méprisés;
* Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
* Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

* Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

LE DUC.

* Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
* Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
* Ciel! à ce piége affreux ma foi serait livrée!
* Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
* L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré;
* J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence.
* Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance:
* Connais un désespoir à tes fureurs égal;
* Frappe; voilà mon cœur, et voilà ton rival.

LE DUC.

* Toi, cruel! toi Vamir!

VAMIR.

Oui, depuis deux années
* L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
* C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu sais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
* Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
* Par tes égaremens juge de mes transports:
* Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors,
* L'excès des passions qui dévorent une ame;
* La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
* Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu;
* J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
* Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
* J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
* Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
* Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
* Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage:
* Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.

* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié :
* Sois cruel comme moi ; punis-moi sans pitié.
* Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête ;
* Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
* A la face des cieux je lui donne ma foi ;
* Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
* Frappe ; et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
* Traîne aux pieds des autels ta sœur et mon épouse.
* Frappe, dis-je : oses-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.
* Qu'on l'ôte de mes yeux ; soldats, obéissez.

AMÉLIE.

(Aux soldats.) (Au duc.)
* Non, demeurez, cruels.... Ah ! prince, est-il possible
* Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
* Seigneur !

VAMIR.

Vous, le prier ! plaignez-le plus que moi ;
* Plaignez-le, il vous offense ; il a trahi son roi !
* Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
* Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

AMÉLIE.

(A Vamir.) (Au duc.)
* Ah, cher prince !...Ah seigneur ! voyez à vos genoux....

LE DUC.

(Aux gardes.) (A Amélie.)
* Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
* Vos prières, vos pleurs, en faveur d'un parjure,
* Sont un nouveau poison versé sur ma blessure ;
* Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
* Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
* Adieu ! si vous voyez les effets de ma rage,
* N'en accusez que vous : nos maux sont votre ouvrage.

AMÉLIE.

* Je ne vous quitte pas ! écoutez-moi, seigneur.

LE DUC.

* Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
* Parlez.

SCÈNE VI.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE, LISOIS, UN OFFICIER, etc.

LISOIS.

* J'allais partir : un peuple téméraire
* Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
* Le désordre est partout; vos soldats consternés
* Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
* Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
* L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

* Allez, cruelle, allez, vous ne jouirez pas
* Du fruit de votre haine et de vos attentats!
* Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(A l'officier.) (A Lisois.)
* Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

* Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti
* Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
* Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
* Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
* Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

VAMIR.

* Non; mais suis-je réduit à me justifier?
* Lisois, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître
* Que mon frère est rebelle, et qu'il trahit son maître.

LISOIS.

* Écoutez : ce serait le comble de mes vœux,
* De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
* Je vois avec regret la France désolée;
* A nos dissensions la nature immolée;
* Sur nos communs débris l'Africain élevé,
* Menaçant cet état par nous-même énervé.
* Si vous avez un cœur digne de votre race,
* Faites au bien public servir votre disgrâce :
* Rapprochez les partis; unissez-vous à moi
* Pour calmer votre frère et fléchir votre roi;

* Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

* Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.
* Si la discorde seule avait armé mon bras,
* Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
* Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
* L'un de l'autre écartés dans des partis contraires :
* Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

* Et quel est-il, seigneur ?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour,
* Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
* Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

LISOIS.

* Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
* Anéantir le fruit des plus nobles desseins;
* L'amour subjuguer tout; ses cruelles faiblesses
* Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
* Des frères se haïr; et naître, en tous climats,
* Des passions des grands le malheur des états!
* Prince, de vos amours laissons là le mystère:
* Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère;
* Je vais le seconder, je vais me joindre à lui,
* Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
* Le plus pressant danger est celui qui m'appelle:
* Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle;
* Je vois les passions plus puissantes que moi,
* Et l'amour seul, ici, me fait frémir d'effroi.
* Je lui dois mon secours : je vous laisse et j'y vole.
* Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
* Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi
* Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
* Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
* Du sang de nos tyrans une union si chère:
* Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
* Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

VAMIR, AMÉLIE, ÉMAR.

AMÉLIE.

Quelle suite, grand Dieu, d'affreuses destinées !
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !
Un orage imprévu m'enlève à votre amour ;
Un orage nous joint ; et, dans le même jour,
Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare !
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, et vous restez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés!
* Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
* Je puis mourir pour vous ; et je ne puis vous suivre.

AMÉLIE.

Vous l'osâtes combattre, et vous n'osez le fuir !

VAMIR.

L'honneur est mon tyran, je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville est livrée :
La retraite à vos pas déjà semble assurée ;
On vous attend. Le ciel a calmé son courroux.
Espérez....

AMÉLIE.

Et que puis-je espérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour.

AMÉLIE.

Ce jour est un siècle funeste.
Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste !
* Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.
* Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?

Il aime en furieux; mais il hait plus encore :
Il est votre rival, et l'allié du Maure.
Je crains.....

VAMIR.

Il n'oserait....

AMÉLIE.

Son cœur n'a point de frein.
* Il vous a menacé! menace-t-il en vain?

VAMIR.

* Il tremblera bientôt : le roi vient, et nous venge;
* La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
* Allez ! si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
* Des foudres allumés grondans autour de nous;
* Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
* Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
* Mais redoutez encor mon rival furieux;
* Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux :
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence; évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de son sang et du mien.
Seul espoir de ma vie, et mon unique bien,
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste !
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
* Cédez à mes douleurs! qu'il vous perde : partez.

AMÉLIE.

* Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

VAMIR.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
* Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,
Je pourrai de son roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
Arrachez-vous surtout à son fatal empire :
Songez que ce matin vous quittiez ses états.

AMÉLIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,

Dans la mort, que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop : vos douleurs ébranlent ma constance !
Vous avez trop tardé... Ciel ! quel tumulte affreux !

SCÈNE II.

AMÉLIE, VAMIR, LE DUC, GARDES.

LE DUC.

* Je l'éntends ! c'est lui-même. Arrête, malheureux !
* Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

VAMIR.

* Il ne te trahit point, mais il t'offré sa tête.
* Porte à tous les excès ta haine et ta fureur.
* Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur!
* Tremble : ton roi s'approche ; il vient, il va paraître.
* Tu n'as vaincu que moi ; redoute encor ton maître.

LE DUC.

* Il pourra te venger, mais non te secourir ;
* Et ton sang.....

AMÉLIE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
* J'ai tout fait : c'est par moi que ta garde est séduite ;
* J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
* Punis ces attentats, et ces crimes si grands
* De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans !
* Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même.
* Il ne t'a point trahi ; c'est un frère qui t'aime.
* Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer!
* Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
* L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

* Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
* C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
* Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
* Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères.
* Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
* Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper :
* Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
* Mon malheur est au comble ainsi que ma faiblesse !
* Oui, je vous aime encor : le temps, le péril presse ;

* Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel:
* Voilà ma main, venez, sa grâce est à l'autel.

AMÉLIE.

* Moi, seigneur!

LE DUC.

C'est assez.

AMÉLIE.

Moi, que je le trahisse!

LE DUC.

* Arrêtez.... répondez....

AMÉLIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périsse.

VAMIR.

* Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats:
* Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
* Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare;
* Je mourrai triomphant des mains de ce barbare!
* Et si vous succombiez à son lâche courroux,
* Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

* Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE.

AMÉLIE.

* Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice!
* De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
* Quoi! voulez-vous.....

LE DUC.

Je veux vous haïr et mourir,
* Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
* Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
* Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
* Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
* Laissez-moi: votre vue augmente mon supplice.

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

AMÉLIE, à Lisois.

* Ah! je n'attends plus rien que de votre justice :
* Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

* Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMÉLIE.

* J'atteste ici le ciel....

LE DUC.

Éloignez de ma vue......
* Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMÉLIE.

* Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir,
* J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir!
* J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
* Qu'une femme du moins en serait respectée :
* L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur!
* Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
* Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
* Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes ;
* Mais compte encor la tienne! Un vengeur va venir!
* Par ton juste supplice il va tous nous unir.
* Tombe avec tes remparts, tombe et péris sans gloire ;
* Meurs! et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
* A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
* La haine et le mépris que tu m'as inspirés!

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

* Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
* Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche :
* Que la main de la haine, et que les mêmes coups
* Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous!

(Il tombe dans un fauteuil.)

LISOIS.

* Il ne se connaît plus ; il succombe à sa rage.

LE DUC.

* Eh bien ! souffriras-tu ma honte et mon outrage ?
* Le temps presse ! veux-tu qu'un rival odieux
* Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux ?
* Tu crains de me répondre ! attends-tu que le traître
* Ait soulevé le peuple, et me livre à son maître ?

LISOIS.

* Je vois trop en effet que le parti du roi
* Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
* De la sédition la flamme réprimée
* Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

* C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

* Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
* La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
* Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;
* Et vous êtes perdu, si le peuple excité
* Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
* Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien ! que faut-il faire ?

LISOIS.

* Les prévenir : dompter l'amour et la colère.
* Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
* Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
* Nous pouvons conjurer ou braver la tempête :
* Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
* Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
* Apaiser avec gloire un monarque irrité ;
* Ne vous rebutez pas : ordonnez ; et j'espère
* Signer en votre nom cette paix salutaire !
* Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
* Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

* Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre ;
* Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
* Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever !
* Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver :

* Mais je la veux terrible ; et, lorsque je succombe,
* Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

* Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

LE DUC.

* Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
* Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

* De qui me parlez-vous, seigneur? de votre frère?

LE DUC.

* Non; je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
* D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
* Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

* Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

* Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

* Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc!

LE DUC.

* Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
* J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
* Que m'importe l'état et mes vains alliés?

LISOIS.

* Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
* Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

LE DUC.

* Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
* Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
* Allez! je puis encor, dans le sort qui me presse,
* Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse:
* D'autres me serviront, et n'allégueront pas
* Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS, après un long silence.

* Non; j'ai pris mon parti : soit crime, soit justice,
* Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel; vous êtes malheureux!
Je vous aime! il suffit : je me rends à vos vœux.

Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
* Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi;
* Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
* Si Lisois vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité:
L'univers m'abandonne! et toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes états,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

* Non; mais en vous rendant ce malheureux service,
* Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

* Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
* Protecteur insolent, commande sous mes yeux;
* Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
* Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
* Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
* Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
* Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite:
* Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
* Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder;
* Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

* Oui; pourvu qu'Amélie, au désespoir réduite,
* Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
* Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
* Ma douleur se repaisse à mes derniers momens;
* Tout le reste est égal, et je te l'abandonne.
* Prépare le combat; agis, dispose, ordonne.
* Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
* Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
* Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
* Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!

* Périsse avec mon nom le souvenir fatal
* D'une indigne maîtresse, et d'un lâche rival!

LISOIS.

* Je l'avoue avec vous, une nuit éternelle
* Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
* C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir!
* Mais je tiendrai parole; et je vais vous servir.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, UN OFFICIER, GARDES.

LE DUC.

* O ciel! me faudra-t-il, de momens en momens,
* Voir et des trahisons et des soulèvemens?
* Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

* Seigneur, ils vous ont vu: leur foule est dispersée.

LE DUC.

* L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui!
* Mon malheur est parfait: tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A partout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

* Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

* Oui, seigneur; et déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire et sûr va remplir ma vengeance.
* Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté:
* Il a vu ma fureur avec tranquillité.

* On ne soulage point des douleurs qu'on méprise :
* Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
* Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;
* Allez; qu'on se prépare à des périls nouveaux.
* Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle :
* Ayez la même audace avec le même zèle;
* Imitez votre maître; et s'il vous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

Eh bien, c'en est donc fait! une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui, moi? je tremblerais des coups qu'on va porter?
J'ai chéri la vengeance, et ne puis la goûter!
* Je frissonne : une voix gémissante et sévère,
* Crie au fond de mon cœur : Arrête, il est ton frère.
* Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
* Songe à des droits plus saints : Vamir fut ton ami!
* O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
* Il fut le confident de toutes mes pensées.
* Avec quelle innocence et quels épanchemens
* Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens!
* Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
* D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
* Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
* D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
* O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
* Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
* Je sens combien le crime est un fardeau cruel!....
* Mais que dis-je? Vamir est le seul criminel :
* Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie;
* Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.
Ah! de mon désespoir injuste et vain transport!
* Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort?
* Hélas! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
* Leur tranquille union croissait dans le silence;
* Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
* Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
* Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
* Il me trompe, il me hait! n'importe, il est mon frère!

C'est à lui seul de vivre, on l'aime, il est heureux !
C'est à moi de mourir ; mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en est temps encor.

SCÈNE II.

LE DUC, L'OFFICIER.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour : que tout soit suspendu ;
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu ?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

* J'ai vu, non loin de cette porte,
* Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
* C'est Lisois qui l'ordonne ; et je crains que le sort....

LE DUC.

* Qu'entends-je ?... malheureux! Ah ciel! mon frère est mort !
* Il est mort, et je vis ! et la terre entr'ouverte,
* Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte !
* Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
* Frère dénaturé, ravisseur, assassin !
O ciel ! autour de moi que j'ai creusé d'abîmes !
Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !
* Le voile est déchiré : je m'étais mal connu.
* Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
* Ah, Vamir ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine !
* Je sens que je t'aimais ; et mon bras t'assassine !
* Quoi! mon frère !

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement
* Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

* Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
* Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence :

* Mais non; d'un parricide elle doit se venger;
* Dans mon coupable sang sa main doit se plonger :
* Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE, TAISE.

AMÉLIE.

* Vous l'emportez, seigneur; et puisque votre haine,
* (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
* Ces affreux sentimens que vous nommez amour?)
* Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
* Veut ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée....
* Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous :
* A force de forfaits vous êtes mon époux.
* Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
* De vos murs sous ses pas abaissez la barrière;
* Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
* Je trahis mon amant, je le perds à ce prix;
* Je vous épargne un crime, et suis votre conquête.
* Commandez, disposez; ma main est toute prête.
* Sachez que cette main que vous tyrannisez,
* Punira la faiblesse où vous me réduisez;
* Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...
* Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
* Allons.... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
* Quoi! votre frère encor n'est point en liberté?

LE DUC.

* Mon frère?

AMÉLIE.

Dieu puissant, dissipez mes alarmes.
* Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

* Vous demandez sa vie!

AMÉLIE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
* Vous qui m'aviez promis....

LE DUC.

Madame, il n'est plus temps.

AMÉLIE.

* Il n'est plus temps! Vamir....

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle,
Que l'amour a conduit cette main criminelle :
* Lisois, pour mon malheur, a trop su m'obéir.
* Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
* Frappez : que votre main contre moi ranimée
* Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
* Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
* Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un coupable, indigne de vous plaire,
* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMÉLIE, se jetant entre les bras de Taïse.

* Vamir est mort, barbare!

LE DUC.

Oui; mais c'est de ta main
* Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMÉLIE, soutenue par Taïse, et presque évanouie.

* Il est mort!

LE DUC.

Ton reproche....

AMÉLIE.

Épargne ma misère.
* Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
* Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir;
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser, et mourir.

LE DUC.

* Ton horreur est trop juste. Eh bien! chère Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
* Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
* Que ma main les conduise....

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel! que faites-vous?

LE DUC. (On le désarme.)

* Laissez-moi me punir et me rendre justice.

AMÉLIE, à Lisois.

* Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

LE DUC.

* Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

* Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

LE DUC.

* Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
* A cent fois de mes sens combattu la faiblesse :
* Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
* Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
* Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

LISOIS.

* Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
* Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
* Du soin de vous venger charger une autre main?

LE DUC.

* L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
* En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être;
* Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
* Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
* Toi dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
* Avec tranquillité permettre un parricide!

LISOIS.

* Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
* Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
* D'un si juste remords ont pénétré votre ame,
* Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme,
* Au prix de votre sang vous voudriez sauver
* Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
* Je puis donc m'expliquer : je puis donc vous apprendre
* Que de vous-même enfin Lisois sait vous défendre.
* Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.

(Au duc.) (A Amélie.)

* Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
* Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
* Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

(Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît)

SCÈNE V.

Le DUC, AMÉLIE, VAMIR, LISOIS.

AMÉLIE.

* Qui! vous?

LE DUC.

Mon frère?

AMÉLIE.

Ah ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser?

VAMIR, s'avançant du fond du théâtre.

* J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

LE DUC.

* Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie;

AMÉLIE.

* Lisois, digne héros qui me donnez la vie....

LE DUC.

* Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
* Sur Vamir à mes yeux avait levé la main :
* J'ai frappé le barbare; et, prévenant encore
* Les aveugles fureurs du feu qui me dévore,
J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
* Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

* Après ce grand exemple, et ce service insigne,
* Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
* Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
* Mes yeux couverts d'un voile, et baissés devant toi,
* Craignent de rencontrer et les regards d'un frère,
* Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

* Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
* Quel est donc ton dessein? parle.

LE DUC.

De me punir;

* De nous rendre à tous trois une égale justice ;
* D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
* Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
* L'amour et le courroux m'avaient précipité.
* J'adorais Amélie, et ma flamme cruelle
* Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
* Lisois sait à quel point j'adorais ses appas,
* Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
* Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
* Je l'adore encor plus.... et mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux :
Aimez-vous ; mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Égale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMÉLIE.

* Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux :
* La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
* Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

* Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et mes pertes.
* Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
* Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu :
(A Vamir.)
Je suis en tout ton frère ; et mon ame attendrie
* Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
* Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
* Mon crime, mes remords et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle ;
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

FIN DU DUC DE FOIX.

PRÉFACE [1]

DE

LA MORT DE CÉSAR.

ÉDITION DE 1738.

Nous donnons cette édition de la tragédie de *la Mort de César*, de M. de Voltaire; et nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poëtes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, et par là il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poëtes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'Antoine et du peuple romain, prise de la tragédie de *Jules-César*, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux Shakespear, et jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la pièce, mais il était impossible de la traduire.

Shakespear était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier; et l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce temps, beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de Voltaire, au lieu de traduire l'ou-

[1] On croit que cette préface est de l'abbé de la Marre, à qui l'auteur avait donné son manuscrit.

vrage monstrueux de Shakespear, composa, dans le goût anglais, ce *Jules-César* que nous donnons au public.

Ce n'est pas ici une pièce telle que le *Sir Politick* de M. de Saint-Évremont, qui, n'ayant aucune connaissance du théâtre anglais, et n'en sachant pas même la langue, donna son *Sir Politick* pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du *Sir Politick* n'était, ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il est aisé d'apercevoir dans la tragédie de *la Mort de César*, le génie et le caractère des écrivains anglais, aussi-bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, et ces hardiesses que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de *la Mort de César*, composée par le duc de Buckingham. Il y en a une en italien, de l'abbé Conti, noble vénitien. Ces pièces ne se ressemblent qu'en un seul point, c'est qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant associé avec mademoiselle Barbier pour composer un *Jules-César*, il ne manqua pas de représenter César et Brutus amoureux et jaloux. Cette petitesse ridicule est un des plus grands exemples de la force de l'habitude : personne n'ose guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que dans Racine, Mithridate, Alexandre, Porus, aient été galans. Corneille n'a jamais évité cette faiblesse : il n'a fait aucune pièce sans amour ; et il faut avouer que dans ses tragédies, si vous exceptez le *Cid* et *Polyeucte*, cette passion est aussi mal peinte qu'elle y est étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans sa pièce trop de férocité : ils voient avec horreur que Brutus sacrifie à l'amour de sa patrie non-seulement son bienfaiteur, mais encore son père. On n'a autre chose à répondre, sinon que tel était le caractère de Brutus, et qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier Romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république. On sait que César était son père ; il n'en faut pas davantage pour justifier cette hardiesse.

On imprime au-devant de cette tragédie une lettre du comte Algarotti, jeune homme déjà connu pour un bon poëte et pour un bon philosophe, ami de M. de Voltaire.

AVERTISSEMENT
DES NOUVEAUX ÉDITEURS.

La tragédie de *la Mort de César* a été, comme on sait, souvent jouée dans les colléges; mais ce qu'on ne sait pas, c'est qu'elle a été quelquefois représentée dans les couvens de religieuses. Les pensionnaires du couvent de Beaune la jouèrent, en 1747, pour la fête de la prieure, et elles écrivirent à M. de Voltaire, pour le prier de leur envoyer un prologue en l'honneur de la bonne mère. Il dicta sur-le-champ les vers suivans :

Osons-nous retracer de féroces vertus
 Devant des vertus si paisibles?
Osons-nous présenter ces spectacles terribles
A ces regards si doux, à nous plaire assidus?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître;
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits :
On détestait son joug; nous adorons vos lois :
Pour nous et pour ces lieux quelle scène étrangère,
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglans, ce peuple forcené!
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire;
Leurs grandeurs, leurs forfaits vivent dans la mémoire.
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatans;
Dieu lui-même a conduit ces grands événemens;
Adorons de sa main ces coups épouvantables;
Et jouissons en paix de ces jours favorables,
Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis,
Éclairés par la grâce, et sauvés par son fils.

LETTRE
DE M. ALGAROTTI
A M. L'ABBÉ FRANCHINI,
ENVOYÉ DE FLORENCE,

Sur la tragédie de Jules-César, par M. de Voltaire.

J'ai différé jusqu'à présent, Monsieur, de vous envoyer le *Jules-César* que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de *Voltaire*. L'édition qu'on a faite à Paris est très-informe; on reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Pétrone appelle *doctores umbratici*: elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont point le nombre de syllabes nécessaire : cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité que si M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé; et voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître : j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue française et un théâtre, pour ne pas savoir à quel degré de perfection Corneille et Racine ont porté l'art dramatique : il semblait qu'après ces grands hommes il ne restait plus rien à souhaiter, et que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Désirait-on quelque chose dans la peinture après la *Galatée* de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel-Ange, dans le petit Farnèse, donna l'idée d'un genre plus terrible et plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il semble que dans les beaux-arts on ne s'aperçoit qu'il y avait des vides, qu'après qu'ils sont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athènes ou à Constantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traversé ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton supérieur à celui-ci. Le *Jules-César* en est une preuve;

l'auteur de la tendre *Zaïre* ne respire ici que des sentimens d'ambition, de vengeance et de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes ; c'est ce qui la distingue de la comédie : mais si les actions qu'elle représente sont aussi des plus grandes, cette distinction n'en sera que plus marquée, et l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes qu'à Actium ? Je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaissance de l'homme, pour ne pas savoir que les préjugés l'emportent presque toujours sur la raison, et surtout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-temps en possession du théâtre français pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le *Jules-César* pourrait bien avoir le même sort que les Thémistocle, les Alcibiade, et les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'ostracisme les bannissait de leur patrie.

M. de Voltaire a imité en quelques endroits Shakespear, poëte anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules et les morceaux les plus sublimes ; il en a fait le même usage que Virgile fesait des ouvrages d'Ennius : il a imité de l'auteur anglais les deux dernières scènes, qui sont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quùm flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe, de vouloir que les bornes que la politique et la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des états, servent aussi de limites aux sciences et aux beaux-arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins ? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre : elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à mesure qu'il en a plus reçu : elle est si généralement polie et cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins :

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes : c'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles

est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, et empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui les passe. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs et de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénoûment de la pièce : toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du *César* que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus; puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre; et je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur et la compassion, enfin produisant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne serait pas une excellente tragédie.

Une statue dans laquelle les belles proportions et les autres règles de l'art sont observées, ne laisse pas d'être une belle statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre faite sur les mêmes règles. Je ne crois pas que personne trouve la *Vénus de Médicis* moins belle dans son genre que le *Gladiateur*, parce qu'elle n'a que quatre pieds de haut, et que le *Gladiateur* en a six.

M. de Voltaire a peut-être voulu donner à son *César* moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour sonder le goût du public par un essai, si l'on peut appeler de ce nom une pièce aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer par parler de liberté et de politique trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer Mithridate sur le point de marcher au Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, et ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femme dans sa pièce : nées pour inspirer la mollesse et les sentimens tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus et Cassius, *atroces animæ*. Elles en jouent de si brillans partout ailleurs, qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans *César*.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail, qui sont sans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poésie, pleine

d'images et de sentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de *Brutus* et de *la Henriade?* La scène de la conspiration me paraît une des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore vues sur le théâtre; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit :

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator.....

La mort même de César se passe presque à la vue des spectateurs; ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événemens et les circonstances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, et combien les caractères sont grands et soutenus. Quel prodigieux contraste entre César et Brutus! Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre, d'un côté Brutus avec une vertu féroce, à la vérité, et presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause, au moins selon les apparences et par rapport au temps où l'auteur nous transporte; et de l'autre, César rempli de clémence et des vertus les plus aimables, mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut s'intéresser également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il semble que ces passions doivent s'entre-nuire et se détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales et opposées, et par conséquent ne produire aucun effet, et renvoyer les spectateurs sans agitation.

Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier [1] qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poëtes tragiques, et qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux.

Il semble que M. de Voltaire, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en fesant Brutus fils de César, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par là le moyen de se ménager de très belles situations, et de jeter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour César. La harangue d'Antoine produit cet effet; et elle est à mon avis un modèle de l'éloquence la plus séduisante; enfin je crois que l'on peut dire avec vérité que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière, et qu'il a atteint le but en même

[1] M. Martelli, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés, qu'il avait imaginée d'après los vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses pièces.

LETTERA

DEL

SIGNOR CONTE ALGAROTTI

AL SIGNOR ABBATE FRANCHINI,

INVIATO DEL GRAN DUCA DI TOSCANA A PARIGI [1].

Io non so per che cagione cotesti Signori si abbiano a maravigliar tanto che io mi sia per alcune settimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella no, che non se ne maraviglia punto; la quale pur sa a che fine io mi vada cercando varj paesi, e quali cose, Io m'abbia potuto trovare in questa campagna. Qui, lungi dal tumulto di Parigi, si gode una vita condita da' piaceri della mente; e ben si può dire che a queste cene non manca nè Lambert nè Molière. Io do l'ultima mano a' miei Dialoghi, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella Emilia, come del dotto Voltaire; e quasi direi allo specchio di essi io vo studiando i bei modi della culta conversazione, che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dirà ella, se dal fondo di questa provincia io le manderò cosa che dovriano pur tanto desiderare cotesti Signori *inter beatæ fumum et opes strepitumque Romæ?* Questa si è il *Cesare* del nostro Voltaire, non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autor suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione, a cui si può recare il teatro tragico francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto a coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con Cornelio e Racine, e nulla sanno immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo Scarlatti, o nella strumentale dopo Corelli. Pur nondimeno il Marcello ed il Tartini ne han fatto sentire che vi avea così nell' una, come nell' altra alcun termine più là: intantochè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e *La morte di Giulio Cesare* mostrerà *nescio quid majus* quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzione della comedia, è la imitazione di un' azione che abbia in se del terribile e del compassionevole, è facile a vedere, quanto questa, che non è intorno a un matrimonio o ad un amoretto, ma che è intorno a un fatto atrocissimo e alla più

[1] La lettre française qui précède celle-ci n'en est pas une traduction; nous avons cru devoir les conserver toutes deux dans la langue où vraisemblablement chacune a été écrite.

gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie francesi, e monti, dirò così, sopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum et urbes*, per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio quando egli hanno a combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore, che è signor dispotico delle scene francesi, vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non so come una tragedia, dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dovo odono Mitridate fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono Cesare medesimo che, novello Orlando, si vanta di aver fatto giostra con Pompeo in Farsaglia per li begli occhi di Cleopatra. E forse che il *Cesare* del Voltaire potrà correre la medesima fortuna a Parigi che Temistocle, Alcibiade, e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la terra e sbanditi a un tempo medesimo della patria loro.

Come che sia, il Voltaire ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro inglese, e segnatamente Shakespear, uno de' loro poeti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable and thoughts inimitable*. Del che il suo *Cesare* medesimo ne fa pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poeta ha fatto quell' uso di Shakespear che Virgilio faceva di Ennio. Egli ha espresso in francese le due scene ultime della tragedia inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di Burro e di Narcisso con Nerone nel *Britannico*, due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi sa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di Shakespear, questa tragedia non sia per piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria, fluctibus undæ.

E si protrebbe dare il caso che la poesia inglese fosse accolta a Parigi allo stesso modo della filosofia che è stata loro recata dal medesimo paese. Ma certo dovranno sapere i Francesi non picciolo grado a chi è venuto ad arrichire in certa maniera il loro Parnasso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che ad imitare gl' Inglesi s'è fatto il nostro poeta, come colui che ha transportato nel teatro di Francia la severità delle loro tragedie senza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga superato Addissono, il quale nel suo *Catone* ha mostrato a' suoi non tanto

la regolarità del teatro francese, quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochissimi drammi moderni, in cui lo stile sia veramente tragico, e in cui i Romani parlino latino, a dir così, e non spagnuolo.

Ma un romore senza dubbio grandissimo ella sentirà levarsi contro questa tragedia, perchè ella sia di tre atti solamente. Aristotile, egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell' azione teatrale, non si spiega così chiaramente sopra questa tal divisione in cinque atti, ma ognuno sa quei versi della poetica latina :

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult et spectata reponi.

Il qual precetto dà Orazio per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma se pur vi ha delle commedie di Molière di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

.... *Quid autem*
Cæcilio Plautoque dabit Romanus, ademptum
Virgilio Varioque?

E forse che sarabbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riducessero a tre atti solamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appicarvi degli episodj, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. E il Racine medesimo per somiglianti ragioni compose già l'*Ester* di tre atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplissime, furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltre che per lo più gli atti sono anzi brevi che no, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro, come ella n'è talora leggiadrissimo artefice. *Pollio et ipse facit nova carmina.* Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicchesia se il Voltaire, siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera, così ancora ne sia giunto alla meta. Ma chè non vien ella medesima a Cirey a comunicarci le dotte sue riflessioni? Ora massimamente che ne assicurano essere, per la pace già segnata, composte le cose di Europa. Niente allora qui mancherebbe al desiderio mio, e a niuno protrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una provincia.

Cirey, 12 octobre 1753.

PERSONNAGES.

Jules-César, dictateur.
Marc-Antoine, consul.
Junius-Brutus, préteur.

Cassius, Cimber, Décime, Dolabella, Casca,	sénateurs.

Les Romains.
Licteurs.

La scène est à Rome, au Capitole.

LA
MORT DE CÉSAR,
TRAGÉDIE,

PUBLIÉE EN 1735, ET REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE-FRANÇAIS, LE 29 AUGUSTE 1743.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie:
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine: il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone:
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;

Et mes braves soldats n'attendent pour signal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre;
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains
Valent bien les Persans subjugués par ses mains:
J'ose au moins le penser; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime, et ne m'aveugle pas:
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas,
La plus haute sagesse en est souvent trompée:
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des états dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise:
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfans il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des sermens,
De la foi des humains sacrés et vains garans;
Ta promesse suffit; et je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi,
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi;
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur:

Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave; et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume:
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois,
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
Le destin (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute: tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin,
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce second hyménée,
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé:
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?

Mais lis; tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE lit.

« César, je vais mourir. La colère céleste
« Va finir à la fois ma vie et mon amour.
« Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
« Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
« L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère !

« SERVILIE. »

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage;
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle, malgré moi, contre ma tyrannie;
Et que la liberté, que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître :
J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage [1],
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadême à son front destiné
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche ;
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;
Caton fut moins altier, moins dur et moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper !
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi, sa haine !...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils ;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,
Dompte aujourd'hui Brutus ; adoucis son courage ;
Prépare par degrés cette vertu sauvage

Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience ;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.

Que je lis sur leur front de dépit et de haine !

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, etc. LICTEURS.

CÉSAR, assis.

Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus [1].
Il est temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein :
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie ;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie ;
De la mer Atlantique, et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis ;
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,

Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur;
Marius fut consul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;
Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi:
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services (*a*),
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces spectres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, et du sénat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius ni Sylla, ni Carbon ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté....

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.

Avant que d'être à toi, nous sommes ses enfans :
Je songe à ton pouvoir ; mais songe à tes sermens.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieux ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre !
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine alors qu'elle est aux fers ?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi ! [1]

ANTOINE, à César.

Tu connais leur audace ;
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grâce.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, et lasser mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans sous Marius, esclaves de Pompée ;
Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence ;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie
Pour oser me parler de Rome et de patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.

César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

(Les sénateurs sortent.)

Écoute.... et vous, sortez. Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse là du sénat l'indiscrète furie;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame et si fière et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute,
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour:
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis; je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème (*b*);
Descends donc de ce rang où je te vois monté:
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage!
Quoi Cimber! quoi Cinna! ces obscurs sénateurs
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent!

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux, mes armes les vainquirent;
Et trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a su qu'opprimer : le meurtre et la fureur
Fesaient sa politique, ainsi que sa grandeur :
Il a gouverné Rome au milieu des supplices;
Il en était l'effroi; j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple, on le change en un jour;
Il prodigue aisément sa haine et son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me fesant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crains des cœurs ulcérés, nourris du désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.

Des plus impétueux tu devrais t'assurer;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre:
Ne me conseille point de me faire haïr:
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons; et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et surtout sa puissance,
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre....

BRUTUS.

Ah! je frémis déjà! mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave;
Vous voulez un monarque; et vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain:
Je ne recherche point une vertu plus rare;
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS, seul.

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux! de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous, que j'ai vus périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus; vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons : *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus! Ah! reproche cruel[4]!
César! tremble, tyran! voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être;
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux :
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux;
On excite cette ame et cette main trop lente;
On demande du sang.... Rome sera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME, SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois,

De César désormais je n'attends plus de grâce :
Il sait mes sentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois ; Rome est anéantie ;
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui :
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah, Brutus, es-tu né pour servir sous un maître ?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? Mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ?.... Mais, quoi !.... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Ah, Cimber, est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait, qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'état 5.
César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au Capitole.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain :
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.

Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit: lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne;
Et soudain devant lui se mettant à genoux,
« César, règne, dit-il, sur la terre et sur nous. »
Des Romains, à ces mots, les visages pâlissent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent:
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignagne,
Feignant des sentimens long-temps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre; alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé; César feint et rougit:
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit:
La modération sert de voile à son crime;
Il affecte à regret un refus magnanime:
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas [6].
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat:
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur;
César, déjà trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie:

Voici son dernier jour, et du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidèle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux.... Pompée et Scipion,
(En regardant leurs statues.)
Il est temps de vous suivre et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains;
Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, montrant le billet.

Voilà ce qu'on m'écrit; voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant; j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche;
Dans une heure, un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure, à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur;
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère:

C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber ; toi, Cinna ; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie ;
Nous détestons César, nous aimons la patrie ;
Nous la vengerons tous ; Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime ;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Émile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence 7,
Ne sert la liberté que par son éloquence,
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger.
Laissons à l'orateur, qui charme sa patrie,
Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure, au sénat le tyran doit se rendre :
Là, je le punirai ; là, je veux le surprendre ;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup : ses ardens satellites
Partout du Capitole occupent les limites ;
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable ;
Mais qu'une telle mort est noble et désirable !

Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands!
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que César meure;
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole:
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Fesons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner:
Fussent nos propres fils, nos frères, ou nos pères,
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre;
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'état nous a rendus parens:
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(Il s'avance vers la statue de Pompée.)

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous: c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leurs cours ;
Tu l'as trop mérité : ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude :
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins ;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César ; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre ;
De mon rang avec toi je me plais à descendre :
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé ;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices,
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah ! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée ;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée :
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.

Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, lui présentant la lettre de Servilie.

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes,
Vois qui tu peux haïr, et poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien, Brutus! mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils.... Quoi! je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère!
O serment! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils, ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde et ce pouvoir suprême,
Ce César que tu hais, les voulait pour toi-même.

Je voulais partager avec Octave et toi
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César....

CÉSAR.

Eh bien! mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle : en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, et toi seul en est cause.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins ;
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître ;
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître :
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons ; nous vengeons la patrie :
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre ;
A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore ?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre ;
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous ;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups ?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître :
Serait-il arrêté ? César peut-il connaître ?...
Mais le voici. Grands dieux ! qu'il paraît abattu !

SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie;
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête;
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête :
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains est remis;
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils!

CASSIUS.

De César!

DÉCIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie,
Par un hymen secret, à César fut unie :
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en est pas né;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes sermens les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius, et prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père;
Écrase cet état que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Épura tout le sang que César t'a donné.
Écoute; tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel,
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, et ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir, et ta foi?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Élève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien! à vos regards mon ame est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'état, mais à tuer mon père;

Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme;
Entraîné par César, et retenu par Rome,
D'horreur et de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus; sachez que je l'estime :
Son grand cœur me séduit au sein même du crime;
Et, si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome et vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux; mais je vous suis fidèle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'état et lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire :
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit; tout le reste n'est rien.
Allez; ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même et nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS, seul.

Voici donc le moment où César va m'entendre;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.

Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père!
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu!

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien! que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur!
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César; et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour lui prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi;
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.

Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien!

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char:
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre sang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre entouré de victimes,
En descendant du trône, effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les graces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes:
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner; alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissans que des rois:
Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire:
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire;
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête (8).
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'état, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Émiles.

Caton t'a trop séduit, mon cher fils ; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée.
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur :
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur ;
Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure ;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ; tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux !
César....

CÉSAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame est amollie ?
Ah, mon fils !...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?
Que le salut de Rome et que le tien te touche !
Ton génie alarmé te parle par ma bouche ;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds...
(Il se jette à ses genoux.)
César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas !

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi :
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé:
On n'attend plus que toi, le trône est élevé;
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images:
J'amène devant toi la foule des Romains,
Le sénat va fixer leurs esprits incertains:
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime [9],
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure:
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme; et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète;
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraissent confondus
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.

Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis :
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance ?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive :
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non ; pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, ami, le moment arrêté ;
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort [10].
Allons.

SCÈNE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage ?
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez ;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés ;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel ! quel cris se font entendre !

LES CONJURÉS, derrière le théâtre.

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.

SCÈNE VII.

CASSIUS, un poignard à la main, DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS.

C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi; frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître.
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté! ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome [11].
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi:
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conservez à jamais ces nobles sentimens.
Je sais que devant vous Antoine va paraître;
Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
Telle est la loi de Rome; et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus;
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole,
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.

Je vais avec Brutus en ces murs désolés,
Rappeler la justice et nos dieux exilés,
Étouffer des méchans les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux;
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, DOLABELLA, ROMAINS.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque, de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous, en effet, n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire:
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros, mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous:
De son char de triomphe il voyait vos alarmes;
César en descendait pour essuyer vos larmes:
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits;
Il payait le service: il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux! vous, dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus..... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe, et mes sens interdits.....
Brutus son assassin!.... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.

Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière :
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir :
Au-delà du tombeau César veut vous servir :
C'est vous seuls qu'il aimait ; c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie.
« O Romains, disait-il, peuple-roi que je sers,
« Commandez à César, César à l'univers. »
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'état.

ANTOINE.

Votre père n'est plus; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante; Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce Dieu vengeur, idolâtré par vous ;
Que ses assassins même adoraient à genoux;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant fesait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char :
Amis, en cet état, connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard.

Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups;
Il l'appelait son fils; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
« O mon fils! » disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, en regardant le corps dont ils sont proches.

Dieux! son sang coule encore!

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins:
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre:
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons, oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, à Dolabella.

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant et facile;
Entraînons-le à la guerre; et, sans rien ménager,
Succédons à César en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

NOTES

DE

LA MORT DE CÉSAR.

[1] Dans *Alzire*, Montèze dit à sa fille :

Tu dois à ton état plier ton caractère.

[2] Voyez les notes sur *Zaïre*.

[3] C'est le mot de César, lorsqu'il aperçut Brutus à la tête des conjurés. M. de Voltaire l'a placé dans cette scène, et y a substitué dans le récit de la mort de César ce tableau touchant :

César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en mourant par ses coups.
« O mon fils, » disait-il, etc.

[4] Brutus trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom ; et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration.

[5] Nous invitons les partisans du beau naturel de Shakespear à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise ; et nous prenons la liberté de leur demander si les plates bouffonneries de Casca leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène et l'effet théâtral.

[6] Cornélie, dans *la Mort de Pompée*, dit, en parlant de la douleur que César montrait du malheur de son ennemi :

Une maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

[7] C'était ainsi que Brutus devait penser de Cicéron. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire ; il y avait loin de Catilina à César ; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers : *Hardi dans le sénat, faible dans le danger*, est très-vrai : non que Cicéron manquât de courage personnel ; mais son courage d'esprit l'abandonnait, lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence ; et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile.

8 Corneille, dans *la Mort de Pompée*, emploie une image semblable; il dit que Pompée a espéré que l'Égypte,

> Ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre :
> Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
> Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

9 Il y avait dans les premières éditions, *un vieux soldat qui t'aime* : mais Dolabella, gendre de Cicéron, n'était point un vieux soldat; c'était un jeune sénateur très-aimable, très-intrigant et très-ambitieux. Comme Clodius, il s'était fait adopter par un plébéien, afin de pouvoir être tribun. Lorsque César fut tué, Dolabella avait été nommé consul avant l'âge prescrit par les lois; mais Antoine, qui était jaloux de sa faveur, déclara son élection nulle en qualité d'augure. Ils se réconcilièrent après la mort de César, et Dolabella se tua en Asie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de Cassius; il avait alors environ vingt-sept ans.

10 C'est un mot de César. Une autre fois on disputait devant lui sur l'espèce de mort la moins fâcheuse : « La plus courte et la moins prévue, » répondit-il.

11 Il y a dans cette scène, dans celle de la conspiration, dans le discours d'Antoine, quelques morceaux imités de Shakespear. Voyez dans cette édition les trois premiers actes du *Jules-César* anglais, traduit par M. de Voltaire.

VARIANTES.

(*a*) Dans toutes les anciennes éditions on lisait :

> Il n'est qu'un citoyen *fameux* par ses services;

connu est plus simple, et convient mieux à César parlant de lui-même.

(*b*) Dans les éditions précédentes il y avait :

> Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème.

connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de Georges II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme et de mère. Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-temps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu quand elle est devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains: celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus.

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir; et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en fesons les instrumens de notre fortune; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui:

* L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi) déshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce con-

* —— *Paupertas impulit audax*
Ut versus facerem. —
(Horat. Epist. Lib. II. Epist. 2, vers. 51-52.)

seul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté et de l'éloquence *. « Les lettres forment la jeunesse, et font les charmes « de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante; l'adver-« sité en reçoit des consolations; et dans nos maisons, dans « celles des autres, dans les voyages, dans la solitude, en tout « temps, en tous lieux, elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à présent, Madame, je les cultive pour vous; pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrèce, ce poëte philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues :

Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages;
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune et rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misère **!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité et de la vertu. J'ai essayé de peindre *** ce

* *Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant; secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris; pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

Oratio pro Archiâ Poeta.

** *Sed nil dulcius est benè quàm munita tenere*
Edita doctrinâ sapientum templa serenâ;
Despicere undè queas alios, passìmque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!
(Lucrèce, Liv. II, v. 7.)

*** Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart

sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces sentimens tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, Madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, etc.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter: voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel est Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité, qui doit être le premier caractère d'un être pensant: on y verra, (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a

des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres et la philosophie; et, tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.

jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité, où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi *la Henriade* s'est soutenue, malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition ; et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. Non, lui répondit-on ; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement ? ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres ?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle étaient amis ; les monumens de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.
D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.
ZAMORE, souverain d'une partie du Potose.
MONTÈZE, souverain d'une autre partie.
ALZIRE, fille de Montèze.
ÉMIRE, } suivantes d'Alzire.
CÉPHALE, } suivantes d'Alzire.
D. ALONZE, officier espagnol.
Espagnols.
Américains.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.



Quoi donc! les vrais chrétiens auraient tant de vertu !

(Alzire, Tragédie)

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 27 JANVIER 1736.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince, et le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique *
L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros (*a*) !

* L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535.

Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire; *
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potose et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir: c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père:
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez:
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.

* On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou.

Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence;
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur;
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte:
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux! *

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous, choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique!
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois:
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre;
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur.
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.

* On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens à mes yeux terminèrent leur sort:
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes;
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
« Vivez; votre vertu nous est trop nécessaire:
« Vivez; aux malheureux servez long-temps de père;
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
« Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! vous gémissez; je sens qu'à ce récit
Votre cœur malgré vous s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens:
Ainsi le veut la loi: quitter l'idolâtrie,
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie:
A la religion gagnons-les à ce prix;
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.

De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Écoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu:
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux:
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère,
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire;
Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire;
En un mot parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez.... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait; j'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir:
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère;
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux;
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle:
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle;

Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ses racines profondes:
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ.

Eh bien! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix:
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois;
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur:
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille:
Sers-lui long-temps de père, ainsi qu'à nos états.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;

Le Pérou, le Potose, Alzire est sa conquête:
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête:
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu: je vais presser cet heureux hyménée:
Adieu: je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTÈZE, seul.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protége de mes ans la fin dure et funeste!
Tout me fut enlevé: ma fille ici me reste;
Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur!

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde;
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs;
Éteints entre leurs mains leurs foudres destructeurs;
Remonte au rang des rois du sein de la misère:
Tu dois à ton état plier ton caractère;
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais, si je vous suis chère,

J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce;
Ils sont en liberté : mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir :
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond;
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front:
Tel est mon caractère, et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi;
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire et vous est cher encore.
Ce cacique * obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté; mort, doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, et moins de jalousie:
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie:
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir;
Sa foi me fut promise; il eut pour moi des charmes;
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle (*b*).

* Le mot propre est *Inca;* mais les Espagnols, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les souverains du Nouveau-Monde.

SCÈNE VI.

GUSMAN, seul.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats;
Le devoir fléchira son courage rebelle.
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe; et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune,
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans! dieux vains de nos vastes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous:
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets,
Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts;

De la zone brûlante, et du milieu du monde,
L'astre du jour * a vu ma course vagabonde,
Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
A mes vastes desseins ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errans,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit; une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux:
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie;

* L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices.

Périr sans se venger; expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur:
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol et tu sais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non, mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion et la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice est la suprême loi!
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent;
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent;
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir:
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons pas, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu, parmi nous, reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô providence!
C'est lui! voilà l'objet de ma reconnaissance;
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-temps?

(Il l'embrasse.)

Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père:
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers, aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais, autant que ton ame est bienfesante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux:
Tout ce que j'ose attendre et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;

Si le père d'Alzire..... Hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs : cesse de t'en défendre ;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre :
Malheur aux cœurs ingrats et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu.....

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ses heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère :
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi, l'ame de ma vie;

Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance....
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore, échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici ? parle, quel est son sort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte ;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains :
Tu vis ; puisse le ciel te rendre un sort tranquille !
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile !
Zamore, ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du soleil ont bâti les enfans * ;
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal :

* Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du soleil.

A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui: dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis;
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais, hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis et leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissans?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi, fléchir, moi, ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre:
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter:
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares:

Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi; calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penser et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer.

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Montèze, ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère.
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi: son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfans de l'imposture,

Ces fantômes affreux que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos pères?

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisse-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi.....

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien:
Je dois bénir mon sort et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer, sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman; j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire:
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir:
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie.....

SCÈNE V.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, à Montèze.

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze.....

MONTÈZE.

Adieu : crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTÈZE.

Pardonne à mes soins paternels.

(Aux gardes.)

Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois ;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu ? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours et corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? que résoudre et que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondans sur les remparts ;

Ces piéges de la guerre où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux;
Ils dressent, d'une main, dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;
Qu'il meure.... Mais, hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZIRE, seule.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi !
L'océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ;
Je suis à lui ; l'autel a donc reçu nos vœux !
Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux !
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts ;
Si le pouvoir d'un dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir !
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus [1].
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug imposé par la nécessité ;
Permets ces nœuds cruels ; ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien ! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitans des lieux si chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

ÉMIRE.

Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie ;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre ;
On allume ces feux enfermés sous la terre :
On assemblait déjà le sanglant tribunal ;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal :
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le serment du malheur de ma vie !
Serment qui pour jamais m'avez assujettie !
Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds !

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie :
Ils sont chers à mes yeux ; j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman, votre époux, sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs :
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs ;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Émire ! et quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ;
De ma famille au moins il a vu la puissance ;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler ; ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
Il va percer mon cœur et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'est-elle enfin rendue ? est-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix :
(Elle tombe entre les bras de sa confidente.)
Zamore..... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Est-ce une illusion ?

ZAMORE.

Non ; je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes sermens et ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoisonnés !

Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis et me vois!

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis; tu ressens le courroux qui m'enflamme;
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes; vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe; je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non; mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abîme où le sort nous engage;
Vois le comble du crime ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman....

ZAMORE.

Grand dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui.

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie:
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie;
Voilà mon cœur; il vole au devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:

Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui!

SCÈNE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(A Zamore.)
O toi! jeune héros! toi, par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je! lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare!

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement....

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN, à Zamore.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!

Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève; et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et previens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre *;
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père, et punissant le fils.

ALVAREZ, à Gusman.

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.
(A Alzire.)
Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

* *Père* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *phaon*, quoique l'orthographe soit la même : et le mot *encore* rime très bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille; un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable.

ALZIRE.

(A Gusman.) (A Alvarez.)

Cruel ! et vous, seigneur, mon protecteur, son père :

(A Zamore.)

Toi ! jadis mon espoir en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

(En montrant Zamore).

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers :
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres ;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au dieu que vous servez eut à la fin recours :
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste ;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux ?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits ;
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense :

Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils, de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE.

ALONZE.

Paraissez, seigneur, et commandez:
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous; vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir!

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
(Aux soldats qui l'entourent.)
Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui:
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille:
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils:
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme et chrétien; pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie:
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre! lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi, vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!

Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée !

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée :
Alzire a des vertus ; et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse ;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encore le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.
(Il sort.)

GUSMAN, seul.

Quoi ! n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés....
Que vois-je ? Alzire ! ô ciel !...

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grâce.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage,
Peut-être une Espagnole eût promis davantage,
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs;
Ce cœur simple et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir, redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs, avant de les blâmer;
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encore possédée,

De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime; on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr:
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

ÉMIRE.

L'or, qui les séduit tous, vient d'éblouir sa vue;
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, grâces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de temps: tu balances encore!

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout: il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers! Gusman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point; qu'il tarde à m'obéir!

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison; que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déjà; Céphane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur; et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi : tes tyrans sont vainqueurs :
Ton supplice est tout prêt; si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien! j'obéirai : mais oses-tu me suivre?

Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts;
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver:
Tous deux me sont sacrés; je veux les conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! ces affreux sermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis, il suffit; il n'importe à quel dieu (*c*).

ZAMORE.

Ta promesse est un crime; elle est ma perte; adieu.
Périssent tes sermens, et ton dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête: quels adieux! arrête, cher Zamore.

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non; je t'aime à jamais; et c'est un nouveau crime.

Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore....

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?
Laisse-moi, l'heure fuit ; le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas.

SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je succombe : il me laisse ;
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi, c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !
Émire, suis mes pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(Émire sort.)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible !
Je connais peu tes lois ; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu ! conduis Zamore au milieu des déserts ;
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore : ô ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient; ah! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Chère Émire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien; sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas,
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court et se précipite;
Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire : qu'il meure : on court, on vole aux armes;
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes :
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE.

Que pouvez-vous, madame? ô ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels! quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
Quoi, Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers!
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine!
Viens; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent :
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah, mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grâce de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore :

Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux,
Par ce déguisement la vue était trompée:
A peine entre ses mains j'aperçois une épée:
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père:
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils,
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
« Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille; on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice:
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez!....

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est pas d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice, et dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE.

Ma grâce! à mes tyrans? les prier! vous, mon père!
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage:

J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!

(Il sort.)

SCÈNE III.

ALZIRE, seule.

O ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous!
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares!

SCÈNE IV.

ZAMORE enchaîné, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans sein qu'un coup mal assuré:
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.

Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi,
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre:
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.

Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée :
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur !
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fut ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne : il a, dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux....
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,

De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère.
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, à Alzire.

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La rachèterions-nous par notre ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman?
(A Alvarez.)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(A Alzire.)
Il s'agit de tes jours; il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux;
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur, que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse;

Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie:
Mais renoncer au dieu que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, et le dieu que l'on quitte;
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons; mais en mourant sois digne encor de moi;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse; il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris.....

SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE,
AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!

ZAMORE, à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, à Zamore.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(A Alvarez.)

Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous..... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire:
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux: seul j'y commande encore;
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

(A Montèze qui se jette à ses pieds.)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(A Zamore.)

Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner [3].

ALVAREZ.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et, par mes cruautés, et par mon hyménée;
Que ma mourante main la remette en tes bras:
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(A Alvarez.)

Daignez servir de père à ces époux heureux,
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(Il se jette à ses pieds.)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux:
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs.....

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père;
Vivez long-temps heureux; qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien; je suis content; je meurs.

ALVAREZ, à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs:
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

FIN D'ALZIRE.

VARIANTES D'ALZIRE.

(*a*) Édition de 1738.

En chrétiens vertueux change tous ces héros.

(*b*) *Ibid.*

Méritez, s'il se peut, *un amour* si fidèle.

(*c*) *Ibid.*

J'ai promis, il suffit; que t'importe à quel dieu?

NOTES.

[1] Après ces mots on lisait dans l'édition de 1738 :

« L'auteur ingénieux, et digne de beaucoup de considération, qui « vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tragédie, « et qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe « et de celles du Nouveau-Monde, matière si favorable à la poésie, « enrichira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je « serai le dernier à lui applaudir, et si un indigne amour-propre « ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. »

Cet auteur est M. le Franc de Pompignan. *Voyez,* dans la partie littéraire des ouvrages en prose, les pièces relatives aux querelles de M. de Voltaire et de M. le Franc.

[2] Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du quatrième livre des Géorgiques de Virgile :

Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.

[3] C'est le mot du duc de Guise, non à Poltrot qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siége de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie dans un homme qui, sous prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes.

ZULIME.

AVERTISSEMENT
DES
ÉDITEURS DE KEHL.

Cette tragédie fut représentée pour la première fois en 1740, reprise en 1762, et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive que M. de Voltaire a désavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime est le même sujet que *Bajazet* et qu'*Ariane*. Dans *Ariane*, tout est sacrifié à ce rôle : Thésée, Phèdre, Œnarus, Pirithoüs ne sont pas supportables; l'ingratitude de Thésée, la trahison de Phèdre, n'ont aucun motif : ils sont odieux et avilis ; mais le rôle d'Ariane fait tout pardonner. Dans *Bajazet*, Roxane n'est point intéressante ; elle trahit Amurat son amant et son bienfaiteur. Sa passion est celle d'une esclave violente et intéressée ; mais cette passion est peinte par un grand maître. Le rôle de Bajazet, quoique faible, est noble. C'est malgré lui qu'Acomat et Atalide l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'Atalide est touchant, d'une sensibilité douce et vraie.

Racine est le premier qui ait mis sur le théâtre des femmes tendres sans être passionnées, telles qu'Atalide, Monime, Junie, Iphigénie, Bérénice. Il n'en avait trouvé de modèles ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les pastorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie lui appartient tout entier. A la vérité ces

rôles ne sont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne soient joués par une actrice dont la figure et la voix soient dignes des vers de Racine; mais ils seront toujours les délices des ames tendres, et des hommes sensibles aux charmes de la belle poésie.

M. de Voltaire admirait le rôle d'Acomat. Ce rôle et celui de Burrhus sont encore de ces beautés dont Racine n'avait point eu de modèles. En travaillant le même sujet que Racine et Corneille, M. de Voltaire voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée, ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée.

La fuite de Zulime, sa révolte contre son père, sont des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. Hermione, Roxane, Phèdre intéressent par leurs malheurs, et surtout par l'excès de leur passion; mais les crimes qu'elles commettent ne sont pas de ces actions où la passion peut conduire des ames vertueuses. Les emportemens de Zulime, au contraire, sont ceux d'une ame entraînée par son amour, mais née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle est encore le seul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies : et M. de Voltaire est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut, celui de ne laisser aux spectateurs l'idée d'aucun dénoûment heureux. M. de Voltaire a cherché à éviter ce défaut autant que le sujet le permettait. Du moins sa pièce, comme celle de *Bajazet*, est-elle susceptible de plusieurs dénoûmens. Le cinquième acte, et la catastrophe de *Zulime*, telle qu'elle est dans cette édition, est d'une grande beauté; et ce vers de Zulime, en arrachant le poignard de sa rivale :

> C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

vaut mieux lui seul que beaucoup de tragédies.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. DE VOLTAIRE, SUR LA TRAGÉDIE DE ZULIME. 1761.

« Dans le nombre immense des tragédies, comédies, opéras « comiques, discours moraux et facéties, au nombre d'environ « cinq cent mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient « d'imprimer, sous mon nom, une tragédie intitulée *Zulime.* « La scène est en Afrique. Il est bien vrai qu'ayant été autre- « fois avec Alzire en Amérique, je fis un petit tour en Afrique « avec Zulime, avant que d'aller voir Idamé à la Chine; mais « mon voyage d'Afrique ne me réussit point : presque personne « dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le « lieu de la scène. C'est pourtant une colonie romaine nommée « *Arsenaria*; et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la con- « naissait pas.

« Trémizène est un nom bien sonore : c'est un joli petit royau- « me; mais on n'en avait aucune idée. La pièce ne donna nulle « envie de s'informer du gisement de ces côtes. Je retirai pru- « demment ma flotte : *Et quæ desperat tractata nitescere posse,* « *relinquit.* Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, et l'ont « fait imprimer; mais, par droit de conquête, ils ont supprimé « deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de « la leur. Je crois qu'ils ont très-bien fait : je ne veux point leur « voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue « que le dénoûment leur appartient, et qu'il est aussi mauvais « que l'était le mien. Les rieurs auront beau jeu; car au lieu « d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux. Il est vrai que « les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient « lire les deux pièces. Je suis de ce nombre; et de tous ceux « qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être « celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre « du siècle passé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de « nos médiocrités, je vais expier les miennes en me fesant le « commentateur de Pierre Corneille.

« L'Académie agrée ce travail : je me flatte que le public le « secondera en faveur des héritiers de ce grand nom. Il vaut « mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrède*; on risque « bien moins.

« Le premier jour que l'on joua ce *Tancrède*, beaucoup de « spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait « le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait « à cette *Zulime* imprimée. »

A

MADEMOISELLE CLAIRON.

Cette tragédie vous appartient, Mademoiselle, vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts : c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que sans les grands acteurs une pièce de théâtre est sans vie ; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue ; et c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture, puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiselle de Champmêlé de jouer Chimène, lorsque Augustin Courbé et Mabre Cramoisi, qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse ; et l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de Cicéron, dût déplaire mortellement à certaines personnes, qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce Cicéron dit éloquemment à Marc-Antoine. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guère : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres; et ce ridicule tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles et les yeux : ils sont tous enfans du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée ; et ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection ; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers ; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal expri-

mée; elle vous ennuie si elle est répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grâce. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture ; la plus légère dissonance en tout genre est sentie aujourd'hui par les connaisseurs ; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge, que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talens.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très-estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de Zulime, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable ; et Bénassar, son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de Zulime.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec *Bajazet* ; et pour comble de malheur, elle n'a point d'Acomat ; mais aussi cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore ; pas un seul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime ; jamais de dissertation étrangère au sujet ; toutes les convenances parfaitement observées : enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

Le père de Zulime a pu ne pas déplaire, parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt : mais le rôle de Ramire m'a toujours paru très-faible, et c'est pourquoi je ne voulais plus hasarder cette pièce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'est pas un défaut de l'art, mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraisemblance, il y a cent exemples de pareilles aventures et de semblables passions ; mais je voudrais que sur le théâtre l'amour fût toujours tragique.

Il est vrai que celui de Zulime est toujours annoncé par elle-même comme une passion très-condamnable, mais ce n'est pas assez :

> Et que l'amour souvent, de remords combattu,
> Paraisse une faiblesse, et non une vertu.

Les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de Ramire se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux ne peut jamais émouvoir ; il cesse dès lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à Racine, si l'on peut reprocher quelque chose à ce grand homme, qui de tous nos écrivains est celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ses ouvrages. C'est surtout le grand vice de la tragédie d'*Ariane*, tragédie d'ailleurs intéressante, remplie des sentimens les plus touchans et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les pièces dans lesquelles une amante est trahie, c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'Ariane ; et ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différens.

J'ose croire en général que les tragédies qui peuvent subsister sans cette passion sont sans contredit les meilleures ; non-seulement parce qu'elles sont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que, le sujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans Athalie, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple ; dans cet Oreste, qui venge son père et qui tue sa mère ; dans Mérope, qui, pour venger la mort de son fils, lève le bras sur son fils même ; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul, on l'a déjà dit ; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans *Ariane* serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans le parricide d'Oreste. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal ; elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société, mais les vraies passions sont faites pour la scène ; et personne n'a été plus digne que vous de les inspirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES.

BÉNASSAR, shérif de Trémizène.
ZULIME, sa fille.
MOHADIR, ministre de Bénassar.
RAMIRE, esclave espagnol.
ATIDE, esclave espagnole.
IDAMORE, esclave espagnol.
SÉRAME, attachée à Zulime.
Suite.

La scène est dans un château de la province de Trémizène, sur le bord de la mer d'Afrique.



Souvenez vous de moi, mais oubliez mon crime.

(Zulime, Tragédie)

ZULIME,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 8 JUIN 1740.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, *d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés, et regardant à peine Mohadir.*

Allez, laissez Zulime aux remparts d'Arsénie;
Partez, loin de vos yeux je vais cacher ma vie;
Je vais mettre à jamais, dans un autre univers,
Entre mon père et moi la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène;
Consolez les vieux ans de mon père affligé:
Je l'outrage, et je l'aime; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée!
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui? lui! vous oublier! grand dieu, qu'il en est loin!
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin!
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre?
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains?
Quoi, dans vous, dans sa fille il trouve une ennemie!
Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie?
Ah! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;

Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence;
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse:
C'est tout ce que je puis : et c'est t'en dire assez.

MOHADIR.

Vous pleurez, vous, Zulime! et vous le trahissez!

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait son héritage;
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts;
Et quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

MOHADIR.

Hélas! suivez-le encore.
Il revient; revenez, dissipez tant d'ennuis:
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages;
Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts, et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, et va revoir son maître:
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats:
Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas:
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous?

ZULIME.

Ah! reproches cruels!
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire;
Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère:
Non, je ne puis penser sans honte et sans horreur
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire esclave!

MOHADIR.

Il l'est; il était fait pour l'être:
Il naquit dans nos fers; Bénassar est son maître.
N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux?
Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage,
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

ZULIME.

Ramire esclave! lui?

MOHADIR.

C'est un titre qui rend
Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
Quoi donc! un Espagnol ici commande en maître!
A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître;
A peine ai-je percé la foule des soldats
Qui veillent à sa garde et qui suivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous; la nature outragée
Déchire, en s'indignant, votre ame partagée.
A vos justes remords n'osez-vous vous livrer?
Quand on pleure sa faute on va la réparer.

ATIDE.

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zèle;
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle:
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux esclave; et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'assaut et fumans de carnage,
Délivra votre émir, et lui donna le temps
De dérober sa tête au fer des Turcomans;

C'est lui qui comme un dieu, veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père, a défendu la fille :
C'est par ses seuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? seigneur, vous le savez.
Loin des murs tout sanglans de sa ville alarmée,
Bénassar avec peine assemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos soins respirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des siens ont demandé la tête ;
Et de votre divan la basse cruauté
Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés :
Respectez plus Ramire et ces guerriers si braves ;
Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

MOHADIR, à Zulime.

Votre secret, Zulime, est enfin révélé :
Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah dieu!

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
Je ne puis vous tromper.... tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime;
Croyez-moi, votre cœur n'est point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.

Allez : votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir.... Ah ! partez.

MOHADIR.

Hélas ! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah ! je succombe, Atide ! et ce cœur désolé
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père ; Atide ! ah qu'il en coûte !
Que de retours sur moi ! que de tristes efforts !
Je n'ai dans mon amour senti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature :
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Est-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire ; il a sauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie :
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissans, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit ; hélas ! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits ; mais voilà mon excuse.
Je tremble cependant ; de pleurs toujours noyés,
De l'abîme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE.

Hélas ! Ramire et moi, nous vous devons la vie ;
Vous rendez un héros, un prince à sa patrie ;
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux ?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose ; et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice ;

Mais Ramire! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même;
Enfin, que vous aimez....

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés;
C'est toi qui les nourris, chère Atide; et peut-être
En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître:
C'est toi qui commenças mon téméraire amour;
Ramire a fait le reste en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parens, peuples, empire;
Et, frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant loin de moi se peut-il qu'il s'arrête?
Quoi! Ramire aujourd'hui, trop sûr de sa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce cœur trop asservi que lui seul peut troubler!

ATIDE.

Eh! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la présence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue: il a dû s'écarter;
Mais pourquoi si long-temps?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse;
Un moment peut nous perdre, et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;
Entre cet océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare; et les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non; sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire;
Ramire va presser ce départ nécessaire:

L'ordre dépend de lui, tout est entre ses mains;
Souverain de mon ame, il l'est de mes destins.
Que fait-il? est-ce vous, est-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

Le voici..... Ciel! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel! renferme à jamais dans ce sein malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même;
Et les mers et les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets, nous le serons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes!

ZULIME.

Et pouvez-vous penser que je sois sans alarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir:
Vous savez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, et que je sacrifie.
Je dépends de vous seul.... Ah! prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour;
Plus d'une amante, hélas! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous; oui, madame, et nos cœurs
N'ont, pour vous rassurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, et des fers;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,

Que ma reconnaissance et mes engagemens....

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des sermens?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort, puis-je vous soupçonner?
Ah! les sermens sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre [2].

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sûreté....

ZULIME.

Conservez-les, cher prince; ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible;
Mais enfin, tout m'alarme en ce séjour horrible:
Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, madame, aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur:
Vous avez tant de droits sur nous.... et sur son cœur!
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuse!

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager....

SCÈNE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Dans ce moment, madame, on vient vous assiéger.

ATIDE.

Ciel!

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière;

D'étendards menaçans les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie..
Eh bien! pour vous servir le ciel m'ouvre une voie :
De vos peuples unis je brave le courroux;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre;
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! arrête, épargne-moi :
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père!
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable;
D'un peuple courroucé fuyons l'œil respectable :
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE, à Atide.

Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCÈNE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi : non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie;
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie;

Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur;
Quittez, sans plus tarder cette rive fatale;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs;
Je rougis de moi-même, et surtout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être;
Voulez-vous me changer? chéririez-vous un traître?
J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux;
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte;
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte?
Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper!

ATIDE.

Eh bien! allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens; mais, cruel, n'exposez que ma vie;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide; et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous seule en doutez.
Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur est un perfide, et c'est pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non, il est généreux; le mien n'est point jaloux:
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé : sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire

Qui vous soumit un cœur prompt à se désarmer?
Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense!
Ah, cruelle! à quel prix le jour m'est conservé!

ATIDE.

Eh bien! punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable;
J'ai parlé comme lui; comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire, et sans le consulter;
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je fesais trop d'injure;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure:
Vivez, il me suffit..... Ciel! quel tumulte affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire;
J'y vole.....

ATIDE.

Je vous suis; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même est pour nous; oui, ce dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart;
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines,
Qui des murs d'Arsénie apportaient les ruines;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briser les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne songez qu'à partir; et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats.
Ne fuyez point les dons de sa main bienfesante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu; c'est assez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel repentir peut vous troubler encore?
Qui vous retient?

RAMIRE.

L'honneur. Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste, infidèle, et traître à ses amis?

IDAMORE.

Non, sans doute, seigneur, et ce crime est infâme.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piége et de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services ?
Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

RAMIRE.

Eh bien ! qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu sans force, et prête à succomber,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber ?
Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
A sa gloire en un mot ; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits, moi, j'irais l'en punir !
C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougissez de tarder ; Valence vous appelle ;
Les momens sont bien chers, et si vous hésitez....

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer, et lui dire....

IDAMORE.

Arrêtez ;
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égaremens
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Sensible, généreuse, et sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance ;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour ;
Dans son illusion nous l'avons confirmée :
Enfin elle vous aime ; elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés !
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez pour un temps plus sûr et plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.

Lorsque vous serez roi, jugez et décidez;
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur; votre discours m'offense :
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime, arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer, j'assurerai sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame, toute entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil....

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie.... On approche, c'est elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide; et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCÈNE II.

ZULIME, RAMIRE, SÉRAME.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.

En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer),
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instans qui nous sont accordés :
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels et de femme et d'époux :
Grâce à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, et non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers, doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne est unie,
Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels;
Mais que bientôt, seigneur, au pied de vos autels
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté;
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire?
Les chagrins sont pour moi; la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché :
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas! je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux:
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus sacrées;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat; non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.....

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

ZULIME.

Un obstacle!

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion... Je sais qu'en vos climats,

Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise,
Désormais parmi nous est un crime odieux;
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême,
Mais il est un pouvoir au-dessus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur.
Pour ma religion j'ai connu ton horreur,
J'en ai souvent gémi; mais, s'il ne faut rien taire,
A mon ame en secret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses!)
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce sang dont je sors:
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidèle à mon époux, et soumise à mon maître,
J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
Mon cœur servirait-il d'autre dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs, tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adressons l'un et l'autre au dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
Qu'Atide y soit présente; elle approche, elle m'aime:
Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide!

RAMIRE.

C'en est trop; et mon cœur déchiré....

SCÈNE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SÉRAME.

ATIDE.

Madame, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.
Grands dieux!

ATIDE.
Sans soldats, sans escorte,
Sa voix dans ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.
O mon père, ô mon roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.
Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.
Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie;
Mais conservez du moins....

ZULIME.
Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance!
Allez, Atide; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.
Qu'entends-je? son époux?

RAMIRE.
On vient, suivez mes pas;
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCÈNE IV.

ZULIME, BÉNASSAR, SÉRAME.

ZULIME.
Le voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent!
Sérame, soutiens-moi.

BÉNASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

O désespoir!

BÉNASSAR.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon père!

BÉNASSAR.

O toi, qui fus ma fille,
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi, qui dans mes chagrins était mon seul recours,
Tu ne me connais plus!

ZULIME, à genoux.

Je vous connais toujours;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BÉNASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BÉNASSAR.

J'aurais pu te punir; j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi; ta douleur commence à m'attendrir,
(Elle se relève.)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule; et jusques à ce jour
Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour.
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu; ma prodigue tendresse

Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces états, que je quittais pour toi,
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
Qui des bords syriens gouvernent les provinces;
Et c'est dans ces momens que, fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excite mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves!
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie?
Ah, Zulime! ah, mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu? malheureuse! opprobre de mon sort!
Quoi! tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite!
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite!
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint,
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse et ma gloire.
Quelle honte, grand dieu, suivrait un sort si beau!
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible salaire!
Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez;
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés;
Qu'il est du sang des rois; et qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux....

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare! que les cieux partagent ma douleur!
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur!
Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure.
Tous les enlèvemens sont suivis du parjure.
Puisse la perfidie et la division
Être le digne fruit d'une telle union!
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits:
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre et sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours; et nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras,
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds et ton père, et leur maître.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Seigneur... Ah! cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours!

Dieu qui l'as entendu, dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort et les enfers paraissent devant moi :
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.
Tu me plaindras sans doute.... Ah! passion funeste!
Quoi! les larmes d'un père, et le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler!
Dieu! je me livre à toi; si tu veux que j'expire,
Frappe; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Hélas! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager! j'avance son trépas :
Malheureuse!

ATIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez; mais je sens qu'en de tels déplaisirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!
A quels conseils, grand dieu! faut-il s'abandonner?
Ai-je pu les entendre? ose-t-on les donner?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare?

Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidèle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié....

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume,
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservis pour jamais?

ZULIME.

Non; il semble accablé du poids de mes bienfaits;
Son ame est inquiète, et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux,
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas!...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas;
Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

Madame, votre père appelle ses soldats;
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage;
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous seule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir, surtout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, et mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus;
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus:
J'ai douté, j'en rougis, je craignais, et l'on m'aime!
Ah! prince!

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE, à Ramire.

J'ai parlé, seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre cœur les justes sentimens;
Zulime en est bien digne: achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance;
Rien ne nous retient plus: je cours, je vous devance.
(Il sort.)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ses impuissans efforts.

ZULIME.

Moi craindre! ah! c'est pour vous que j'ai connu la crainte.
Croyez-moi; je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois!
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

C'est braver votre père, et le désespérer;
Pour le salut des miens, je ne puis différer.....

ZULIME.

Ramire!

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône?

ATIDE.

Eh! madame, est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressans?
Songez....

ZULIME.

De ce péril soyez moins occupée:
Il en est un plus grand. Ciel! serais-je trompée?
Ah, Ramire!

RAMIRE.

Attendez qu'au sein de ses états
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je? quel discours à tous les trois funeste!
Ramire! attendais-tu qu'immolant tout le reste,

Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, ingrat! m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

ATIDE.

Croyez que vos bienfaits....

ZULIME.

Ah! c'en est trop, Atide:
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide;
Le voile est déchiré: je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais! et pour qui? malheureux!
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie:
Mais il reste un retour à ma vertu trahie;
Je revole à mon père; il a plaint mes erreurs;
Il est sensible, il m'aime, il vengera mes pleurs;
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame!

RAMIRE.

Atide! ô ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel?
C'est votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire.
Vous vous perdez! Eh quoi, vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés:
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense;
Et je n'ai pas besoin de tant de confidence,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié;
Vous m'en payez le prix; je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître;

Esclaves, redoutez mes ordres absolus;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus :
Laissez-moi.

RAMIRE.

Non, madame; et je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'iguominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous la connaissiez, si vous saviez...

ZULIME.

Parjure!
Ta fureur à ce point insulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah! vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas;
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes :
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai connu qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver; je cours vous en punir....
Tu me braves encore; et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés;
Tu te trompes, barbare.... A moi, gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père :
Que mon sang satisfasse à sa juste colère;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes yeux expirans.

SCÈNE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Ah! fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure;
Ramire, il faut me perdre et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.

Nos liens sont sacrés, et je les brise tous :
Mon cœur vous idolâtre.... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez sous ces auspices :
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices.
Mes mains auront brisé de plus puissans liens :
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux! l'idée en est un crime.
O chère et tendre épouse ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens; mais espérez encore;
Tout est entre vos mains; Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
Sont-ils pleins d'ennemis? tout n'est-il pas tranquille?
A-t-elle seulement marché de ce côté?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte,
Souffrez...

(Elle sort.)

RAMIRE.

Non... je vous suis.

SCÈNE V.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

Demeure, malheureux!
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu?

BÉNASSAR.

Cruel, ce que je veux?
Après tes attentats, après ta fuite infâme,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur :
L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré;
Tu pars, et cet assaut est encor différé.
La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie :
Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave;
Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave :
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel sait si mon cœur abhorrait l'injustice
Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur;
Et son aveuglement a causé son erreur.
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir?
Que veux-tu? je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie;
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Écoute-moi.
Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père, et le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble salaire,
En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,

Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite,
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste; et tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour :
Et si dans ton corroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
Chérir encor Zulime....

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si long-temps dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout son crime;
Va, tout est oublié, j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes sermens me fier à mon tour?
Zulime m'a trompé! Quel cœur n'est point parjure?
Quel cœur n'est point ingrat?

RAMIRE.

Que le tien se rassure.
Atide est dans ces lieux; Atide est comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi :
Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide :
Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse : peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me seconder?

BÉNASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont prêts d'obéir.

Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
Pour abuser encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BÉNASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! prince, on vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée, et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage;
Et l'amour à son cœur en disait davantage.
Ses yeux auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant, favorable à la fuite:
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié suit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats;
On n'attend plus que vous: la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en est fait, cher amant; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.

Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les sermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puissance céleste!
Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui! sauvez-la, seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! en ce moment c'est fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne savez-vous pas que je la sacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en otage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ;
Tout est perdu.

ATIDE.

Comment?

RAMIRE.

Où courir? et que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, et quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCÈNE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,

Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux, la flamme dans les mains :
Il attestait le ciel vengeur des souverains :
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage ;
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons.... Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée ?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux ;
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt et si funeste ?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste ;
Sauvons du moins Atide ; et le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O ciel ! Ramire ! Ah, jour affreux !

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, SÉRAME.

SÉRAME.

Remerciez le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME, jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.

O jour ! tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés !

O sommeil des douleurs, mort douce et passagère !
Seul moment de repos goûté dans ma misère !
Que n'es-tu plus durable ? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu ?

(Se relevant.)

Où suis-je ? qu'a-t-on fait ? ô crime ! ô perfidie !
Ramire va périr ! quel monstre m'a trahie ?
J'ai tout fait, malheureuse ! et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi ! mon père, dis-tu, défend que je l'approche ?

SÉRAME.

Plus le combat, madame, et le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui, présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire ?

SÉRAME.

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger ?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé ? quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux ?
J'accusais mon amant ; j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste ciel ! je partais, et sur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide !
N'importe, apprends-moi tout, ne me déguise rien ;
Rapporte-moi ma mort ; va, cours, vole et revien.

SÉRAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je. Ah ! j'en mérite encor de plus cruelles !

SCÈNE II.

ZULIME, seule.

M'as-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur!
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs;
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton ame m'est connue, elle est sans artifice,
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice!
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCÈNE III.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Eh bien! que t'a-t-on dit?
Parle.

SÉRAME.

Un désordre horrible accable mon esprit:
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au dehors, au dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart;
On se rassemble, on court, on combat au hasard;
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
Partout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir?
Atide....

ZULIME.

Atide! ô ciel!

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.

Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
Unis avec les siens, se rangent autour d'elle:
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'est une autre qu'il aime!
Et c'est Atide!... Allons, le charme est dissipé:
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé;
Je revois la lumière, et je sors de l'abîme
Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
Ciel, quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin;
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance:
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe, en effet, leur vie ou leur trépas?
C'en est fait.

SCÈNE IV.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME.

ZULIME.

Mohadir, parlez, que fait mon père?
Puisse sur moi le ciel épuisant sa colère,
Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur!
Qu'il soit vengé surtout.

MOHADIR.

Madame, il est vainqueur.

ZULIME.

Ah! Ramire est donc mort?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse:
Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maître irrité.
Je ne vous nierai point que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups;

Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous ;
Qu'il trompait à la fois et Bénassar et vous.
Mais sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon ;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité ;
Votre repentir seul est votre sûreté :
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit : je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette :
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrète ;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense, heureuse et nécessaire,
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère :
Vous devez obéir, et surtout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai ; mais, après tant d'injures,
Si vos ressentimens s'échappaient en murmures,
Frémissez pour vous-même, un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être....

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protége un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison.
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle :
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Ah! j'attends le trépas. Juste ciel! qu'ai-je fait?

SÉRAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable :
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME.

Dieu! qu'Atide est coupable!

SÉRAME.

Tous deux seront punis; ne songez plus qu'à vous :
D'un père infortuné désarmez le courroux;
Détournez....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie :
Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats :
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SÉRAME.

Eh bien! de leurs forfaits séparez votre cause;
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper,
Et sa main s'amollit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grâce est sûre;
Unissez-vous à lui pour venger son injure;
Abandonnez les jours, justement menacés,
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire!

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous fesait sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sais que trop. Hélas ! que de forfaits !

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais !
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore [3].

SÉRAME.

Qui ? vous ?

ZULIME.

Un dieu barbare assemble dans mon cœur
L'excès de la faiblesse et celui de l'horreur.
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime.
Je n'y résiste plus : ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux de moi-même abhorré,
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolé en fuyant ;
S'il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
Quoi ! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit !
Et c'est moi qui le perds ! c'est par moi qu'il périt !
Non.... je le sauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée.

SCÈNE VI.

ZULIME, ATIDE, amenée par des gardes.

ZULIME.

Ah ! qu'est-ce que je voi !
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, madame, il est vrai, je suis votre rivale ;
Le malheur nous rejoint, le destin nous égale :

Je sens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante;
Vous le voulez, madame, et vous serez contente;
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame: vous l'aimez, et je connais l'amour;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour;
Et quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage:
Vous êtes mal gardée: on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand, vous donnant ma vie,
Je me suis immolé à votre jalousie,
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes?
Que vous faut-il? parlez, cruelle que vous êtes!
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs,
Et qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs,

Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux;
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, madame; il le faut, et j'y cours.
Mais vous me répondrez....

ATIDE.

Ah! c'en est trop, barbare!
Eh bien! j'aime Ramire : oui, je vous le déclare;
Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez!
J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez!
Quel temps pour les fureurs de votre jalousie!
Quel temps pour le reproche! il s'agit de sa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point; je vois trop mon outrage;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux;
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage;
Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement; je vous ferai connaître

Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE, SÉRAME.

SÉRAME.
Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grâce;
Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, madame, à ces tourmens cruels,
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.
Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SÉRAME.
Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.
Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.
Je préviens vos conseils, n'en doutez point, madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi,
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.
Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
Je sens le désespoir de ce cœur paternel:
Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;

Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et si votre bonté parlait à votre cœur.....

BÉNASSAR.

Ma bonté fit son crime et fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence;
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras, quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
Ah! l'homme inexorable est le seul respecté:
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
La dureté du cœur est le frein légitime
Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
Ma facile tendresse enhardit aux forfaits:
Le temps de la clémence est passé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Égaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré:
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.

Oui, j'ai vu le moment, où, malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

BÉNASSAR.

Ah! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché, de ses mains, le reste de mon sang!
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore?
Mais ma cruelle fille est plus capable encore.
Ce cœur, en un seul jour à jamais égaré,
Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé;
Et, se précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.
Que dis-je! au moment même où tu viens, en son nom,
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
Ont séduit les soldats à sa garde commis;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
Elle vient m'arracher son indigne conquête;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connaît plus de frein;
Zulime contre un père ose lever sa main!
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah! courons, et nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II.

BÉNASSAR, ZULIME, suivie de ses soldats dans l'enfoncement, MOHADIR, SUITE.

ZULIME, jetant ses armes.

Non, n'allez pas plus loin, frappez; et vous, soldats,
Laissez périr Zulime, et ne la vengez pas.
Il suffit: votre zèle a servi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grâce.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah, cruelle! est-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée:

J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
La nature en tremblait, mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'est échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;
Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
Étouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire:
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire;
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire;
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

O ciel, qui l'entendez! ô faiblesse d'un père!
Quoi! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère!
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie!
L'une est ma fille, hélas! l'autre a sauvé ma vie;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène, et Ramire, et les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, SUITE.

RAMIRE, enchaîné.

Achève de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers,
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts :
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse :
Ce cœur, impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi ;
Bénassar, nos sermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure ;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocens desseins.
Tu m'as trop mal connu ; c'est ta seule injustice :
Que ce soit la dernière ; et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertus ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés ;
Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire et ma fille.
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; et, pour comble d'horreur,
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.

Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix, la mort, ou l'hyménée :
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.

RAMIRE.

Moi !

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah! grand dieu!

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi,
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre :
Vis pour elle et pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah seigneur! ah Ramire! ah jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grâce
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états conquis par mes aïeux :
Mais, pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi;
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits,
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.

Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré, dans ses derniers momens,
Ces nœuds chers et sacrés, préparés dès long-temps;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté!
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice!
Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats;
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne punissez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir: mais connaissez-moi mieux;
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent; qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel!

ATIDE.

Ramire, et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(A Zulime.)
Je l'avoue à vos pieds: et moi pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes:

Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie :
Mais j'aimais comme vous; ce mot me justifie;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout, je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant :
J'ai promis de servir votre fatale flamme;
Le serment est affreux, vous le sentez, madame;
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse;
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(Elle tire un poignard pour se tuer.)

RAMIRE, la désarmant avec Zulime.

Chère Atide!

ZULIME, se saisissant du poignard.

O ciel! que faites-vous?

BÉNASSAR.

Hélas! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je assez confondue?
Tu l'emportes, cruelle, et Zulime est vaincue.
Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

(A Atide.)

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même :
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

(A Ramire et à Atide.)

Eh bien! soyez unis; eh bien! soyez heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible, et je ne puis la voir :
Fuyez; craignez encor Zulime au désespoir.

Mon père, ayez pitié du moment qui me reste;
Sauvez mes yeux mourans d'un spectacle funeste.

(Elle tombe sur sa confidente.)

ATIDE.

Nos deux cœurs sont à vous.

RAMIRE.

Vivez sans nous haïr.

ZULIME.

Moi, te haïr, cruel! Ah! laisse-moi mourir!
Va, laisse-moi.

BÉNASSAR.

Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour : il triompha de moi;
Hélas! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BÉNASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père!
J'en suis indigne.

(Elle se frappe.)

BÉNASSAR.

O ciel!

RAMIRE ET ATIDE.

Zulime! ô désespoir!

BÉNASSAR.

Ah, ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt... Pardonnez à Zulime....
Souvenez-vous de moi; mais oubliez mon crime.

FIN DE ZULIME.

VARIANTES DE ZULIME,

ÉDITION DE 1761.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME.

. . . .
Je l'outrage et je l'aime, il est assez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime :
Puisse-t-il oublier jusqu'au nom de Zulime !

MOHADIR.

Noble et cher rejeton des héros et des rois,
Quel ordre imposez-vous à ma tremblante voix !
Faudra-t-il rapporter des réponses si dures,
D'un cœur désespéré déchirer les blessures ?
Irai-je empoisonner ses chagrins paternels ?

ZULIME.

Épargne, épargne-moi ces reproches cruels :
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais sincère,
Ma douleur est égale aux douleurs de mon père.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez !

ZULIME.

Que dis-tu ?

MOHADIR.

Ses soldats,
Par vous-même séduits, ont donc guidé vos pas ?
Nos captifs espagnols, ce prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ces trésors des héros, vous les lui ravissez !
Vous l'aimez ? vous, madame ! et vous le trahissez !
Pressé de tous côtés dans ces troubles funestes,
Qui de son faible état ont déchiré les restes,
Redoutant à la fois, et les Européans,
Et les divisions des tristes Musulmans,
Opprimé de l'Égypte et craignant la Castille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille ?

ZULIME.

Me préserve le ciel de m'armer contre lui !

MOHADIR.

De sa triste vieillesse unique et cher appui,

Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre;
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie allait orner vos mains?
Hélas! si la vertu, si la gloire vous guide....
Mais il n'appartient point à ma bouche timide
D'oser d'un tel reproche affliger vos appas :
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard, qui sauva votre enfance,
Flattait de votre cœur la docile indulgence;
Et Bénassar encore espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah! princesse, ordonnez, que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Portez-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse.
Mon destin que je hais me force à l'outrager;
Mes remords sont affreux, mais je ne puis changer.
Pars; adieu, c'en est fait.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE DEUXIÈME.

ZULIME.

Ah! je succombe, Atide; et ce cœur désolé
Cède aux tourmens honteux dont il est accablé.
Tu sais ce que j'ai fait et ce que je redoute;
Tu vois ce que Ramire et mon penchant me coûte.
L'amour, qui me conduit sur ces funestes bords,
Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte et mon parjure;
J'outrage mes aïeux, j'offense la nature :
Mais Ramire expirait, et vous alliez périr;
Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous secourir.
Le fier Égyptien dont l'orgueil téméraire
Domine insolemment dans l'état de mon père,
Sur Ramire et sur vous était prêt à venger
Nos soldats, qu'à Valence on venait d'égorger,
Des nations, dit-on, tel est le droit horrible.
La vengeance parlait; mon père, en vain sensible,
Laissait ployer bientôt sa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
Les autels et les lois demandaient votre vie :
Vous savez si la mienne à la vôtre est unie!
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Si j'ai trahi mon père et quitté ses états,
Ciel qui me connaissez, ne m'en punissez pas!

ATIDE.

. . . .

. . . .

Mais Ramire en est digne, il pourra désormais
Payer d'un digne prix vos augustes bienfaits.
Son destin chez les siens l'appelle au rang suprême;
Et puisque vous l'aimez....

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
Tu ne l'ignorais pas : t'ai-je jamais caché
Les secrets de ce cœur que lui seul a touché?
Je corrigeai le sort qui te fit ma captive;
Tu sais si j'enhardis ton amitié craintive;
Si, fuyant de mon rang la dure austérité,
Ma tendresse entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs se confondaient; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma secrète flamme.
Ton œil vit avant moi de tant d'égaremens
La première étincelle et les embrasemens.
Que n'eussé-je point fait pour conserver Ramire?
J'abandonne pour lui, etc.

. . . .

. . . .

J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter.
Mais pourquoi si long-temps se plaire à m'éviter?
Je ne l'accuse point, mais mon cœur en murmure.

ATIDE.

Je sais trop qu'un conseil est souvent une injure;
Mais n'est-il point permis de vous représenter
Que sur ces bords affreux, qu'il est temps de quitter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse;
Qu'un moment peut nous perdre, et ravir tout le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;
Qu'entre cet océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé,
Sur ses vrais intérêts est souvent aveuglé?

SCÈNE TROISIÈME.

RAMIRE.

. . . .

. . . .

. . . .

Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
J'ai vu de ces rochers, dont la cime élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe est lavée,
Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux.
Les pavillons d'Espagne éclataient à mes yeux.
Bientôt l'heureux reflux des mers obéissantes

Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
Une barque légère est auprès de ces bords;
Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.
(A Zulime.)
Vous y serez, Atide.... Et vous, princesse auguste,
Vous dont la seule main changea le sort injuste,
Vous par qui nos captifs ne portent désormais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits...
Quoi! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils momens on n'est point sans alarmes, etc.
....
....

RAMIRE.

De mes jours immolés à votre sûreté.....

ZULIME.

Conservez-les, cher prince; ils m'ont assez coûté!
Mais quels discours, grands dieux! que je ne puis comprendre!
Pourquoi me parlez-vous de sang prêt à répandre?
Est-ce ainsi que mon cœur doit être rassuré?

ATIDE.

Eh! madame, à quels soins votre amour est livré?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le sort jaloux faut-il d'autre assurance?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.

SCÈNE CINQUIÈME.

ATIDE.

....
Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous sera bien funeste;
Mais vivez, mais régnez, le ciel fera le reste:
Fermez les yeux, cher prince, aux pleurs que je répands,

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils font tous mes tourmens.
Tous trois pleins de remords, et punis l'un par l'autre,
J'ai causé malgré moi son malheur et le vôtre,
Je vais...

ATIDE.

Ah! demeurez. Quel est ce bruit affreux?

RAMIRE.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux.
C'est l'ennemi sans doute, et je vole à la gloire.
Adieu.

ATIDE.

Je vous suivrai; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager;
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMORE.

. . . .
Envers les siens coupable, envers vous innocente,
Je sais combien de lois et combien de raisons
Ont banni l'alliance entre vos deux maisons.
Plus puissant que les lois, le préjugé sépare
Les peuples de l'Espagne et ce peuple barbare.
Mais d'une loi plus juste entendez mieux la voix;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois;
Que vous, l'état, Atide...

RAMIRE.

Arrêtez, Idamore.
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore?
Eh! le trône et la vie ont-ils donc tant d'appas?

IDAMORE.

Vous vous trompez, seigneur, et ne m'entendez pas.
Quel est donc cet opprobre, et quel est donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la servir doivent se consacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut seul déshonorer.

RAMIRE.

Je le sais comme toi; juge de mes supplices.
Le premier des liens est celui des services;
C'est celui d'un cœur juste; et, malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même est moins fort à mes yeux.
Mais tu sais quels saints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels sermens j'ai formés, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je suis né,
Tombe en cendres le trône où je suis destiné,
Si je trahis jamais la malheureuse Atide.
Mais aussi que la foudre écrase le perfide,
Que je sois en horreur aux siècles à venir,
S'il faut tromper Zulime et s'il faut la trahir.

IDAMORE.

Ah! seigneur, croyez-moi, son erreur est trop chère:
N'arrachez point un voile à tous trois nécessaire;
Il n'est de malheureux que des cœurs détrompés.
D'un jour trop odieux ses yeux seraient frappés:
Cessez....

RAMIRE.

Ah! fallait-il que ta funeste adresse
De Zulime à ce point égarât la faiblesse?

Fallait-il lui promettre et ma main et mon cœur?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

IDAMORE.

C'est moi qui vous sauvai, vous, Atide et Valence.
Un trône vous appelle et votre esprit balance?
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix?

RAMIRE.

J'écoute mon devoir.

IDAMORE.

Il est celui des rois.

RAMIRE.

Je suis bien loin de l'être; et c'est un triste augure
D'être esclave en Afrique, et d'en fuir en parjure.

IDAMORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en est trop pour mon cœur.
Avec ses ennemis on feint sans déshonneur;
Mais tromper une femme et tendre et magnanime,
L'entraîner dans le piége, et la conduire au crime;
De ce crime si cher la punir de ma main,
M'armer de ses bienfaits pour lui percer le sein;
Prendre à la fois les noms de monarque et de traître...

IDAMORE.

Dans vos états rendu, seigneur, vous serez maître:
Vous pourrez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaissance, et l'amour et l'honneur.
Remettez à ce temps, plus sûr et plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez roi, jugez et décidez:
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice; il me faudra la craindre!
M'avilir par frayeur à la honte de feindre!
Je la respecte trop; un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien, etc.

SCÈNE SECONDE.

ZULIME.

....

Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Et du dieu qui m'entend méritons la bonté.
Et quoi? vous soupirez! quel trouble vous agite?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés mon ame est interdite.
Je suis un malheureux destiné désormais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.

....

....

...... Tout nous unit, mais le ciel nous divise.
Ignorez-vous les lois où l'Espagne est soumise?

ZULIME.

Je ne crains point ces lois : leur triste dureté
Cède aux rois, à l'amour, à la nécessité.
Des plus austères lois que puis-je avoir à craindre?
Si nos droits sont sacrés, qui pourrait les enfreindre?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, et mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le sang dont le ciel nous fit naître
Mit entre nos aïeux, entre nos nations,
Tant de mépris, de haine et de divisions!
Mon peuple avec dépit verrait parmi ses reines
La fille des tyrans dont il reçût des chaînes.

ZULIME.

Votre peuple verra sans haine et sans effroi
Cette main qui brisa les chaînes de son roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible.
Quel cœur à vos vertus pourrait être insensible?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens,
Il est une barrière invincible, éternelle....

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion, la première des lois,
Souveraine immortelle et du peuple et des rois;
Ce puissant Mahomet, auteur de votre race,
De la moitié du monde a pu changer la face;
De l'Inde au mont Atlas il est presque adoré;
Mais chez nos nations son culte est abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puissance
Entre Zulime et moi prescrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, etc.

SCÈNE QUATRIÈME.

ZULIME.

....

Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'ose vous prier de pardonner mon choix,
D'excuser un hymen condamné par nos lois,

D'accepter un héros, un souverain pour gendre,
Dont l'alliance un jour....

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME.

Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

De notre prompt départ toute entière occupée,
Lorsque de nos frayeurs mon ame possédée
Soupire après l'Espagne et des climats plus doux,
Quand je me vois, peut-être, à plaindre autant que vous;
Que puis-je vous répondre, et comment puis-je lire
Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire?
Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur semble accablé du poids de mes bienfaits.
Je lui parlais d'hymen....

ATIDE.

Mais, madame....

ZULIME.

Et Ramire
Osait bien me parler des lois de son empire.
Il était maître assez de ses vœux amoureux,
Pour voir en ma présence un obstacle à mes feux!
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée:
Chère Atide! est-ce ainsi que je dois être aimée?
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas;
S'il pense à la grandeur autant qu'à mes appas;
Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

ATIDE.

Il ne vous trompe point; tant d'amour, tant d'appas,
Tant d'amitié surtout ne feront point d'ingrats.

SCÈNE SECONDE.

ATIDE.

Venez, prince, il est temps qu'un aveu légitime
Efface devant moi les soupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout: quoi qu'il puisse en coûter.
Ses bienfaits sont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir....

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeste,
Mon devoir est de vaincre et d'oublier le reste.
Votre père à grands cris appelle ses soldats;
Je viens pour vous sauver; volez, suivez mes pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre;
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts, en rougissant, s'abaissaient devant lui.
Ne perdons point de temps, courez vers le rivage;
Je puis avec les miens défendre le passage.
Déjà des matelots entendez les clameurs;
Venez, ne craignez rien de vos persécuteurs.

ZULIME.

Moi, craindre? ah, c'est pour vous que j'ai connu la crainte!
Croyez-moi : je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouse,
Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

Eh! pouvez-vous, madame, en ces momens d'horreur,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur?
Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds : je ne puis davantage;
Et je ne réponds point....

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! dans quel temps!
Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, hélas! m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux,
En imitant son roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple! tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de reine, de princesse,
Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû;
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu;
Le seul que je voulais. Ah! barbare que j'aime,
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Triste et soudain effet, où j'aurais dû penser,

Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me rassurer, tu gardes le silence?
Est-ce confusion, repentir, innocence?
Ramire, Atide, eh quoi! vous détournez les yeux?
Vous pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?
Je te rends grâce, ô ciel, dont la main salutaire
Au-devant de mon crime a fait courir mon père.
Un père que pour eux j'avais déshonoré,
Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
Du devoir, il est vrai, la barrière est franchie, etc.

SCÈNE TROISIÈME, et la quatrième de l'édition de 1775.

ATIDE.

. . . .
* Mon cœur vous idolâtre.... et je renonce à vous.....

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Acceptez ce fatal sacrifice;
Zulime en est trop digne, et je me rends justice.
Vous devez à ses soins la liberté, le jour;
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour est pour vous le don le plus funeste;
Autant il me fut cher, autant je le déteste.
Si je vous vois partir je bénirai mon sort:
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez sous ses auspices.
* Ma rivale aura fait de moindres sacrifices:
* Mes mains auront brisé les plus puissans liens,
* Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
Périssent des bontés dont l'excès vous égare!
Venez, votre péril est tout ce que je vois.

ATIDE.

Non, je cours lui parler; je le veux, je le dois.

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ATIDE.

Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez: je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah! plutôt que j'expire!
Je vous suis, chère Atide.

SCÈNE QUATRIÈME.

BÉNASSAR.

Arrêtez, malheureux!

RAMIRE.

Que vois-je? Que veux-tu?

BÉNASSAR.

Cruel, ce que je veux!
Après les attentats de cette fuite infâme,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage, et ne t'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

* Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père;
* Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
* Tu pars, et cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encore plus : sur ce triste rempart
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
* La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
* Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Connais le cœur d'un père, et conçois sa douleur :
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.
Tu m'enlèves mon sang; ta détestable adresse
Déshonore à la fois ma fille et ma vieillesse.
Suborneur malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité :
Je t'aimais, et tu sais qu'aux murs de Trémisène
De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
Ah! si, malgré la loi qui toujours nous sépare,
La loi des nations parle à ton cœur barbare,
Si la mourante voix d'un père au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir,
Sois sensible à mes pleurs plutôt qu'à ma colère :
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire.
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux;
Et ne déchire point ces blessures mortelles,
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
* Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Écoute-moi.

. . . .
. . . .

* En la rendant aux mains d'un si vertueux père....

BÉNASSAR.

* Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,
* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.

* Et si dans ton courroux je te croyais capable
* D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
* Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
* Chérir encor Zulime...

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
*Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
D'un malheureux vieillard, à sa douleur en proie,
A qui l'on a ravi le plus pur de son sang,
Un bien plus précieux que l'éclat de son rang,
L'unique et cher objet qui, dans cette contrée,
Soutenait de mes ans la faiblesse honorée,
Et qui, poussant au ciel tant de cris superflus,
Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus?
Moi ne la plus chérir! jeune et noble infidèle,
Crois les emportemens d'une ame paternelle:
Crois mes sermens, Ramire, et ces pleurs que tu vois.
Parmi les Africains, je tiens le rang des rois;
Je le dois à sa mère; et ma chère Zulime
N'a point perdu ses droits, quel qu'ait été son crime.
Et toi, de tous mes maux, cruel, mais cher auteur,
Va, Bénassar en toi ne voit qu'un bienfaiteur,
Je te crois; je me livre au transport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaisir plus pur, et vois quelle est Zulime.
Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste; et tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour.
Entre son père et moi son ame déchirée
Dans ses sacrés devoirs sera bientôt rentrée.
Mais, dis, peux-tu toi même à ces bords ennemis
Arracher à l'instant Atide et mes amis?
Ta fille les guidait; peux-tu devancer l'heure?
Nous n'avons qu'un instant.

BÉNASSAR.

J'y vole; et que je meure
Si je n'assure ici leur départ et leurs jours!
Je vais tout disposer en ces secrets détours;
Vers la porte du nord qui conduit au rivage
Les soldats de ma fille ont respecté mon âge;
Et déjà quelques-uns, honteux de me trahir,
Se sentant mes sujets, et nés pour m'obéir,
A mes pieds en secret ont demandé leur grâce.
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place.
Mais j'attends encor plus de ton cœur et du mien;
Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien;

Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
Pour abuser encor mon amour paternelle.

RAMIRE.

Je vais chercher Atide et la mettre en tes mains.
Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Égorge devant moi la malheureuse Atide.
Est-ce assez, Bénassar, et me crois-tu perfide?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi?
Parle, es-tu satisfait?

BÉNASSAR.

Oui, puisque je te croi :
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne;
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE CINQUIÈME.

ATIDE.

Ah! prince, on vous attend :
Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
Zulime est apaisée; et tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle :
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, et qui n'est plus pour moi :
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disait davantage.
L'amour attendrissait ses esprits offensés;
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.
Partez, votre devoir loin de moi vous appelle :
Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidèle.
Allez, de ma rivale auguste et cher époux,
Dégager les sermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me suivre.

ATIDE.

Ah! courez vers Zulime :
Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime;
Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds
De terminer mes jours déja sacrifiés.
Le temps presse.

RAMIRE.

Oui, sans doute, et le ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la suivre.
Tout est changé.

ATIDE.

Seigneur!

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ATIDE.

Que dites-vous ? Gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

Si je trahis jamais l'honneur et la justice,
Dieu, qui savez punir, qu'Atide me haïsse.
Venez ; à Bénassar mes mains vous vont livrer :
En otage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime, oui, j'y cours, et j'espère
Assurer son repos et celui de son père,
Mon bonheur et le vôtre, et partir votre époux.

ATIDE.

Hélas ! s'il était vrai ! je m'abandonne à vous.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMIRE.

Atide ne vient point ; quel dieu trompeur me guide ?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Atide :
Elle ne paraît point à mes yeux égarés !
Où courir ? où porter mes pas désespérés ?

SCÈNE SECONDE.

RAMIRE.

Qu'as-tu vu ? Qu'a-t-on fait ?

IDAMORE.

Une aveugle puissance
Détruit tous vos desseins, et confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduisit à la fois
Zulime, Atide et vous, pour vous perdre tous trois.
Le destin de Zulime était d'être trompée.
Des promesses d'Atide aveuglément frappée,
Et surtout de vos pleurs répandus à ses pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous causiez ;
Elle se croit aimée : elle a droit d'y prétendre.
Seigneur, jamais un cœur plus séduit et plus tendre
D'un mouvement si prompt ne parut emporté
De l'excès des terreurs à la sécurité.
Libre de ses soupçons, sans crainte de rivale,
Elle vole avec joie à la rive fatale,
Fait déployer la voile, et n'attend plus que vous,
Vous qu'elle ose appeler du nom sacré d'époux.
Son père en sait bientôt la funeste nouvelle ;
Il vous croit son complice, il veut se venger d'elle ;

Il veut vous perdre, il court; et sa prompte fureur
De ses sens éperdus ranime la vigueur.
De ceux qu'il a gagnés il rassemble l'escorte;
Il ordonne, on le suit; il fait ouvrir la porte :
Les siens entrent en foule à pas précipités;
On se mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés,
On combat, on n'entend que des clameurs plaintives,
Au dehors, au dedans, aux portes, sur les rives.
Atide suit en pleurs le triste Bénassar;
Vingt fois sur elle sa main a levé le poignard;
Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide;
Il la menace......

RAMIRE.

O ciel! allons sauver Atide.

SCÈNE TROISIÈME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous? Où portez-vous vos pas?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injuste colère?
Vous m'aviez pardonné : puis-je encor vous déplaire?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux....
Tout est prêt...

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.
C'en est fait...

SCÈNE QUATRIÈME.

ZULIME.

Il me fuit, et le jour m'abandonne!

SÉRAME.

Dans ce péril qui presse et qui vous environne,
Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné;
Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.
Croyez-moi, jetez-vous entre les bras d'un père;
A son cœur éperdu sa fille est toujours chère.
Cet amour malheureux, dont il aura pitié,
N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
Votre faiblesse enfin, de vos remords suivie,
Lui rendrait à la fois et la gloire et la vie.

ZULIME.

Je le sais; je l'avoue; il avait mérité,
Et plus d'obéissance et moins de cruauté.
Je vois toute ma faute et mon ignominie.
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie.
* Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats.
* Je fus dénaturée, et j'ai fait des ingrats!
Ramire! ingrat Ramire! au moment où mon ame
Eût pensé que mes feux n'égalaient point sa flamme;

Quand ses yeux d'un regard, apaisant mes douleurs,
Ont arrosé mes mains des trésors de ses pleurs;
Il méditait, le lâche, un complot si perfide!
Il préparait ma mort, il adorait Atide!
« Oubliez-moi, dit-il. » Cœur farouche et sans foi,
Mon cœur, malgré ton ordre, est encor plein de toi.
Je ne t'oublierai point; ma rivale adorée,
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublierai jamais,
Infidèle Ramire, à quel point je t'aimais.

SÉRAME.

Mais Atide en effet est-elle sa complice?
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice?
Son cœur tranquille et simple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, et n'a jamais trompé.
Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage,
Elle est prête à rester sur ce fatal rivage;
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer!
Cependant il m'échappe, et ma crainte redouble.

SÉRAME.

Ah! que je crains, madame, un plus funeste trouble!
Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs:
Sans doute on vous attaque; entendez ces clameurs,
Ce bruit confus, affreux.....

ZULIME.

Je n'entends point Ramire.
Peut-être on le poursuit; peut-être qu'il expire!
Il faut mourir pour lui, puisqu'il veut mon trépas.
Allons.... quoi, l'on m'arrête! Ah! barbares soldats!
Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage:
Respectez ma douleur, respectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détester!

SCÈNE CINQUIÈME.

ZULIME.

Mohadir!.... Est-ce vous qui m'osez arrêter!
Vous....

MOHADIR.

Recevez, madame, un ordre salutaire
D'un père encor sensible à travers sa colère:
Il prend soin de vos jours; il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le spectacle odieux.

ZULIME.

On combat! mon amant s'arme contre mon père!

MOHADIR.

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laissez-moi l'expier, s'il en est encor temps;

Laissez-moi me jeter entre les combattans :
Après tous mes forfaits que je prévienne un crime !
Je vais les séparer, ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, et je vois tout mon sort ;
Je suis ta prisonnière, et mon amant est mort.

MOHADIR.

Il vit ; et j'avouerai que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups.
Je l'ai vu des siens même arrêter la vengeance,
Et dédaigner le soin de sa propre défense,
Enfin, pressé par nous, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir !
Atide, Atide même, au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les soldats :
Sa voix et son audace ont arrêté leurs bras.
Elle seule en un mot vient de sauver Ramire :
Il la suit vers la rive : il marche, il se retire.
Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit ! il doit le jour à d'autres qu'à moi-même !
Sérame, une autre main conserve ce que j'aime !
Et c'est Atide ! Ah dieux ! N'importe : il voit le jour ;
Et du moins ma rivale a servi mon amour.
Qu'elle est heureuse, ô ciel ! Elle marche à sa suite :
Elle va partager son trépas ou sa fuite.
(A Mohadir.)
Je ne le puis souffrir : va, cours les arrêter
Aux pieds de ce vaisseau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faiblesse ;
Si jamais tu m'aimas, et si le péril presse,
Cours aux pieds de mon père, et ne perds point de temps ;
Mesure tous tes soins à mes égaremens :
Réveille sa tendresse, autrefois prodiguée,
Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée :
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir ;
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma douleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche ;
Épargne à mes douleurs leur aspect odieux ;
Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCÈNE SIXIÈME.

ZULIME.

Enfin à la lumière
L'indigne trahison se montre tout entière.

SÉRAME.

Remerciez le ciel, qui vous ouvre les yeux;
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie et qui la déshonore;
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait...

ZULIME.

Je l'adore.
Telle est dans les replis de mon cœur déchiré
La force du poison dont il est pénétré,
* Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
* Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
* S'il m'eût, aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
* S'il eût insulté même à mon dernier moment,
* Je l'eusse aimé toujours; et mes mains défaillantes
* Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
* Quoi! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'on trahit!
Ma voix n'a plus d'accens, tout mon cœur se flétrit;
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaiblissent;
Sur moi d'un dieu vengeur les coups s'appesantissent;
Je meurs.

SÉRAME.

On vient à nous.

SCÈNE SEPTIÈME.

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Ramire est-il vivant? dissipez mon effroi.

ATIDE.

J'y viens mettre le comble, ainsi qu'à nos misères;
Toutes deux en ces lieux nous sommes prisonnières.
Ramire est dans les fers.

ZULIME.

Lui!

ATIDE.

Tout couvert de coups,
Et baigné dans son sang, qu'il prodiguait pour vous,
Pressé de tous côtés, et las de se défendre,
A ses cruels vainqueurs il a fallu se rendre:
Plus mourante que lui, j'ignore encor son sort;
Hélas! et je ne sais s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

* S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

S'il est encor vivant, vous pourriez le défendre;
* Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui.

* Eh! n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
Quelques amis encore, échappés au carnage,
* Sont avec vos soldats sur ce sanglant rivage:
* Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'ose le servir?

ATIDE.

Madame, en me parlant quel front triste et sévère
Avec tant de pitié marque tant de colère?
Vous aviez condamné vos jalouses erreurs.
Eh! qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs.
* Votre attendrissement, votre excès de courage,
* Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
* Vos charmes, mes malheurs, et mes transport jaloux,
* Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
* Vous avez mérité que Ramire vous aime;
* Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
* Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
* Je vous sers, vous, perfide; il le faut, et j'y cours.
* Mais vous me répondrez...

ATIDE.

Ah! c'en est trop, Zulime:
Connaissez, respectez la vertu qui m'anime.
Quoi, j'ai sauvé Ramire, et vous me comdamnez!
Percez cent fois ce cœur, si vous le soupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendresse épouse!
Il s'agit de sa vie, et vous êtes jalouse!
* Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
* J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
* Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
* Ne vous figurez pas que ma douleur timide
* S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger;
* Sachez que, si le ciel, prompt à nous protéger,
* Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
* S'il osait me donner son cœur et son empire,
* Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
* Je vous sacrifierais son empire et son cœur.
* Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
* Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
* Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
* Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
* Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

* Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
* Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux:
* La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.

* Suivez-moi seulement, je vous ferai connaître
* Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir :
Obéissez; venez le venger, ou mourir.
Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SCÈNE HUITIÈME.

SÉRAME.

* Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage :
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

* Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SÉRAME.

Ah! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort;
Vous le pouvez.

ATIDE.

Nous, fuir! allons chercher la mort;
Soutenez bien surtout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, madame;
Vous pourrez en juger. Et toi, nature, et toi,
* Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi,
* Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
* Soutenez bien mon cœur, et sauvez-moi d'un crime!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOHADIR.

Oui, seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat
Outrage la nature, et le trône, et l'état.
Courir à la prison, braver votre colère!
C'est un excès de plus; mais vous êtes son père.
. . . .

BÉNASSAR.

Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
Ils ont trop méprisé mes pleurs et ma vieillesse;
Ma clémence à leurs yeux a passé pour faiblesse.
. . . .
. . . .

MOHADIR.

Me préserve le ciel d'excuser devant vous
Cet amas de forfaits, que je déteste tous!
Permettez seulement que j'ose encor vous dire

Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidèle à ses sermens, fidèle à vos desseins,
Il a remis Atide en vos augustes mains;
Il n'a point au rivage accompagné Zulime.
Peut-être a-t-il un cœur et juste et magnanime;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vu dans ce combat horrible,

. . . .

SCÈNE SECONDE.

ZULIME.

Non, n'allez pas plus loin, frappez et vengez-vous :
Ce cœur, plein de respect, se présente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie;
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BÉNASSAR.

Fille indigne du jour, est-ce toi que je voi?

ZULIME.

* Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle;
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu;
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.
Ramire autant que moi vous révère et vous aime.
Ce héros, il est vrai, né pour le rang suprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours :
On les menaçait même, et j'offris mon secours.
De lui, de ses amis, je réglai la conduite;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite;
J'ai tout fait, tout tenté; n'imputez rien à lui.
Hélas! ce n'est qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je sais qu'à vos douleurs il faut une victime :
Frappez, mais choisissez. Son malheur fit son crime;
L'adorer est le mien. C'est à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon père, car ce nom, ce saint nom qui me touche,
Est toujours dans mon cœur, ainsi que dans ma bouche;
Par ce lien du sang, si cher et si sacré,
Par tous les sentimens que je vous inspirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible; il est le seul coupable.
Répandez tout ce sang que vous m'avez donné,
Des fureurs de l'amour ce sang empoisonné,
Ce sang dégénéré dans votre fille impie :
Trop d'horreur en ces lieux assiégerait ma vie.
Après un tel éclat, s'il n'est point mon époux,
L'opprobre seul me reste, et retombe sur vous :
Pour sauver votre gloire à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort ou l'hyménée.

Mais l'une est le seul bien que je doive espérer,
Le seul que je mérite et que j'ose implorer,
Le seul qui puisse éteindre un feu qui vous outrage.
Ah ! ne détournez point votre auguste visage ;
Voyez-moi ; laissez-moi, pour comble de faveur,
Baiser encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
Vous bénir, vous aimer au moment que j'expire ;
Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire.
Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié,
Laissez vivre de moi la plus chère moitié.

. . . .

SCÈNE TROISIÈME.

RAMIRE.

J'ai mérité la mort, et je sais qu'elle est prête :
C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête,
Frappe ; mais que ton cœur, de vengeance occupé,
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains j'avais remis Atide ;
Avec un tel garant pouvais-je être perfide !
Va, Ramire était loin de te manquer de foi :
Bénassar, mes sermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
Tu m'as trop mal connu ; c'est ta seule injustice ?
Que ce soit la dernière ; et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertus ne soient point entraînés !

BÉNASSAR.

* Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je ne suis point barbare : et jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
* Un amour emporté, source de nos malheurs,
* Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois ou détester sa tendresse effénée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.
* Sois son époux, Ramire, et règne en mes états ;
Vis pour elle et pour moi, combats pour nous défendre :
Soyons tous trois heureux ; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

* Ah, mon père ! ah, Ramire ! ah, jour de mon bonheur !

ATIDE.

O jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé, confondu de cette grâce insigne
Que vous daignez me faire, et dont je suis indigne.
* Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
* Au-dessus des états fondés par ses aïeux :
* Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un et l'autre
* Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.

* Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
* Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
* Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
* Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
* Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
* Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi;
Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères,
Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières.
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits;
* Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
* Madame, ainsi le veut la fortune jalouse,
* Vengez-vous sur moi seul : Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
* Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
* Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
* Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
* Lui-même a resserré, dans ses derniers momens,
* Ces nœuds infortunés préparés dès long-temps :
* Nous gardions l'un et l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils bravent ma colère!
Ah! c'est trop essuyer de mépris et d'horreur.
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau déshonneur?
* Souffrirez-vous qu'Atide, à ma honte, jouisse
* Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
* Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
* De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
* Atide tiendra lieu de toutes les victimes.
* Mon indigne rivale a commis tous mes crimes;
* Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ATIDE.

* Vous pouvez me punir, mais connaissez-moi mieux.
* Avant de me haïr, entendez ma réponse.
* Votre père est présent; qu'il juge, et qu'il prononce.

BÉNASSAR.

* O ciel!

ATIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
* C'est vous, c'est votre fille à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, et digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble et le seul prix;
Sa gloire en dépendait; et je la lui ravis.
Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, madame,
Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame,
Autant vous régneriez sur son cœur généreux.
J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux;

J'ai causé de tous trois les malheurs et les larmes ;
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes ;
Et lorsque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma triste main vous perce encor le cœur.
Je vous ai fait serment de vous céder Ramire ;
Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire,
Pour croire que ma vie ait sans lui quelque appas ;
L'effort serait trop grand, vous ne l'espérez pas.
Je dois, je l'ai juré, servir votre tendresse ;
* Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse ;
Le voici.

(Elle se frappe.)

RAMIRE, courant vers Atide.

Ciel ! Atide !

ATIDE, aux gardes.

Arrêtez son transport.

(A Zulime.)

Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.

(A Ramire.)

Adieu : puisse du ciel la fureur adoucie
Pardonner mon trépas, et veiller sur ta vie !

RAMIRE, entre les bras des gardes.

Je me meurs !

BÉNASSAR.

Ah ! courez, qu'on vole à leur secours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ATIDE, à Zulime.

Eh bien ! ai-je apaisé votre injuste colère ?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer :
Mais jugez qui des deux a su le mieux aimer.
C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse et trop chère victime !
Mon père ! que je sens tout le poids de mon crime !
De Ramire et de vous j'ai tissu tous les maux ;
Mes mains de toutes parts ont creusé des tombeaux :
Mon amant me déteste, et mon amie expire.

BÉNASSAR.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire :
Le ciel nous punit tous de tes funestes feux ;
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

NOTES.

[1] Phèdre dit dans Racine :

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

[2] Imitation de ces vers de *Bérénice :*

Eh quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel attester la puissance?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir;
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

[3] On trouve le même mouvement dans *Zaïre :*

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

LE FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHÈTE.

AVERTISSEMENT

DES

ÉDITEURS DE KEHL.

On trouvera des détails historiques sur Mahomet dans l'*Avis de l'Éditeur*. On y reconnaît la main de M. de Voltaire. Nous ajouterons ici qu'en 1741 Crébillon refusa d'approuver la tragédie de *Mahomet* : non qu'il aimât les hommes qui avaient intérêt de faire supprimer la pièce, ni même qu'il les craignît ; mais uniquement parce qu'on lui avait persuadé que Mahomet était le rival d'Atrée. M. d'Alembert fut chargé d'examiner la pièce, et il jugea qu'elle devait être jouée : c'est un de ses premiers droits à la reconnaissance des hommes, et à la haine des fanatiques, qui n'ont cessé depuis de le faire déchirer dans des libelles périodiques. La pièce fut jouée alors telle qu'elle est ici. Quelque temps après, les comédiens supprimèrent le délire de Séide, parce qu'il leur paraissait difficile à bien rendre ; et la police trouva mauvais que Mahomet dît à Zopire :

> Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.

En conséquence on a dit pendant long-temps :

> Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers.

ce qui fesait un sens ridicule.

Le quatrième acte de *Mahomét* est imité du *Marchand de Londres* de Lillo ; ou plutôt le moment où Zopire prie pour ses enfans, celui où Zopire mourant les embrasse et leur pardonne, sont imités de la pièce anglaise. Mais qu'un homme qui assassine sans défense un vieillard vertueux et son bienfaiteur soit toujours intéressant et noble, c'est ce qu'on voit dans *Mahomet*, et qu'on ne voit que dans cette pièce. Le fanatisme est le seul sentiment qui puisse ôter l'horreur d'un tel crime, et la faire tomber tout entière sur les instigateurs.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

(1742.)

J'ai cru rendre service aux amateurs des belles-lettres, de publier une tragédie du *Fanatisme*, si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736, et que dès lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenans, et qui en fait encore son délassement principal.

J'étais à Lille en 1741, quand M. de Voltaire y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très nombreuse assemblée : le gouverneur de la province et l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, et ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation

par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe et de l'Eglise *, qui soutenait le poids des affaires avec fermeté, et qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, et où l'on conserve encore plus rarement son esprit et sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, et qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poésie, il y avait encore des choses à corriger. Je sais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, et qui n'a pas moins de lumières.

Enfin l'ouvrage, approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'auguste 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres même y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva ** à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que Mahomet ordonnât un meurtre, et se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme

* Le cardinal de Fleuri.

* Le fait est que l'abbé des Fontaines et quelques hommes aussi méchans que lui dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux et impie; et cela fit tant de bruit, que le cardinal de Fleuri, premier ministre, qui avait lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller a l'auteur de la retirer.

qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, et que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté, ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés; mais, dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la pièce était un ouvrage très dangereux, fait pour former des Ravaillac et des Jacques Clément.

On est bien surpris d'un tel jugement, et ces Messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire qu'Hermione enseigne à assassiner un roi, qu'Electre apprend à tuer sa mère, que Cléopâtre et Médée montrent à tuer leurs enfans; ce serait dire que Harpagon forme des avares, le Joueur des joueurs, Tartufe des hypocrites. L'injustice même contre Mahomet serait bien plus grande que contre toutes ces pièces; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices et des déréglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les Ravaillac et les Jacques Clément que la pièce est composée, ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si *Mahomet* avait été écrit du temps de Henri III et de Henri IV, cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de *la Henriade*? lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poëme et ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du

bien public. Il inspire partout l'horreur contre les emportemens de la rébellion, de la persécution et du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de *la Henriade?* Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu? *Mahomet* me paraît écrit entièrement dans le même esprit; et je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse : les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui, ne pouvant voir la représentation de la pièce, devaient les en croire. L'illustre Molière, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorsqu'on joua *le Tartufe;* il eut recours directement à Louis-le-Grand, dont il était connu et aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au *Tartufe.* Mais les temps sont différens; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux ne peut pas être toujours la même après que ces arts ont été cultivés. D'ailleurs, tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même, après la troisième représentation, attendant que le temps adoucît quelques esprits prévenus, ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle et aussi éclairée que la française *. On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de *Mahomet* avait été défendue par le gouvernement : je puis assurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre

* Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742 est arrivé en 1751. La pièce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales et les persécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

ordre donné à ce sujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la représentation, aient varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet ouvrage.

Quelques personnes, ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, et ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes, dont une des plus curieuses, à mon gré, est la lettre que l'auteur écrivit à sa majesté le roi de Prusse, lorsqu'il repassa par la Hollande, après être allé rendre ses respects à ce monarque. C'est dans de telles lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentimens des hommes. J'espère qu'elles feront aux vrais philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

A Roterdam, 20 janvier 1742.

Sire,

Je ressemble à présent aux pèlerins de la Mecque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de Votre Majesté, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de *Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a

déjà long-temps, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paie à l'amateur des arts, au juge éclairé, surtout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

Votre Majesté sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la tragédie ne doit pas être un simple spectacle qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importent au genre humain les passions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? On avoue que la comédie du *Tartufe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie cette espèce d'imposture, qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de Barcochebas, de Mahomet, de Jean de Leyde, etc., que les flammes des guerres de religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé : cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévènes tuer au nom de Dieu ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis?

L'action que j'ai peinte est atroce; et je ne sais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime, et qui, dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide; c'est un imposteur qui ordonne

ce meurtre, et qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre; et Votre Majesté est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie et un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. Séide ne sait pas du moins que celui qu'il assassine est son père; et, quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais Mézeray rapporte qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, et n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères Diaz, dont l'un était à Rome, et l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par Luther. Barthélemi Diaz, apprenant à Rome que son frère donnait dans les opinions de Luther à Francfort, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive et l'assassine. J'ai lu dans Herrera, auteur espagnol, que ce « Barthélemi Diaz risquait beaucoup par cette action; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. » Herrera, dans une religion toute sainte et toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir et non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat et au parricide : et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales!

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de Henri-le-Grand : voilà ce qui plaça le portrait de Jacques Clément sur l'autel, et son nom parmi les bienheureux : c'est ce qui coûta la vie à Guillaume prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord Salcède le blessa au front d'un coup de pistolet : et Strada raconte que « Salcède (ce sont ses propres mots) n'osa entreprendre cette action qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un Dominicain, et l'avoir fortifiée par le pain céleste. » Herrera dit quelque chose de plus insensé et de plus atroce : *Estando firme con el exemplo de nuestro Sal-*

vador Jesu-Christo y de sus Santos. Balthazar Gérard, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que Salcède.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens comme Séide. Balthazar Gérard avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monstre qui tua Henri III n'avait que vingt-quatre ans. Poltrot, qui assassina le grand duc de Guise, en avait vingt-cinq; c'est le temps de la séduction et de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune et faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé Shepherd, se chargea d'assassiner le roi George I, votre aïeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette frénésie? c'était uniquement que Shepherd n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grâce, on le sollicita long-temps au repentir; il persista toujours à dire qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; et que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'apprivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté et déshérité leurs enfans! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables et journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis; elle divise les parens; elle persécute le sage qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste; elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate, mais elle bannit Descartes d'une ville qui devait être l'asile de la liberté; elle donne à Jurieu, qui fesait le

prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant et philosophe Bayle. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse, qui court à ses leçons, le successeur du grand Leibnitz; et il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie, qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous surtout, Grand Prince, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inspirer cette philosophie si humaine; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à Mahomet dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de Boulainvilliers écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la Providence avait choisi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. Sale, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en anglais, veut faire regarder Mahomet comme un Numa et comme un Thésée. J'avoue qu'il faudrait le respecter, si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des lois paisibles, comme Numa, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de Thésée. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page; que pour faire respecter ce livre, il porte dans sa patrie le fer et la flamme, qu'il égorge les pères, qu'il ravisse les filles, qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort, c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né Turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que Mahomet n'a pas tramé précisément l'es-

pèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de Séide, l'un de ses disciples, et qu'il persécuta Abusofian, que je nomme Zopire; mais quiconque fait la guerre à son pays, et ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies; faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, et représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. Mahomet n'est ici autre chose que Tartufe les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prête à recevoir les impressions d'une fureur étrangère, qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si, après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de Séide, elle se dit à elle-même : Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense Votre Majesté. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets; et si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince, qui pense et qui parle en homme, qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse et l'ignorance, qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré, qui veut toujours s'instruire, et qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE AU PAPE BENOÎT XIV.

B^mo PADRE,

La Santità Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contra il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un Dio di verità e di mansuetudine?

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profondissimamente m'inchino, e le bacio i sacri piedi.

Parigi, 17 agosto 1745.

TRADUCTION

DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Votre Sainteté voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète, qu'au vicaire et à l'imitateur d'un Dieu de paix et de vérité?

Que Votre Sainteté daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur. J'ose lui demander sa protection pour l'un, et sa bénédiction pour l'autre. C'est avec ces sentimens d'une profonde vénération que je me prosterne, et que je baise vos pieds sacrés.

Paris, 17 auguste 1745.

RÉPONSE

DU SOUVERAIN PONTIFE BENOÎT XIV A M. DE VOLTAIRE.

BENEDICTUS P. P. XIV, dilecto filio, salutem et apostolicam benedictionem.

Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinale Passionei in di lei nome il suo eccellente poema di Fontenoy..... Monsignor Leprotti ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto; ieri mattina il cardinale Valenti ci presentò la di lei lettera del 17 agosto. In questa serie d'azioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto applaudito merito.

Pubblicato in Roma il di lei distico sopradetto, ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una pubblica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola *hic* breve, quando sempre deve esser lunga.

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e lunga, conforme vuole il poëta, avendola Virgilio fatta breve in quel verso:

Solus hĭc inflexit sensus, animumque labantem..

Avendola fatta lunga in un altro:

Hic finis Priami fatorum, hīc exitus illum...

Ci sembra d'aver risposto ben espresso, ancor che

siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. Benchè la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità, che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore. Ed intanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.

Datum Romæ, apud Sanctam Mariam-Majorem, die 19 septembris 1745, pontificatûs nostri anno sexto.

TRADUCTION.

BENOÎT XIV, pape, à son cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Il y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de *Mahomet*, que j'ai lue avec un très-grand plaisir. Le cardinal Passionei me donna ensuite en votre nom le beau poëme de *Fontenoy*. M. Leprotti m'a communiqué votre distique pour mon portrait; et le cardinal Valenti me remit hier votre lettre du 17 d'auguste. Chacune de ces marques de bonté mériterait un remercîment particulier; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions, pour vous en rendre des actions de grâces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre.

Dès que votre distique * fut publié à Rome, on nous dit qu'un homme de lettres français, se trouvant dans une société où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute de quantité. Il prétendait que le mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur, que cette syllabe était indifféremment brève ou longue dans les poëtes, Virgile ayant fait ce mot bref dans ce vers :

Solus hĭc inflexit sensus, animumque labantem...

Et long dans cet autre :

Hic finis Priami fatorum, hīc exitus illum...

* Voici le distique :

Lambertinus hic est, Romæ decus, et pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

C'était peut-être assez bien répondre pour un homme qui n'a pas lu Virgile depuis cinquante ans. Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différent, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture, que nous n'hésitons pas de vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 19 septembre 1745, la sixième année de notre pontificat.

LETTRE

DE REMERCÎMENT DE M. DE VOLTAIRE AU PAPE.

Bmo PADRE,

Non vengono tanto meglio figurate le fattezze di Vostra Beatudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono espressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi : ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obbligo di riconoscere la sua infallibità nelle decisioni di letteratura, siccome nelle altre cose più reverende : Vostra Santità è più pratica del latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di correggere : mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. Tra i più letterati monarchi furono sempre segnalati i sommi pontefici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura.

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Se il Francese che sbagliò nel riprendere questo *hic*, avesse tenuto a mente Virgilio come fa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove *hic* è breve e lungo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio dei favori a me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo :

Hĭc vir, hīc est, tibi quem promitti sæpius audis.

Così Roma doveva gridare quando BENEDETTO XIV fu esaltato. In tanto bacio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi, etc.

TRADUCTION.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Les traits de Votre Sainteté ne sont pas mieux exprimés dans les médailles dont elle m'a gratifié par une bonté toute particulière, que ceux de son esprit et de son caractère dans la lettre dont elle a daigné m'honorer : je mets à ses pieds mes très-humbles et très-vives actions de grâces.

Je suis forcé de reconnaître son infaillibilité dans les décisions littéraires, comme dans les autres choses plus respectables. Votre Sainteté a plus d'usage de la langue latine que le censeur français dont elle a daigné relever la méprise. J'admire comment elle s'est rappelée si à propos son Virgile. Parmi les monarques amateurs des lettres, les souverains pontifes se sont toujours signalés ; mais aucun n'a paré comme Votre Sainteté la plus profonde érudition des plus riches ornemens de la belle littérature.

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Si le Français qui a repris avec si peu de justesse la syllabe *hic*, avait eu son Virgile aussi présent à la mémoire, il aurait pu citer fort à propos un vers où ce mot est à la fois bref et long. Ce beau vers me semblait contenir le présage des faveurs dont votre bonté généreuse m'a comblé. Le voici :

Hĭc vir, hīc est, tibi quem promitti sæpius audis.

Rome a dû retentir de ce vers à l'exaltation de BENOÎT XIV. C'est avec les sentimens de la plus profonde vénération et de la plus vive gratitude que je baise vos pieds sacrés.

PERSONNAGES.

MAHOMET.
ZOPIRE, sheik ou shérif de la Mecque.
OMAR, lieutenant de Mahomet.
SÉIDE, } esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }
PHANOR, sénateur de la Mecque.
ALI, }
HERCIDE, } généraux de Mahomet.
MORAD, }
AMMON, }
Troupe de Mecquois.
Troupe de Musulmans.

La scène est à la Mecque.



Quel objet vient effrayer ma vue ?

(Mahomet. Tragédie.)

LE FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHÈTE,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 9 AUGUSTE 1742.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui? moi, baisser les yeux devant ces faux prodiges!
Moi, de ce fanatique encenser les prestiges!
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni!
Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre et pure,
Caresser la révolte, et flatter l'imposture!

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste et saint du sénat d'Ismaël;
Mais ce zèle est funeste; et tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des lois,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet, citoyen, ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux:

Aujourd'hui c'est un prince; il triomphe, il domine;
Imposteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Il sait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme et la sédition,
Appelle son armée, et croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à son père, et demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître! Ah! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage:
Allez, portez en pompe et servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle:
Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfans;
Et moi, jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille;
Ne perdez point l'état: c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut (*a*).

PHANOR.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage(*b*)?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste et flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé.
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleur qui vient m'envelopper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques;
Elle vient, et son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCÈNE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez; et s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère :
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens;
Il vous a demandé de briser mes liens;
Puissiez-vous l'écouter! et puissé-je lui dire
Qu'après le ciel et lui, je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure est un temple, où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends : vous espérez partager quelque jour,
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, et mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance;
Sans parens, sans patrie, esclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers;
Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous servez un maître, et n'avez point de père?
Dans mon triste palais, seul et privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père! justes dieux! lui? ce monstre imposteur!

PALMIRE.

Ah! quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur!
Lui, dans qui tant d'états adorent leur prophète;
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interprète!

ZOPIRE.

Étrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, seigneur, et de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaissance,
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance;
Vos blasphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refusez!

ZOPIRE.

Oui, je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre:
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCÈNE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Séide est avec lui.

PALMIRE.

Grand dieu! destin plus doux!
Quoi! Séide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.
(Palmire sort.)
Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfans!
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez et soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité!

SCÈNE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, SUITE.

ZOPIRE.

Eh bien! après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer?
Parle; que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser;
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE.

Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grâce!
Souffriez-vous, grands dieux! qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître?

Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainsi du mérite, et pèse les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne sais-tu pas encor, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel?
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-même, et rien par leur aïeux.
Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être;
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar: en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique;
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, et d'un coup d'œil plus sage,
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet; conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître:
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné:
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errans de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,

Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis, plus heureux, et plus juste, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophète, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux, éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie;
Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir ou pardonner en dieu;
J'associai ma vie à ses travaux immenses:
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi;
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi;
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution si vaine et si cruelle,
Nos frères gémissans, notre dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé:
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre:
Le poste qui te reste est encore assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple, aveugle et faible, est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir:
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le shérif infidèle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle!

Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :
Je connais comme toi les talens de ton maître ;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être :
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence ;
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre, un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien ! pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire ;
Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits ?
Tu veux que sous ses lois Palmire se remette ?
Elle a trop de vertu pour être sa sujette ;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les lois et corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense et parle en ministre, agis, traite avec moi
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi ? qui l'a couronné ?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance, et respecte sa gloire.

Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encore aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siége se prépare;
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler:
Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui? Mahomet?

OMAR.

Lui-même; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu;
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux, et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer, les armes à la main.
(A Phanor.)
Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître;
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? te revois-je, Séide !

SÉIDE.

O charme de ma vie et de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'as coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris, mal entendus sur cette infâme rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte et mon impatience
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si long-temps différé,
Cette heure de carnage, où, de sang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar dans ce lieu d'esclavage ;
Je l'apprends, et j'y vole. On demande un otage ;
J'entre, je me présente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séide, au moment même, avant que ta présence
Vînt de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :

Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie;
Mon cœur, sans mouvement, sans chaleur et sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru;
Tout finissait pour moi quand Séide a paru.

SÉIDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

PALMIRE.

C'est Zopire; il semblait touché de mes alarmes:
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SÉIDE.

Le barbare se trompe, et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux;
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux:)
Nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue
N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briserait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts:
Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

SCÈNE II.

PALMIRE, SÉIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance;
Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

SÉIDE.

Lui?

PALMIRE.

Notre auguste père!

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
« Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
« Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
« Il s'est rendu des rois le maître et le soutien,
« Et vous lui refusez le rang de citoyen!
« Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
« Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire:
« Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir. »
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, et j'arrive avec lui:
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil, il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de sa noble élite;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard, comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème et le menace encore;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, et l'adore.
Nous fesons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître et l'olive à la main:
La trêve est publiée, et le voici lui-même.

SCÈNE III.

MAHOMET, OMAR, SÉIDE, PALMIRE, ALI, HERCIDE, MORAD, AMMON, Suite.

MAHOMET.

Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom :
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux!

SÉIDE.

O mon père! ô mon roi!
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne sait point me servir.
J'obéis à mon dieu; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! seigneur, pardonnez à mon impatience.
Élevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux:
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière:
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur:
Que rien ne vous alarme et rien ne vous étonne.
Allez, malgré les soins de l'autel et du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

(A Séide.)

Vous, suivez mes guerriers; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar; il est temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course et borner ma carrière:
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes Musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses?

MAHOMET.

Ah! connais mes fureurs et toutes mes faiblesses.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.

Chargé du soin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encensoir, et le sceptre et les armes:
Ma vie est un combat, et ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse,
Qui nourrit des humains la brutale mollesse:
Dans des sables brûlans, sur des rochers déserts,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour seul me console; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet; et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet et lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits:
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire...

MAHOMET.

Est leur père; Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux;
Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient, ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine et les traits du courroux.
Observe tout, Omar, et qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCÈNE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah, quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET.

Approche, et puisque enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné la patrie au bord du précipice:
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les mères et les filles;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace;
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, et m'annoncer un dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains;
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre:
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet: nous sommes seuls, écoute:
Je suis ambitieux; tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre:
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués par la victoire.

Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie:
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie:
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi:
Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains [1].

ZOPIRE.

Eh quoi! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?

Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui, je connais ton peuple, il a besoin d'erreur;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Énerve le courage, et rend l'homme stupide;
La mienne élève l'ame et la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je puis te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah, quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Réponds; est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire.
Tu pleures tes enfans, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Élevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourraient te servir!

MAHOMET.

Mes bienfesantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point sur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,

Me servir en prophète, et tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir et mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET, seul.

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
Demain la trêve expire, et demain l'on t'arrête;
Demain Zopire est maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice,
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne; ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire :
Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, et m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
Ils sont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
Un esprit amoureux de son propre esclavage.
La jeunesse est le temps de ces illusions.
Séide est tout en proie aux superstitions;
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De son maître offensé rival incestueux.

MAHOMET.

Je déteste Séide, et son nom seul m'offense.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour;
Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits;
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle justice?
Ne m'abandonne pas.

SÉIDE.

Dieu daigne m'appeler:
Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds sermens ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trêve expire.
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper:
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SÉIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse et son humanité:
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame tout entière à son bonheur livrée,

Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avait su séduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout a joint nos destinées!
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas, sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

SÉIDE.

Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable;
Et le pontife-roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCÈNE II.

PALMIRE, seule.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre,
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur (*c*).
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séide?
Tout m'est suspect ici, Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet; et cependant mon cœur
Éprouve à son nom même une secrète horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand dieu, de ce trouble où je suis!
Craintive je te sers, aveugle je te suis;
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noie.

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'est vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
Seigneur. Séide....

MAHOMET.

Eh bien! d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi?

PALMIRE.

O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre ame est interdite;
Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être à moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidèle?

PALMIRE.

Que dites-vous? surprise et tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Eh quoi! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chastes nœuds que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide

Nous soumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourrais-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler:
Attendez les secrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Esclave de vos lois, soumise, à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Séide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts:
Je suis digne du moins de votre confiance.
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide:
Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous:
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime;
Il voit en vous son roi, son père, son appui:
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son ame.

SCÈNE IV.

MAHOMET, seul.

Quoi! je suis malgré moi confident de sa flamme!
Quoi! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur!
Père, enfans, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

SCÈNE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Enfin voici le temps et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire:
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout est désespéré, si tu ne le préviens.
Le seul Séide ici te peut servir, sans doute;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour:
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole, et des vœux chimériques:
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut; il est né pour le crime:
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,

Tout le veut. Mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

MAHOMET.

Par les nœuds des sermens as-tu lié son cœur?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les sermens, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, SÉIDE.

MAHOMET.

Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
Écoutez par ma voix sa volonté suprême;
Il faut venger son culte, il faut venger dieu même.

SÉIDE.

Roi, pontife et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Éclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu!

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SÉIDE.

Ah! sans doute ce dieu dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne; il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, et frappez; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, et le dieu des armées.

SÉIDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel tyran faut-il perdre, et quel sang doit couler?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis :
De Zopire.

SÉIDE.

De lui! quoi! mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient sacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même, et pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si malgré ses erreurs et son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce temple du monde est promis à ma loi,
Si dieu m'en a créé le pontife et le roi,
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose [1] :
Ibrahim, dont le bras, docile à l'Éternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Étouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire et les dieux en courroux.
Lâche et faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SÉIDE.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(A Omar.)
Ne l'abandonne pas; et non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCÈNE VII.

SÉIDE, seul.

Immoler un vieillard de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe sans défense, et son sang plaît au ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice;
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide;
Affermissez ma main saintement homicide [3].
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCÈNE VIII.

ZOPIRE, SÉIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a suspendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage :
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.

Je réponds de tes jours; ils me sont précieux;
Ne me refuse pas.

SÉIDE.

O mon devoir! ô cieux!
Ah! Zopire, est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï, qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner des soins compatissans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

SÉIDE.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes [4].
Mon fils, à quelle erreur, hélas! tu t'abandonnes!
Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne;
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine?

SÉIDE.

Ah! je sens qu'à ce Dieu je vais désobéir;
Non, seigneur, non, mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas! plus je lui parle, et plus il m'intéresse;
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?
Quel es-tu? de quel sang les dieux t'ont-ils fait naître?

SÉIDE.

Je n'ai point de parens, seigneur, je n'ai qu'un maître,

Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi! tu ne connais point de qui tu tiens la vie?

SÉIDE.

Son camp fut mon berceau; son temple est ma patrie :
Je n'en connais point d'autre; et, parmi ces enfans
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père aussi-bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SÉIDE.

Eh! qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens; le sang va couler; je veux sauver le tien.

SÉIDE.

Juste ciel! et c'est moi qui répandrais le sien!
O sermens! ô Palmire! ô vous, dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains; tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCÈNE IX.

ZOPIRE, SÉIDE, OMAR, SUITE.

OMAR, entrant avec précipitation.

Traître, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SÉIDE.

Où suis-je! ô ciel! où suis-je! et que dois-je résoudre?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Éternel.

SÉIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCÈNE X.

ZOPIRE, seul.

Ah, Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCÈNE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide? qu'ai-je lu! Grands dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel!
Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfans! tendre espoir que je n'ose écouter!
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie?
O mon sang! où porter mes larmes et ma joie?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens;
Je cours, et je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux, qui s'apaisent peut-être.

Dieux! rendez-moi mes fils; dieux! rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ta fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O ciel!

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien! que pense Hercide?

OMAR.

Il paraît effrayé;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.

S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais sitôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Épaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force et ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit son unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois sa démarche égarée;
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

SCÈNE II.

MAHOMET, OMAR, sur le devant, mais retirés de côté; SÉIDE, dans le fond.

SÉIDE.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir!

MAHOMET.

Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir.
(Il sort avec Omar.)

SÉIDE, seul.

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute;
Mais quelle obéissance! ô ciel! et qu'il en coûte!

SCÈNE III.

SÉIDE, PALMIRE.

SÉIDE.

Palmire, que veux-tu? quel funeste transport?
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir?

SÉIDE.

O de mes sentimens souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée;
Éclairez mon esprit et conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même;
C'est tout ce que je sais; le doute est un blasphème:
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, est le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SÉIDE.

Il l'est, puisque Palmire et le croit et l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.

Je ne le sais que trop que mon doute est un crime,
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et, tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas:
Un autre dieu, peut-être, a retenu mon bras.
Du moins, lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la faiblesse!
Avec quelle grandeur, et quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité!
Que la religion est terrible et puissante!
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante;
Palmire, je suis faible, et du meurtre effrayé.
De ces saintes fureurs je passe à la pitié;
De sentimens confus une foule m'assiége;
Je crains d'être barbare ou d'être sacrilége.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi! Dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main;
J'en verse encor des pleurs de douleur et de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage.
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse et qui retient mes faibles volontés.
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines;
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes:
Mais sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé,
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire!

SÉIDE.

Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté?

SÉIDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SÉIDE.

Mais si le ciel l'ordonne,
Si je sers et l'amour et la religion?

PALMIRE.

Hélas!

SÉIDE.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis....

SÉIDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SÉIDE.

Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi?

SÉIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SÉIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix;
C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SÉIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces momens sont affreux. Va, fuis; cette retraite

Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé.

SÉIDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein, lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains! tout mon sang s'est glacé.
Le voici; juste ciel!...

(Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.)

SCÈNE IV.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, sur le devant.

ZOPIRE, près de l'autel.

O dieux de ma patrie!
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux! si d'un scélérat vous respectez le sort....

SÉIDE, à Palmire.

Tu l'entends qui blasphème?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière:
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! si j'en croyais mes secrets sentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans....

PALMIRE, à Séide.

Que dit-il? ses enfans?

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore!
Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitres des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux.

SÉIDE.

Il court à ses faux dieux! frappons.

(Il tire son poignard.)

PALMIRE.

Que vas-tu faire?

SÉIDE.

Hélas!

SÉIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, et ces errantes ombres?

PALMIRE.

Que dis-tu?

SÉIDE.

Je vous suis, ministre du trépas;
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SÉIDE.

Il n'est plus temps, avançons; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SÉIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre.
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien?

SÉIDE.

Au ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper.

(Il sort, et va derrière l'autel où est Zopire.)

PALMIRE.

Je meurs! ô moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève!
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève?

Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide..... hélas!....

SÉIDE revient d'un air égaré.

Où suis-je? et quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnais-tu celle qui vit pour toi?

SÉIDE.

Où sommes-nous?

PALMIRE.

Eh bien! cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie?

SÉIDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SÉIDE.

Qui? Zopire?

PALMIRE.

Ah, grand dieu! dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

SÉIDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent,
(Il s'assied.)
Ah! je revois le jour, et mes forces renaissent.
Quoi! c'est vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SÉIDE.

(Il se relève.)
Moi! je viens d'obéir...
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel! tu l'as voulu! peux-tu vouloir un crime?

Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable!
La nature a tracé dans ses regards mourans
Un si grand caractère et des traits si touchans!
De tendresse et d'effroi mon ame s'est remplie,
Et plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger:
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SÉIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah, Palmire!...

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire!

SÉIDE, *en pleurant.*

Ah! si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeler encor a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour et du nœud qui nous lie.

SÉIDE.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle! sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler!
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue!

SÉIDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vue?

(Zopire paraît, appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.)

PALMIRE.

C'est cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SÉIDE.

Eh quoi! tu vas à lui?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister, elle entraîne mes sens.

ZOPIRE, avançant et soutenu par elle.

Hélas, servez de guide à mes pas languissans!

(Il s'assied.)

Séide, ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!

SCÈNE V.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide!.... Ah! Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystère!
Assassin malheureux, connaissez votre père.

SÉIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SÉIDE.

Mon père?

ZOPIRE.

O ciel!

PHANOR.

Hercide est expirant,
Il me voit, il m'appelle; il s'écrie en mourant:

S'il en est encor temps, préviens un parricide;
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet:
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide est son fils, et frère de Palmire.

SÉIDE.

Vous!

PALMIRE.

Mon frère?

ZOPIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes dieux!
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux
Vous m'éclairiez, sans doute. Ah! malheureux Séide!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SÉIDE, se jetant à genoux.

L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaissance et ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE, à genoux, arrêtant le bras de Séide.

Ah! mon père! ah, seigneur! plongez-le dans mon sein
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SÉIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, en les embrassant.

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue:

Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux và paraître;
Mon sang va les conduire; il vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SÉIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas,
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR, OMAR, SUITE.

OMAR.

Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! et qu'est-ce que je vois?

SÉIDE.

Mahomet, me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SÉIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéissez.

PALMIRE.

Non; arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protége, et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi, madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grand dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(On emmène Palmire et Séide.)

ZOPIRE, à Phanor.

On les enlève? O ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Quoi! Séide est mon fils!

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!
O forfaits! ô nature!.... allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands dieux, de tant de barbarie
Mes deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie (*d*).

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR, SUITE dans le fond.

OMAR.

Zopire est expirant, et ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémissons; nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.

As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée;
Osman la conduisait par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains!
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie?

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire? Un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli:
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, et bientôt il expire:
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir;
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grâce de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide:
Son cœur toujours docile, et fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, et roi dans ta patrie,
Palmire achevera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux.

SCÈNE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire et de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel, où suis-je? ah, grand dieu!

MAHOMET.

Soyez moins consternée;
J'ai du peuple et de vous pesé la destinée.

Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre : et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Séide et du reste étouffez la mémoire:
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer.
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles lois, ô ciel! et quels bienfaits!
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand dieu, ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides;
De ma faible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête,
Le voile est dechiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève; on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, et Médine, et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise, et soit vengé!

Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes lois,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, et les vœux que je fais!

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur....

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, SUITE.

OMAR.

On sait tout, Mahomet:
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit; la prison est forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut; une foule insensée,
Élevant contre toi ses hurlemens affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Séide est à leur tête, et d'une voix funeste,
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps, souillé de sang, est l'horrible signal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant: « Je suis un parricide! »
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi.
On déteste ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux mêmes qui devaient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort et de vengeance!

PALMIRE.

Achève, juste ciel! et soutiens l'innocence!
Frappe.

MAHOMET, à Omar.

Eh bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR, sa Suite d'un côté; SÉIDE et le peuple de l'autre; PALMIRE au milieu.

SÉIDE, un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poison.

Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple, né pour me suivre, écoutez votre maître.

SÉIDE.

N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... Grands dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!

(Il avance, il chancelle.)

Frappons.... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE, courant à lui.

Ah! mon frère,
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père?

SÉIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler!

(Il tombe entre les bras des siens.)

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui m'a confié sa parole et sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.

Malheureux! connaissez son prophète et sa loi ;
Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire!

PALMIRE.

Mon frère! eh quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois.
Et toi, Séide, aussi!

SÉIDE, *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
Tremble; son bras s'essaye à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit :
Non; le poison, sans doute....

MAHOMET, *en l'interrompant, et s'adressant au peuple.*

Apprenez, infidèles,
A former contre moi des trames criminelles :
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grâce au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.

(Le peuple se retire.)

PALMIRE, *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié;
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.

O frère ! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs !
Que je te suive au moins.

(*Elle se jette sur le poignard de son frère.*)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner ; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée... Ah ! trop chère victime !
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur et tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords ! ô fureur ! ô justice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice !
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faiblesse, et sauve encore ma gloire :
Je dois régir en dieu l'univers prévenu ;
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

FIN DE MAHOMET.

VARIANTES
DE MAHOMET.

(*a*) Premières éditions :

★ On périt avec gloire....

(*b*) Édition de 1752 :

★ Vous fait si près du port exposer au naufrage.

(*c*) *Ibid.*

★ Cejour tant souhaité me semble un jour d'horreur.

(*d*) *Ibid.*

PHANOR.

. . . .
★ On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

★ Soutiens mes pas, allons ; j'espère encor punir
★ L'hypocrite assassin qui m'ose secourir ;
★ Ou du moins, en mourant, sauver de sa furie
★ Ces deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

NOTES.

[1] C'est le mot de la maréchale d'Ancre à un de ses juges, qui lui demandait de quel charme elle s'était servie pour captiver l'esprit de la reine : « De l'ascendant que les ames fortes ont sur les esprits faibles. »

[2] Les Musulmans croyaient avoir à la Mecque le tombeau d'Abraham. Le sacrifice d'Isaac est le premier assassinat ordonné par Dieu, dans nos livres.

On se contenta de la bonne volonté pour cette seule fois; mais c'était le premier pas, et cette tradition, une fois établie, donna aux fanatiques un prétexte pour obtenir davantage. Ils savaient bien que lorsqu'ils auraient déterminé un furieux à lever le poignard, un ange ne viendrait pas lui arrêter le bras.

[3] On trouve dans le quatrième acte :

Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

Cette expression est de Racine : « De leurs plus chers parens saintement homicides, » dit-il, en parlant de vingt mille juifs égorgés pour un veau, par la main des lévites. Mais Racine, dans *Athalie*, employait son génie à consacrer ces saintes horreurs.

[4] C'est la seule bonne réponse à tous ceux qui croient ou font semblant de croire qu'il n'y a de vertu que parmi les hommes qui pensent comme eux. Ce vers renferme un sens profond. Un homme, en effet, qui pense que pour avoir de la justice, de l'humanité, de la générosité, il faut croire une telle opinion spéculative, imaginer que dans un autre monde on sera payé de cette action, savoir même précisément comment on sera payé; un tel homme regarde nécessairement la vertu comme une chose peu naturelle à l'espèce humaine, ne connaît pas les véritables motifs qui inspirent les actions vertueuses aux ames nées pour la vertu. Enfin, les bonnes actions qu'il a pu faire n'ont été inspirées que par des motifs étrangers, ou bien il n'a pas su démêler le principe de ses propres actions. Tel est le sens de ce vers, le plus philosophique peut-être, et le plus vrai de la pièce.

MÉROPE.

LETTRE

DU PÈRE DE TOURNEMINE, JÉSUITE, AU PÈRE BRUMOY, SUR LA TRAGÉDIE DE MÉROPE.

Je vous renvoie, mon révérend père, *Mérope*, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir; j'ai pris le temps de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité comme une de nos tragédie les plus parfaites, comme un modèle de tragédies. Aristote, ce sage législateur du théâtre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. Euripide l'avait traité ; et nous apprenons d'Aristote que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le *Cresphonte* d'Euripide, ce peuple, accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques, était frappé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le *Cresphonte* d'Euripide est perdu : M. de Voltaire nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en français Euripide, tel qu'il charmait la Grèce, vous avez reconnu dans la *Mérope* de notre illustre ami la simplicité, le naturel, le pathétique d'Euripide. M. de Voltaire a conservé la simplicité du sujet; il l'a débarrassée non-seulement d'épisodes superflus, mais encore de scènes inutiles. Le péril d'Egisthe occupe seul le théâtre. l'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénoûment, dont la surprise est ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'Alcide. Tout se passe sur le théâtre comme il se passa dans Messène. Les coups de théâtre ne sont point des situations forcées, dont le merveilleux choque la vraisemblance : ils naissent du sujet; c'est l'événement historique vivement représenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la scène où Narbas arrive au moment que Mérope va immoler son fils qu'elle croit venger? dans la scène où elle ne peut sauver son fils d'une mort inévitable qu'en le fesant connaître au tyran? Le cinquième acte égale ou surpasse le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus sur le théâtre. Tout se passe hors du théâtre ; et l'auteur a transporté, ce semble, toute l'action sur

le théâtre avec un art admirable. La narration d'Isménie n'est pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre où l'esprit brille à contre-temps, qui ralentissent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle est toute action. Le trouble d'Isménie peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la versification; le poëte, admirable versificateur, s'est surpassé; jamais sa versification ne fut plus belle et plus claire. Tous ceux qu'un zèle raisonnable anime contre la corruption des mœurs, qui souhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons surpassé dans plusieurs perfections de la poésie dramatique, nous eussions plus de soin d'atteindre à sa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui pensent si raisonnablement doivent être charmés de voir un aussi grand poëte, un poëte aussi accrédité que le fameux Voltaire, donner une tragédie sans amour [1].

Il n'a point hasardé imprudemment une entreprise si utile; aux sentimens de l'amour il substitue des sentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on soit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il est cependant vrai (et nous l'avons souvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réussi ne doivent pas leurs succès aux scènes amoureuses. Au contraire, tous les connaisseurs habiles soutiennent que la galanterie romanesque a dégradé notre théâtre, et aussi nos meilleurs poëtes. Le grand Corneille l'a senti; il souffrait avec peine la servitude où le réduisait le mauvais goût dominant : n'osant encore bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux; il ne lui a permis ni bassesse ni faiblesse; il l'a élevé jusqu'à l'héroïsme, aimant mieux passer le naturel que de s'abaisser à un naturel trop tendre et contagieux.

Voilà, mon révérend père, le jugement que votre illustre ami demande; je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence; mais l'amitié paternelle qui m'attache à lui depuis son enfance ne m'a point aveuglé. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que vous connaissez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entièrement à vous,

TOURNEMINE, jésuite.

Ce 23 décembre 1738.

[1] La première édition avait pour épigraphe :
Hoc legite, austeri; crimen amoris abest.

LETTRE.

A M. LE MARQUIS SCIPION MAFFEI, AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE, ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES CÉLÈBRES.

Monsieur,

Ceux dont les Italiens modernes et les autres peuples ont presque tous appris, les Grecs et les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis, et aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la *Mérope* française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux-arts, et les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, sous les yeux de Léon X, firent renaître la tragédie; et vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siècle où l'art des Sophocle commençait à être amolli par des intrigues d'amour souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage et le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'*Athalie* : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre; c'est celui de la poésie; c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit : mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant et plus tragique que celui d'*Athalie;* et si notre admirable Racine a mis plus d'art, de poésie et de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute point que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'Alexandre (et il faut de tels précepteurs aux rois), Aristote, cet esprit si étendu, si juste et si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, Aristote, dans sa *Poétique* immortelle, ne balance pas à dire que la re-

connaissance de Mérope et de son fils était le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard qui devait arrêter le bras de Mérope n'arrivât pas assez tôt. Cete pièce, qu'on jouait de son temps, et dont il nous reste très peu de fragmens, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'Euripide; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'Euripide, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès; peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'était la Vénus toute nue de Praxitèle qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, et à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce, par le génie de P. Corneille, le cardinal de Richelieu, qui recherchait toute sorte de gloire, et qui avait fait bâtir la salle des spectacles du Palais-Royal pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, il fit jouer une *Mérope* sous le nom de Téléphonte. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon; le reste était de Colletet, de Bois-Robert, de Desmarêts et de Chapelain; mais toute la puissance du cardinal de Richelieu ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; et tout ce qu'il pouvait et devait faire, c'était d'encourager le grand Corneille.

M. Gilbert, résident de la célèbre reine Christine, donna en 1643 sa *Mérope*, aujourd'hui non moins inconnue que l'autre. Jean de la Chapelle, de l'académie française, auteur d'une *Cléopâtre*, jouée avec quelque succès, fit représenter sa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage, c'était en effet le défaut de génie et la froideur de la versification; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, et le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. de la Grange fit jouer son

Amasis, qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope* sous d'autres noms : la galanterie règne aussi dans cette pièce, et il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de la Chapelle; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt; elle est écrite avec plus de chaleur et de force : cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant, *et habent sua fata libelli*. Mais depuis elle a été rejouée avec de très grands applaudissemens, et c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant et après *Amasis*, nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à peu près semblables, dans lesquels une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même, et le reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même, et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir, du moins pour un temps, le *Camma* de Thomas Corneille.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monsieur, que cette malheureuse coutume d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie soit due à Racine, comme on le lui reproche en Italie; c'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique; elle est le fondement de toutes ses pièces, elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide; et s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place; c'est Rotrou, c'est le grand Corneille même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre; et si vous demandez pourquoi on joue si peu de pièces de Pierre Corneille, n'en cherchez point ailleurs la raison : c'est que dans la tragédie d'*Othon*,

Othon à la princesse a fait un compliment,
Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant;
Il suivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.

Camille semblait même assez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis....
Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?

C'est que dans *Pompée*, l'inutile Cléopâtre dit que César

Lui trace des soupirs, et d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

C'est que César demande à Antoine

S'il a vu cette reine adorable?

Et qu'Antoine répond :

Oui, seigneur, je l'ai vue; elle est incomparable.

C'est que dans *Sertorius*, le vieux Sertorius même est amoureux à la fois par politique et par goût, et dit :

J'aime ailleurs : à mon âge il sied si mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a su charmer....
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Ne sont pas un grand charme à captiver les sens.

C'est que dans *Œdipe*, Thésée débute par dire à Dircé :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encore plus funeste.

Enfin, c'est que jamais un tel amour ne fait verser de larmes; et quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monsieur, que ce que tous les connaisseurs, les véritables gens de goût, se disent tous les jours en conversation; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi; enfin ce qu'on pense, et ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité; et j'ajoute que je respecte plus Corneille, et que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une *Mérope* sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de Charles II, l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre; et il faut avouer qu'il n'y a pas de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement

amené, et traité de même, est encore le défaut le moins monstrueux de la *Mérope* anglaise. Le jeune Égisthe, tiré de sa prison par une fille d'honneur, amoureuse de lui, est conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison et un poignard, et qui lui dit : « Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maîtresse. » Le jeune homme boit et on l'emporte mourant. Il revient au cinquième acte, annoncer froidement à Mérope qu'il est son fils, et qu'il a tué le tyran. Mérope lui demande comment ce miracle s'est opéré? « Une amie de « la fille d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot au lieu « de poison dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a « cru mort : j'ai appris en m'éveillant que j'étais votre fils, et « sur-le-champ j'ai tué le tyran. » Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue : mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? N'est-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'est pas encore épuré? Il semble que la même cause qui prive les Anglais du génie de la peinture et de la musique, leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux-arts; et si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens, Addisson et Pope, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais, tandis que le sujet de *Mérope* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-temps qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seizième siècle, qui sera fameux dans tous les siècles, le comte de Torelli avait donné sa *Mérope* avec des chœurs. Il paraît que si M. de la Chapelle a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont l'air romanesque, l'amour inutile, et les épisodes; et que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence et l'absurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vide d'action, et la déclamation. Enfin, Monsieur, vous avez évité tous ces écueils; vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre, vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une tragédie simple et intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla, lorsque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant l'auteur, je me sentais encore plus d'inclination pour l'ouvrage; mais, quand je voulus y travailler, je vis qu'il était absolument

impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive : nous sommes peut-être des sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf et rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune Égisthe fesant présent de son anneau à celui qui l'arrête, et qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de Mérope, l'assassin de son époux et de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine ; même je n'oserais pas faire dire par Mérope au tyran : « Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le temps que la fleur de la jeunesse ornait encore mon visage ? » Ces entretiens sont naturels ; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, et d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, et voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que Mérope fît lier son fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot et la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettaient encore moins que la confidente de Mérope engageât le jeune Égisthe à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature ; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art ; et ces traits sont bien différens à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune Cresphonte, et qui lui prend sa bague, lui dit :

Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme ! Un bel paese
Fia questo tuo ; nel nostro una tal gemma
Ad un dito regal non sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers

blancs, comme votre pièce est écrite; parce que le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

« Les esclaves chez vous portent de tels joyaux!
« Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
« Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois. »

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser après vingt ans l'assassin reconnu de sa famille :

La donna, comme sai, ricusa e brama.

« La femme, comme on sait, nous refuse et désire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

. . . . Dissimulato in vano
Soffre di febbre assalto; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spirti.

« On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre;
« Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces. »

Dans votre quatrième acte, le vieillard Polydore demande à un homme de la cour de Mérope, qui il est? « Je suis Eurice, le fils de Nicandre, » répond-il. Polydore alors, en parlant de Nicandre, s'exprime comme le Nestor d'Homère.

. . . . . Egli era umano
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricorgo ancora
Di quando ei festeggiò con bella pompa
Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel fanciullin che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa?
Parmi l'altr' jeri. O quanto siete presti,
Quanto mai v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti, ed a gridar tacendo,
Che noi diam loco!

« Oh! qu'il était humain! qu'il était libéral!
« Que dès qu'il paraissait on lui fesait d'honneur!
« Je me souviens encor du festin qu'il donna,
« De tout cet appareil, alors qu'il épousa
« La fille de Glicon et de cette Olimpie,
« La belle-sœur d'Hipparque. Eurises, c'est donc vous?
« Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie
« Se fesait un plaisir de conduire à la cour?
« Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte!
« Que vous croissez, jeunesse! et que, dans vos beaux jours,
« Vous nous avertissez de vous céder la place! »

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond :

. . . . Oh! curioso
Punto i' non son : passò stagione : assai
Veduti ho sacrificj : io mi ricordo
Di quello ancora quando il re Cresfonte
Incominciò a regnar. Quella fu pompa.
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotai sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate : i sacerdoti
Risplendean tutti, e dove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.

. . . . « Je suis sans curiosité.
« Le temps en est passé, mes yeux ont assez vu
« De ces apprêts d'hymen, et de ces sacrifices.
« Je me souviens encor de cette pompe auguste,
« Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
« Du règne de Cresphonte. Ah, le grand appareil!
« Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
« Plus de cent animaux y furent immolés :
« Tous les prêtres brillaient, et les yeux éblouis
« Voyaient l'argent et l'or partout étinceler. »

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes; mais Paris et notre parterre veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pièces de théâtre, dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes solennelles, et Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens, et notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitans, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, et qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu dans votre tragédie traduire cette élégante et simple comparaison de Virgile :

Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
Amissos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique : tant nous avons affaire à un maître dur, qui est le public!

Nescis, heu! nescis nostræ fastidia Romæ :
Et pueri nasum rhinocerotis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison ; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce soient les héros qui parlent, et non le poëte ; et notre public pense que dans une grande crise d'affaires, dans un conseil, dans une passion violente, dans un danger pressant, les princes, les ministres, ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrais-je encore faire parler souvent ensemble des personnages subalternes ? ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs ; ce sont les avenues d'un beau palais ; mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation d'autant plus difficile, qu'elle est depuis long-temps rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité réprouve, combien de beautés je regrettais ! combien me plaisait la simple nature, quoique sous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, Monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre, en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle : je l'ai donc faite différemment, mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de son pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1736, à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raison qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuses, dans lesquelles on avait vu depuis peu le même sujet sous des noms différens. Enfin j'ai hasardé ma tragédie, et notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet. Les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières ; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque peintre ; c'est une espèce de concours qui sert à la fois à perfectionner l'art et à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* française a eu le même succès que la *Mérope* italienne, c'est à vous, Monsieur, que je le dois ; c'est à cette simplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens et des An-

glais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, et je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage de Rucellai.

> *Tu sai pur che l'imagin della voce*
> *Che risponde dai sassi, ov' Eco alberga,*
> *Sempre nemica fu del nostro regno,*
> *E fu inventrice delle prime rime.*

Mais je me suis aperçu, et j'ai dit, il y a long-temps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès en France, et qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poésie n'a aucune des libertés de la vôtre, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédés de plus de trois siècles dans cet art si aimable et si difficile.

Je voudrais, Monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire ! non pas dans cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde ; science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit : je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes ; qui nous fait voir ce que l'ignorance ou un savoir mal entendu ont causé de maux, et qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce chef effroyable de tant de puissances, à ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par là que l'histoire m'est précieuse, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs et de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription : AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT ; inscription aussi belle, en son genre, que celle qu'on lit à Montpellier : A LOUIS XIV APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, Monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Véronne.

LETTRE

DE M. DE LA LINDELLE A M. DE VOLTAIRE.

Monsieur,

Vous avez eu la politesse de dédier votre tragédie de *Mérope* à M. Maffei, et vous avez rendu service aux gens de lettres d'Italie et de France, en remarquant, avec la grande connaissance que vous avez du théâtre, la différence qui se trouve établie entre les bienséances de la scène française et celles de la scène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, et les ménagemens que vous avez eus pour M. Maffei, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi, qui n'ai en vue que la vérité et le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que pense le public éclairé, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de penser vous-même.

L'abbé Desfontaines avait déjà relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de M. Maffei; mais, à son ordinaire, avec plus de grossièreté que de justesse, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce satirique décrié n'avait ni assez de connaissance de la langue italienne, ni assez de goût pour porter un jugement sain et exempt d'erreur.

Voici ce que pensent les littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France et delà les monts. La *Mérope* leur paraît, sans contredit, le sujet le plus touchant et le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre; il est fort au-dessus de celui d'*Athalie*, en ce que la reine Athalie ne veut pas assassiner le petit Joas, et qu'elle est trompée par le grand-prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés; au lieu que, dans la *Mérope*, c'est une mère qui, en vengeant son fils, est sur le point d'assassiner ce fils même, son amour et son espérance. L'intérêt de *Mérope* est tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie*; mais il paraît que M. Maffei s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet, et qu'il n'y a mis aucun air théâtral.

1. Les scènes souvent ne sont point liées, et le théâtre se trouve vide; défaut qui ne se pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent, et partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3. Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le dialogue, et cela dès la première scène, où l'on voit un tyran raisonner paisiblement avec Mérope, dont il a égorgé le mari et les enfans, et lui parler d'amour; cela serait sifflé à Paris par les moins connaisseurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour si ridiculement avec cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne sait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'est un voleur qui voulait lui prendre ses habits. Quelle petitesse ! quelle bassesse ! quelle stérilité ! Cela ne serait pas supportable dans une farce de la foire.

5. Le barigel, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau ; ce qui fait une scène du plus bas comique, laquelle est écrite d'une manière digne de la scène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué est son fils. Il est pardonnable à une mère de tout craindre; mais il fallait à une reine-mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes, le tyran Polyphonte raisonne de son prétendu amour avec la suivante de Mérope. Ces scènes froides et indécentes, qui ne sont imaginées que pour remplir un acte, ne seraient pas souffertes sur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monsieur, de remarquer modestement une de ces scènes, dans laquelle la suivante de Mérope prie le tyran de ne pas presser les noces, parce que, dit-elle, sa maîtresse a *un assaut de fièvre* : et moi, Monsieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaisseurs, qu'un tel dialogue, et une telle réponse, ne sont dignes que du théâtre d'Arlequin.

8. J'ajouterai encore que, quand la reine, croyant son fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, et le déchirer avec les dents, elle parle en Cannibale plus encore qu'en mère affligée, et qu'il faut de la décence partout.

9. Égisthe, qui a été annoncé comme un voleur, et qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encore pris pour un voleur une seconde fois ; il est mené devant la reine, malgré le roi, qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, et avant de le tuer elle l'interroge. Égisthe lui dit que son père est un vieillard ; et à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Ne voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis, et de soupçonner qu'Egisthe pourrait

bien être son fils? ne voilà-t-il pas un indice bien marqué? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? Maffei a substitué cette faute et ce manque d'art et de génie à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. Egisthe disait à la reine : « Ah! Polydore, mon père. » Et ce Polydore était en effet l'homme à qui Mérope avait confié Egisthe. Au nom de Polydore, la reine ne devait plus douter qu'Egisthe fût son fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a substitué un défaut encore plus grand.

10. Quand la reine est ridiculement et sans raison en suspens sur ce mot de vieillard, arrive le tyran, qui prend Égisthe sous sa protection. Le jeune homme, qu'on devait représenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, et le remercie avec un avilissement et une bassesse qui fait mal au cœur, et qui dégrade entièrement Égisthe.

11. Ensuite Mérope et le tyran passent leur temps ensemble. Mérope évapore sa colère en injures qui ne finissent point. Rien n'est plus froid que ces scènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de passion contrastée. Ce sont des scènes d'écolier. Toute scène qui n'est pas une espèce d'action est inutile.

12. Il y a si peu d'art dans cette pièce, que l'auteur est toujours forcé d'employer des confidentes et des confidens pour remplir son théâtre. Le quatrième acte commence encore par une scène froide et inutile entre le tyran et la suivante : ensuite cette suivante rencontre le jeune Égisthe, je ne sais comment, et lui persuade de se reposer dans le vestibule, afin que, quand il sera endormi, la reine puisse le tuer tout à son aise. En effet, il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue! et la reine vient pour la seconde fois, une hache à la main, pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette situation, répétée deux fois, est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. M. Maffei prétend qu'il y a beaucoup de génie et de variété dans cette situation répétée; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, et la seconde fois avec une hache : quel effort de génie!

13. Enfin le vieillard Polydore arrive tout à propos, et empêche la reine de faire le coup : on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéressans entre la mère et le fils, entre eux deux et le tyran. Rien de tout cela : Égisthe s'enfuit et ne voit point sa mère; il n'a aucune scène avec elle, ce qui est encore un défaut de génie insupportable. Mérope demande au vieillard quelle récompense il veut; et ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son temps une reine qui

devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé et ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser, et pour y parvenir, il fait dire à Mérope qu'il va faire égorger tous les domestiques et les courtisans de cette princesse si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce tyran! M. Maffei ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille?

15. Autre puérilité de collége. Le tyran dit à son confident : « Je sais l'art de régner, je ferai mourir les audacieux, je lâcherai la bride à tous les vices, j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats, etc.» Quel homme a jamais pensé et prononcé de telles sottises? Cette déclamation de régent de sixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner?

On a reproché au grand Racine d'avoir dans *Athalie* fait dire à Mathan trop de mal de lui-même. Encore Mathan parle-t-il raisonnablement; mais ici, c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné ; et on ne peut lire de pareilles absurdités sans rire. M. Maffei est un étrange politique.

En un mot, Monsieur, l'ouvrage de Maffei est un très beau sujet, et une très mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris que la représentation n'en serait pas achevée, et tous les gens sensés d'Italie en font très peu de cas. C'est très vainement que l'auteur, dans ses voyages, n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie : il lui était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa pièce bonne.

RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE A M. DE LA LINDELLE.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à Scaliger. Vous me paraissez bien redoutable ; et si vous traitez ainsi M. Maffei, que n'ai-je point à craindre de vous ? J'avoue que vous avez trop raison sur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramasser beaucoup de ronces et d'épines ; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaisir de cueillir les fleurs ? il y en a, sans doute, dans la pièce de M. Maffei, et que j'ose croire immortelles : telles sont les scènes de la mère et du fils, et le récit de la fin. Il me semble que ces morceaux sont bien touchans et bien pathétiques. Vous prétendez que c'est le sujet seul qui en a fait la beauté ; mais, Monsieur, n'était-ce pas le même sujet dans les autres auteurs qui ont traité la *Mérope ?* Pourquoi, avec les mêmes secours, n'ont-ils pas eu le même succès ? Cette seule raison ne prouve-t-elle pas que M. Maffei doit autant à son génie qu'à son sujet ?

Je ne vous le dissimulerai pas : je trouve que M. Maffei a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à Mérope que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parce que, depuis l'anneau royal dont Boileau se moque dans ses *Satires*, cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siècle et de sa nation : mais, par cette raison-là même, il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. Maffei ni moi n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran Polyphonte veuille absolument épouser Mérope. C'est peut-être là un défaut du sujet ; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut est fort léger quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émouvoir et de faire verser des larmes. On a pleuré à Vérone et à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections ! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie, qu'on ne passerait pas en France : premièrement, parce que les goûts, les bien-

séances, les théâtres, n'y sont pas les mêmes; secondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux Melpomène; et il y a tant de castrati, qu'il n'y a plus de place pour les Ésopus et les Roscius. Mais si jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blans plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance et la paix, etc.

PERSONNAGES.

Mérope, veuve de Cresphonte, roi de Messène.
Égisthe, fils de Mérope.
Polyphonte, tyran de Messène.
Narbas, vieillard.
Euryclès, favori de Mérope.
Érox, favori de Polyphonte.
Isménie, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.



MÉROPE
Meurs, traître !
NARBAS
Arrêtez !

Mérope, Tragédie

MÉROPE,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 20 FÉVRIER 1743.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

GRANDE reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages (*a*).
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Ainsi que leur courroux ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Divisés d'intérêts, et pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits,
Vous, veuve de Cresphonte, et fille de nos rois;
Vous que tant de constance, et quinze ans de misère,
Font encor plus auguste, et nous rendent plus chère;
Vous pour qui tous les cœurs en secret réunis....

MÉROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer : déjà d'un pas rapide
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Élide;

La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis, sans doute, en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes?
Égisthe est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Écartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois, et du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMÉNIE.

Mais quoi! cet intérêt et si juste et si tendre
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MÉROPE.

Je suis mère; et tu peux encor t'en étonner?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète:
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
« Égisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort;
« Il est digne de vous et des dieux dont il sort;
« En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte;
« Espérez tout de lui; mais craignez Polyphonte. »

ISMÉNIE.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,

Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire?
Je dus y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : « Sauvez le roi, son épouse et ses fils. »
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyans, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglans et renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Égisthe échappa seul : un dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand dieu, qui sauvas son enfance!
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux!
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

SCÈNE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Eh bien! Narbas? mon fils?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;

Narbas est inconnu : le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute;
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite :
Il veille sur Égisthe; il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu, j'assure son passage;
Et j'ai, sur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
On va donner son trône; en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe; et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir!
Mon fils dans ses états reviendrait pour servir!
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres!
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres!
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous!
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire!

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire :
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc, par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée;

Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes.
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphry e,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :
Il touche à la couronne; et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi! partout sous mes pas le sort creuse un abîme!
Je vois autour de moi le danger et le crime!
Polyphonte! un sujet de qui les attentats....

EURYCLÈS.

Dissimulez, madame, il porte ici ses pas.

SCÈNE III.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie;
Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie,

Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais, je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'état connaît peu ces caprices;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère;
Mais l'état veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MÉROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère et son état,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie;
Ce sang coula pour vous; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE.

Un parti! Vous, barbare, au mépris de nos lois!
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ses mânes trahis

A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais, quand du sein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende : et j'ose me flatter,
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égisthe, jeune encore et sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
C'est le prix du courage : et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux ;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez ;
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre ;
La valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand ;
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.

Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'états, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance,
Défendez votre roi, secourez l'innocence,
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu;
Dans nos murs relevés rappelez votre maître:
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
Je pourrais m'abaisser; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCÈNE IV.

POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX.

Seigneur, attendez-vous que son ame fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez su du trône aplanir le chemin;
Et pour vous y placer vous attendez sa main?

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe, ou le franchisse.
Mérope attend Égisthe; et le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain quand j'immolai son père et ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières:
En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur et de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre:
En vain, du sang des rois, dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur:
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.

Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Égisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
Narbas, depuis ce temps errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort ; il peut se démentir ;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance [1].

ÉROX.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
D'Élide et de Messène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Égisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Eh bien, encor ce crime ! il m'est trop nécessaire.
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.

Je lis au fond des cœurs; à peine ils sont à moi :
Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Érox, va réunir les esprits partagés;
Que l'avare en secret te vende son suffrage :
Assure au courtisan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer [2].

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Quoi! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe!
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien su?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre! un inconnu! Qu'a-t-il fait, Euryclès?
Quel sang a-t-il versé? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte!
Le moindre événement vous porte un coup mortel;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel;

Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords sont infectés;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force; et nos champs et nos villes
Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu? répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence,
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLÈS.

(A Isménie).

Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène:
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin:
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire:
Mais je vois qu'on l'exige; et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité.

C'est un cruel parti ; mais c'est le seul peut-être,
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats ;
Et l'on croit....

MÉROPE.

Non ; mon fils ne le souffrirait pas.
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son ame était instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
De ses tristes amis s'il consultait la voix,
Et la nécessité, souveraine des lois,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah! que me dites-vous ?

EURYCLÈS.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, et vous aimez Égisthe.

MÉROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire ?
Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il respire.
Cruel ! apprenez-moi....

EURYCLÈS

Voici cet étranger
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCÈNE II.

MÉROPE, EURYCLÈS; ÉGISTHE, enchaîné; ISMÉNIE, GARDES.

GISTHE, dans le fond du théâtre, à Isménie.

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle. (Elle sort.)

ÉGISTHE.

O dieu de l'univers!
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image:
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes?

ÉGISTHE.

O reine! pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix, tremblante à votre aspect.
(A Euryclès.)
Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie....

MÉROPE.

Parle : de qui ton bras a-t-il tranché la vie?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!... T'était-il connu?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni présens ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait; tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel! j'ai cru... Que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EURYCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.

Demeurez : en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Élide ! Ah ! peut-être...
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Polyclète est son nom ; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle !
J'avais de quelque espoir une faible étincelle ;
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes ?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
Je me sentis ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras ;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.

Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours:
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni: le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité;
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfesante;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe; Égisthe est de son âge:
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté [3].
L'opprobre avilit l'ame, et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!
Si du moins....

SCÈNE III.

MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Ah! madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien....

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits?

ISMÉNIE.

Polyphonte l'emporte; et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

ÉGISTHE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux, que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(On emmène Egisthe.)

EURYCLÈS, à Mérope.

Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais justice; ils la refusent tous.

EURYCLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'état n'est point ingrat; non, madame : on vous aime;
On vous conserve encor l'honneur du diadème :
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave.

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux;
Suivez sa voix, madame; elle est la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Madame, je reviens en tremblant devant vous :
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus; les maux ont lassé mon courage :
Mais, n'importe; parlez.

EURYCLÈS.

C'en est fait; et le sort....
Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi! mon fils!

EURYCLÈS.

Il est mort:
Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, et glace tout leur zèle.

MÉROPE.

Mon fils est mort!

ISMÉNIE.

O dieux!

EURYCLÈS.

D'indignes assassins
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang?

EURYCLÈS.

Hélas! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez!

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin?

EURYCLÈS.

Oui, madame : on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux:

(On apporte cette armure dans le fond du théâtre.)

Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes

MÉROPE.

Ah! que me dites-vous? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!
Quoi, ce monstre avait pris cette armure sacrée?

EURYCLÈS.

Celle qu'Égiste même apportait en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux!
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'était Narbas; c'était son déplorable guide;
Polyphonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité!
Hélas! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture!
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin!

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin?

SCÈNE VI.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE, ÉROX, Gardes de Polyphonte.

ÉROX.

Madame, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Égisthe on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part, Érox, et je le crois sans peine;
Il en jouit du moins; et les destins l'ont mis
Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'est plus, le sanglant héritage;

Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir est un droit respectable ;
C'est le devoir des rois : le glaive de Thémis,
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis :
A vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCÈNE VII.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Non, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux...

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux ;
Joindre un spectre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires ?
Moi, vivre ! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus !

Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NARBAS, seul.

O douleur! ô regrets! ô vieillesse pesante!
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi!
Je reviens sans Égisthe, et Polyphonte est roi!
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
Cet assassin farouche, entouré de victimes,
Qui, nous persécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas:
Il règne, il affermit le trône qu'il profane;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne [4]!
Dieux! cachez mon retour à ses yeux pénétrans.
Dieux! dérobez Égisthe au fer de ses tyrans.
Guidez-moi vers sa mère, et qu'à ses pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triste demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas! après quinze ans d'exil et de misère,
Je viens coûter encor des larmes à sa mère.
A qui me déclarer? je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue;

J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II.

NARBAS, ISMÉNIE, dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.

ISMÉNIE.

Quel est cet inconnu, dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux!

NARBAS.

Oh! qui que vous soyez, excusez mon audace:
C'est un infortuné qui demande une grâce;
Il peut servir Mérope; il voudrait lui parler.

ISMÉNIE.

Ah! quel temps prenez-vous pour oser la troubler?
Respectez la douleur d'une mère éperdue;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue;
Éloignez-vous.

NARBAS.

Hélas! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe, en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée!

ISMÉNIE.

C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné;
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné;
De Cresphonte.

NARBAS, allant vers le tombeau.

O mon maître! ô cendres que j'adore!

ISMÉNIE.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouïs?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Égisthe, ô dieux! le malheureux Égisthe!

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne serait plus?

ISMÉNIE.

Un barbare assassin
Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir! ô mort que ma crainte a prédite!
Il est assassiné? Merope en est instruite?
Ne vous trompez-vous pas?

ISMÉNIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.
C'es vous en dire assez; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins!

ISMÉNIE.

Au désespoir livrée
Mérope va mourir; son courage est vaincu:
Pour son fils seulement Mérope avait vécu:
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée;
Mais avant de mourir elle sera vengée:
Le sang de l'assassin par sa main doit couler;
Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, s'en allant.

Hélas! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir?
Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III.

ISMÉNIE, seule.

Ce vieillard est sans doute un citoyen fidèle;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure : et tout le reste, esclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Égisthe un cœur trop paternel !
Hélas! courons à lui.... Mais quel objet cruel!

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS; ÉGISTHE, enchaîné;
GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices.

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, (avançant.)

Oui, sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait?

ÉGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice;
Qui peut avoir sitôt lassé votre justice ?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MÉROPE.

Quel intérêt? barbare !

ÉGISTHE.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort là douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre.

(Elle se jette dans les bras d'Isménie.)

EURYCLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice !
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit.....

MÉROPE.

Barbare ! il te reste une mère [5].
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux ! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure....

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment ? que dis-tu?

ÉGISTHE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui ? ton père ? en Élide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

ÉGISTHE.

Son nom est Polyclète ;
Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur ?
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau, ce monstre, ce perfide.

(Levant le poignard.)

Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés....

NARBAS, paraissant avec précipitation.

Qu'allez-vous faire ? ô dieux !

MÉROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.
Hélas ! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

ÉGISTE, tournant les yeux vers Narbas.

O mon père !

MÉROPE.

Son père !

ÉGISTHE, à Narbas.

Hélas ! que vois-je, où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime :
Que je vous parle.

EURYCLÈS emmène Égisthe, et ferme le fond du théâtre.

O ciel !

MÉROPE, s'avançant.

Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.

NARBAS, se jetant à genoux.

Vous alliez l'immoler.
Égisthe....

MÉROPE, laissant tomber le poignard.

Eh bien! Égisthe?

NARBAS.

O reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Égisthe....

MÉROPE.

Il vivrait?

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, tombant dans les bras d'Isménie.

Je me meurs!

ISMÉNIE.

Dieux puissans!

NARBAS, à Isménie.

Rappelez ses esprits.
Hélas! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, revenant à elle.

Ah! Narbas! est-ce vous? est-ce un songe trompeur?
Quoi! c'est vous? c'est mon fils? qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(A Isménie.)
Vous, cachez à jamais ce secret important,
Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah! quel nouveau danger empoisonne ma joie!
Cher Égisthe! quel dieu défend que je te voie?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et, si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez;
Le crime est sur le trône; on vous poursuit; tremblez.

SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Ah! madame, le roi commande qu'on saisisse....

MÉROPE.

Qui?

EURYCLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, avec transport.

Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? quelle entreprise exécrable et soudaine!
Pourquoi m'ôter Égisthe?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE.

L'interroger! qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE.

Courons à Polyphonte; implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse! lui? quel coup de foudre! ô ciel!

MÉROPE.

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais....

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLÈS.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MÉROPE.

Lui? ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egisthe et le père et les frères :
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups;
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE.

Ah dieux!

NARBAS.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes :
Il déguisa sa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais :
Il y porta la flamme; et parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissans.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocens;
Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite,
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte est son maître, et devient votre époux! (*b*)

MÉROPE.

Ah! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

On vient : c'est Polyphonte.

MÉROPE.

O dieux ! est-il possible ?

(A Narbas.)

Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin dissimulez, madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame,
Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, à Euryclès.

Ah ! cours ; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence ;
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

SCÈNE VI.

MÉROPE, POLYPHONTE, EROX, ISMÉNIE, SUITE.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels sont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices, déjà par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin ;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous ?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils serait-il altéré?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices!
Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas.....
Ceux dont la race impie a massacré le père,
Poursuivront à jamais, et le fils et la mère.
Si l'on pouvait.....

POLYPHONTE.

C'est là ce que je veux savoir;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il est entre vos mains?

POLYPHONTE.

Oui, madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

MÉROPE.

Ah! barbare!... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi.... Vous savez que vous l'avez promis.
(A part.)
O mon sang! ô mon fils! quel sort on vous prépare!
(A Polyphonte.)
Seigneur, ayez pitié....

POLYPHONTE.

Quel transport vous égare?
Il mourra.

MÉROPE.

Lui?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.

Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
Pourquoi fuit-il mes yeux? que dois-je en soupçonner?
Quel est-il?

MÉROPE.

Eh! seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne?

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône : et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, en pleurant.

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte;
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable....

ISMÉNIE.

Eh! madame?

MÉROPE.

Ah! seigneur,
Pardonnez.... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi, les dieux m'ont confondue.
Pardonnez.... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, madame.

MÉROPE.

O dieux! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

A ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.

Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux:
Telle est la loi du peuple; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère;
Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler;
Que pensez-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frappé, seigneur, et je n'attendais pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel est-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
De ce secret d'état les vestiges honteux:
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égisthe?
Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir?

EROX.

Mérope, dans les pleurs mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence;
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,

Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste;
Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.
Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,
Croira son prince mort, et le croira vengé (c).
Mais répondez : Quel est ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main;
Que voulait-il?

ÉROX.

Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père:
Il venait implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune; il faut que je l'arrache.
Le meurtrier surtout excite mes soupçons.
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons
La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs;
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

ÉROX.

Qu'importe sa pitié, sa joie et sa vengeance?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURICLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

Remplissez vos sermens; songez à me venger:
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.

Vengez-vous; baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah dieux!

ÉGISTE, à Polyphonte.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine:
Mais je suis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mère:
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi;
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente....

MÉROPE.

Eh! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente;
Elevé loin des cours et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je! quel discours! quelle surprise extrême!
Vous, le justifier!

MÉROPE.

Qui, moi, seigneur?

POLYPHONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare....

ISMÉNIE.

O ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE.

Je ne les cache point; ils paraissent assez :
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, s'avançant.

Cruel, qu'osez-vous dire,

EGISTHE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLYPHONTE.

Qu'il meure.

MÉROPE.

Il est....

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, se jetant entre Égisthe et les soldats.

Barbare! il est mon fils.

EGISTHE.

Moi! votre fils?

MÉROPE, en l'embrassant.

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTHE.

Quel miracle, grands dieux! que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandiez sa mort?

ÉGISTE.

Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature;

Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire, et sur quelles alarmes....?

EGISTHE.

Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, se jetant à ses genoux,

Commencez donc par m'arracher la vie;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds:
Mérope les embrasse, et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourmens : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez!
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des dieux, et de vos souverains:
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

EGISTHE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,

Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils (*d*).
Hercule ainsi que moi commença sa carrière;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, à Mérope.

Et bien! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte:
Son courage me plaît, je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis;
Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter?

MÉROPE.

Hélas!

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver?

MÉROPE.

Quoi, barbare!

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre ame en sa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître;
Daignez....

POLYPHONTE.

C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui;
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère, ou son complice.
Choisissez; mais sachez qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; et vous, que l'on me suive.
(A Mérope.)
Je vous attends; voyez si vous voulez qu'il vive;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, que les soldats emmènent.

O reine auguste et chère!
O vous, que j'ose à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III.

MÉROPE, seule.

Cruels, vous l'enlevez; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère;
Victime réservée au bourreau de son père;
Ah! privez-moi de lui; cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCÈNE IV.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Égisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MÉROPE.

J'ait tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire?
J'ai parlé, c'en est fait : et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous?

SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Voici l'heure, madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos sermens;
Messène en est témoin, les dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,

Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie?

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie!

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE.

Eh bien! le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi, sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense;
Ils ont assez long-temps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs :
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je frissonne. Ah! tout me désespère.
On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(Aux sacrificateurs.)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendresse! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir?

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encore incertaine,
Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.

Ah ! vivez. D'un tyran désarmez la colère,
Conservez une tête, hélas ! si nécessaire,
Si long-temps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS.

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? et Cresphonte est mon père !
Son assassin triomphe; il commande, et je sers !
Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers !

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide !

ÉGISTHE.

Eh quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur;
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père :
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah, mon père ! ah ! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée?
Mes malheurs finissaient; mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu : le tyran vient ici.

SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE.

(Narbas et Euryclès s'eloignent un peu.)

Retirez-vous; et toi, dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Élevé loin des cours, et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens, viens au pied de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
Un refus te perdra; choisis, et réponds-moi.

ÉGISTHE.

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître;

Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir:
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez; vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

EGISTHE.

Ah! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule! instruis mon bras à me venger du crime!
Eclaire mon esprit du sein des immortels!
Polyphonte m'appelle au pied de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon prince; êtes-vous las de vivre?

EURYCLÈS.

Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez....

EGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons serait souple et docile;
Je vous croirais tous deux: mais dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.

Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel! qu'est-ce que je voi?
Mérope!

SCÈNE IV.

MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, Suite.

MÉROPE.

Le tyran m'ose envoyer vers toi:
Ne crois pas que je vive après cet hyménée;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort:
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils....

EGISTHE.

Osez me suivre.

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu?
Dieux! je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous sa voix? Êtes-vous reine et mère?
Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE.

Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang; je vois le sang d'Alcide;
Ah! parle: remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

EGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste

Sous un joug étranger baisse un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu:
Polyphonte est haï; mais c'est lui qu'on couronne:
On m'aime, et l'on me fuit.

ÉGISTHE.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monstre est à l'autel?

MÉROPE.

Il m'attend.

ÉGISTHE.

Ses soldats
A cet autel horrible accompagnent ses pas?

MÉROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle;
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite, et ramper sous mes lois.
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE.

Seul je vous y suivrai; j'y trouverai des dieux,
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE.

Ils m'éprouvaient, sans doute.

MÉROPE.

Eh! quel est ton dessein?

ÉGISTHE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.
(A Narbas, en l'embrassant.)
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCÈNE V.

NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Que va-t-il faire? Hélas! tous mes soins sont trahis;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.

J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifierait les dieux en vengeant leur injure;
Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé:
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Égisthe va se perdre à force de courage:
Il désobéira, la mort est son partage (*e*).

EURYCLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYCLÈS.

Écoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURYCLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte
La reine en expirant a prévenu sa honte;
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah! son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Le son de la trompette, et les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?

EURYCLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Grâces aux immortels! les chemins sont ouverts.

Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.
(Il sort.)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre !
O dieux ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés;
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI.

NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS.

Quel spectacle! Est-ce vous Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

ISMÉNIE.

Ah! laissez-moi reprendre et la vie et la voix,

NARBAS.

Mon fils est-il vivant? Que devient notre reine?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Égisthe?

ISMÉNIE.

Il est... le digne fils des dieux;
Égisthe! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée [6];
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée!
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas:
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance

Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels :
Il court, c'était Égisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran, disait-il ; dieux, prenez vos victimes. »
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie,
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animait ses efforts et ses pas !
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils, arrêtez, cessez, troupe inhumaine ;
« C'est mon fils ; déchirez sa mère, et votre reine,
« Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté. »
A ces cris douloureux le peuple est agité ;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirans ;
On marche, on est porté sur les corps des mourans ;
On veut fuir, on revient ; et la foule pressée,
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur. »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,

Au milieu des mourans, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris:
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur (f).

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence:
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
O ciel! conserve Égisthe, et que je meure en paix.
Ah! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

SCÈNE VII.

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte, couvert d'une robe sanglante.)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi;
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains:
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils, sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.

(En courant vers Égisthe, qui arrive la hache à la main.)

Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte,
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard, c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son ame intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène, et punir les tyrans?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le ciel parle; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE VIII.

MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS, EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS.

Ah! montrez-vous, madame, à la ville calmée;
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris :
Le peuple impatient verse des pleurs de joie;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie,
Il bénit votre fils, il bénit votre amour,
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage;
On veut revoir Narbas; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est partout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi! venez jouir du prix de la victoire;
Ce prix est notre amour; il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux :
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

FIN DE MÉROPE.

VARIANTES DE MÉROPE.

(*a*) Édition de 1744.

Grande reine, écartez ces images funèbres :
Goûtez des jours sereins, nés du sein des ténèbres.

(*b*) NARBAS.

* J'ai vu ce monstre, entouré de victimes,
Massacrer nos amis, les témoins de ses crimes :
. . . .
. . . .
* Assassin de son prince, il parut son vengeur,
Blessé, demeuré seul en ce péril funeste,
Je tenais de vos fils le déplorable reste.
Vous parûtes alors, vos yeux furent témoins
Des marques du carnage et de mes tristes soins.
. . . .
. . . .
* J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Il vit, je le retrouve, il était sous vos yeux.
J'ai revu votre fils, mais dans quel temps, ô dieux !
Mérope, abandonnée à son erreur cruelle,
Allait verser son sang de sa main maternelle !
* Polyphonte est son maître, et devient votre époux.

(*c*) Mérope ainsi l'ordonne...
. . . . Et c'est un vil mortel
Que j'écrase en passant quand je cours à l'autel.

(*d*) Dans les premières éditions :

Et sans être ébloui du rang où je me voi,
Devenu votre fils, j'ose penser en roi.

(*e*) NARBAS.

* Qu'ira-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis.
* Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
* J'espérais que du temps la main tardive et sûre
De la race des rois viendrait venger l'injure ;
* Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé.
* Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Ciel ! ainsi des méchans protégez-vous la rage ?
Gardez un avenir ; ce monde est leur partage.

(*f*) De ces flots confondus le flux impétueux
* Roule, et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.
On fuit, et cependant le reste de Messène
Accourait, se pressait dans la place prochaine.
Le nombre qui redouble augmente encor l'horreur.
L'un croit Égisthe mort, l'autre le croit vainqueur.

On dit que l'ennemi vient surprendre la porte :
On court à ce palais, la foule m'y transporte ;
J'y suis, vous m'y voyez semblable aux malheureux
Rejetés par les flots dans un orage affreux.
Je me meurs, je ne sais si la reine est sauvée,
* Si de son digne fils la vie est conservée.
Je ne sais où je vais, le trouble et la terreur,
* Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NOTES.

1 Imitation ennoblie de cette pensée d'Horace, l. III, od. 2 :

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

On en retrouve une autre dans *Oreste*, acte Ier, scène 2e.

La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.

2 Voyez *la Mort de César*, acte Ier, où l'on retrouve le même fonds d'idées, mais avec les nuances qui conviennent à la différence des caractères. L'un parle en tyran ambitieux, l'autre en scélérat.

3 Imitation de Maffei.

4 Imitation de Juvénal :

. . . . *Et fruitur diis*
Iratis. . . . . (Sat. 1re.)

5 Ce beau mouvement est imité de Maffei.

6 Ce récit et le discours de Mérope sont une imitation très-embellie de Maffei. M. de Voltaire ne s'était d'abord proposé que de traduire la *Mérope* italienne : il avait même commencé cette traduction, dont voici les premiers vers :

Sortez, il en est temps, du sein de ces ténèbres :
Montrez-vous, dépouillez ces vêtemens funèbres,
Ces tristes monumens, l'appareil des douleurs :
Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs ;
Que dans ce jour heureux les peuples de Messène
Reconnaissent dans vous mon épouse et leur reine.
Oubliez tout le reste, et daignez accepter
Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter.

Mais on trouve dans la lettre de M. de la Lindelle les raisons qui ont détourné M. de Voltaire de cette entreprise.

L'ORPHELIN

DE

LA CHINE.

A

MGR. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

Pair de France, premier gentilhomme de la chambre du Roi, commandant en Languedoc, l'un des quarante de l'Académie.

Je voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, et je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'aux pieds des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles où je me suis retiré, et où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul; il a toujours inspiré mes actions et mes paroles : il se trompe quelquefois, vous le savez, mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que si votre oncle fonda les beaux-arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de *l'Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise, traduite par le P. Brémare, qu'on trouve dans le recueil que le P. du Halde a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de Gengis-kan. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ses lois,

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare ; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car, lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus, et les deux peuples n'ont formé qu'une nation, gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise qui porte le nom de *l'Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation : elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale où l'on enseigne la vertu en action et en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-temps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du monde, et dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de Pilpay et de Lockman, qui renferment toute la morale, et qui instruisent en allégories toutes les nations et tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs et les Romains sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit : aussi nous voyons qu'à peine Pierre-le-Grand eut policé la Russie, et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plus nous l'avons vue adopter nos spectacles : le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine, que toutes les relations qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos troubadours, notre bazoche, la société des enfans sans souci,

et de la mère-sotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé; et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de Louis XII et de Charles VIII.

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies françaises et espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la pièce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de Shakespear et de Lopez de Vega, qu'on a nommées tragédies; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maison de Tchao veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme Jacques Aymar, parmi nous, devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, et envoie à son ennemi Tchao une corde, du poison, et un poignard; Tchoa chante selon l'usage, et se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la maison de Tchao. La princesse veuve accouche de l'orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille et une nuits* en action et en scènes; mais, malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; et, malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont deux grands mérites en tout temps et chez toutes nations; et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de temps et d'action, développemens de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; et cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous fesions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, et si long-temps auparavant, savaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européens, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins et de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont de-

meurés aux premiers élémens de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plus tôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Égyptiens, qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois, chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, et ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé Metastasio a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison, et il a puisé cette aventure dans une maison qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de *l'Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-kan, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

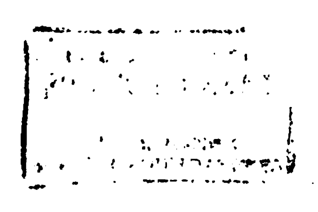
J'ose dire que depuis *la Henriade* jusqu'à *Zaïre*, et jusqu'à cette pièce chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré; et que, dans l'*Histoire du siècle de Louis XIV*, j'ai célébré mon roi et ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois traduit en espagnol par le célèbre Navarette :

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes « amis : crains le public, et tes confrères; car on falsifiera, « on empoisonnera ce que tu auras fait, et on t'imputera ce « que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trompettes, « les fera sonner pour te perdre, tandis que la vérité, qui est « muette, restera auprès de toi. Le célèbre Ming fut accusé « d'avoir mal pensé du Tien et du Li, et de l'empereur Vang; « on trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique « de Vang, et un hymne au Tien et au Li, etc. »

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur tartare.
OCTAR, } guerriers tartares.
OSMAN, }
ZAMTI, mandarin lettré.
IDAMÉ, femme de Zamti.
ASSÉLI, attachée à Idamé.
ÉTAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.





GENGIS

O Ciel! qu'alliez vous faire?

IDAME

Nous délivrer de toi.

(l'Orphelin de la Chine. Tragédie.)

L'ORPHELIN

DE

LA CHINE,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 20 AOUGUSTE 1755.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSÉLI.

Eh! qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes;
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!

Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà, dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui, qui traîne après soi tant de rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans!

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli: son superbe courage,
Sa future grandeur, brillaient sur son visage;
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; et mon cœur s'en applaudit peut-être [1]:
Peut-être qu'en secret je tirais vanité

D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus ce féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespère.
J'ai refusé sa main; je suis épouse et mère :
Il ne pardonne pas; il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Étrange destinée, et revers incroyable!
Est-il possible, ô dieu! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'empereur encor au palais de ses pères
A trouvé quelque asile, ou quelque défenseur,
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire;

Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Être suprême et la religion!
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche:
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs.....

SCÈNE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet empire:
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit:
La sagesse n'est rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant partout le glaive et les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Étaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance

N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense :
On les voyait encor autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémissant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans et leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin ! Quel changement, ô cieux !

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant tartare et du peuple ignorée :
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils. »
Jugez si mes sermens et mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante ;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore ;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ

Seigneur, il serait temps encor de le sauver :
Qu'il parte avec mon fils ; je les puis enlever :
Ne désespérons point, et préparons leur fuite ;
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite.
Allons vers la Corée ; au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers,
La terre a des déserts et des antres sauvages ;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages

N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Eloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un asile!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard:
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI.

Etan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus!

IDAMÉ.

O cieux!

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils, sanglans et déchirés....
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je? hélas! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.

Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor;
On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenans oppriment cet empire:
De nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient, toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts:
Ils habitent des champs, des tentes et des chars,
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense;
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O ciel! prends ma défense.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encor un fils du dernier de vos rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.

Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains :
Je vais l'attendre : allez ; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits! O monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel! Eh quoi! vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes;
Et si je n'étais mère, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais : « Mourons; et, lorsque tout succombe,
« Sur les pas de nos rois, descendons dans la tombe. »

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter et refuser la mort?

Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent:
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens.
Mais que résolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

SCÈNE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'état, que sa mort peut sauver:
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse [5].

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Écoute: cet empire est-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui;
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts et les lois de l'empire,
Mon devoir, et mon dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure; et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,

Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse; et cet enfant, qui vous est étranger...

ZAMTI.

Étranger! Lui! mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile :
Tu n'es point observé, l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ÉTAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisit mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, et surtout ma faiblesse:
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire?
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié...

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi, par pitié.

SCÈNE VII.

ZAMTI, seul.

J'ai fait taire le sang! Ah, trop malheureux père!
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur!
Mon épouse, mon fils me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas! pour dompter la nature:
Que peut-il par lui-même? Achève, soutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMTI, seul.

Étan auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCÈNE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

Viens, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils...

ZAMTI.

Arrête ; parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi :
Est-il en sûreté ?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés ;
Présent fatal peut-être !

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles,
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles !

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, et ma calamité,
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence:
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin, dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Étan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté!
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas, la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; et les humains sont malheureux par elle.
Allons... Ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, est-il possible?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi!
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre [7]?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur [8]:
Sa peine lui suffit, et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand dieu! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée;
Je cessais d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle;
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi ! mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles ;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles :
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort [9].

IDAMÉ.

Ah ! cher époux, demeure ;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas !... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, et crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides ;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre:
Va; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains [4].
Ne me fais point haïr le sang des souverains:
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours;
Loin de l'abandonner, je vole à son secours:
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne résiste point au cri terrible et tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre [5].

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête: Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux:
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir;
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête:
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix:
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, et des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte : il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage:
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,

Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(A un de ses suivans.)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à cè comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où, caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger :
On dédaignait un Scythe; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage;
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;

Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne :
La gloire le promet ; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi ;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi ;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs, qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux ;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux :
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère ;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame tout entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée ;
Je bannis sans regret cette lâche pensée :
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir :

Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCÈNE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, seigneur, allait être égorgée;
Une garde autour d'elle était déjà rangée;
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas:
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
« Arrêtez! c'est mon fils que vous assassinez!
« C'est mon fils! on vous trompe au choix de la victime.»
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,
« De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste;
« Frappez: voilà le sang que vous me demandez.»
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-temps sans mouvement, sans couleur, et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
Dès quelle a pu parler, a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine; et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfans de son maître on s'attache aisément.
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la nature;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur le vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable: ils sont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines:
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable,
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers surtout, à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourmens, ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité;
Ils semble sur son front porter la vérité:
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes;
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris:
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter:
« Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
« Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence:
« Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux;
« Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux?»
C'est ainsi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(A sa suite).
Oui, qu'elle vienne; allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer:
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;

Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès long-temps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort;
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? est-il possible? ô ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé! c'est elle! et mes sens....

SCÈNE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

Ah! seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant....
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre....
Le destin, qui fait tout, nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie :
Le repos de l'état me demande sa vie;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré;
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux :
Vous me l'avez promis; sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili;
En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande :
Vous êtes dès long-temps instruite à m'outrager ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux!... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ

Mon époux, vertueux et fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui!.. lui ?.. mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort, qui vous seconde,
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN d'un côté; IDAMÉ, ZAMTI de l'autre; GARDES.

GENGIS.

Parle, as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir, c'en est fait; oui, seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence:
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance;
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.

(A ses gardes.)

Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains!
Ah! seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien! mon fils l'emporte; et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,

Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire;
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire;
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité :
N'a vu que son devoir et n'a point hésité :
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux :
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère;
Je devais l'imiter : mais enfin je suis mère;
Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort;
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu :
L'un n'attend son salut que de son innocence;
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse :
Mon sort suivra le tien; je meurs, si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas;
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi :
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle :
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils et mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encor à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle et prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar; je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore;

Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide:
C'est un torrent qui passe en son cours homicide;
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamée! quoi! c'est là cette esclave!
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié,
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle
Fut d'un feu passager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère et le temps
En ont éteint dans vous les restes languissans.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni; je le dois, je le veux;
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi laisser respirer un vaincu que j'abhorre!
Un esclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?

Vous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juste ciel! à ce point mon cœur serait changé!
C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, et mes soupirs honteux!
Moi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux!
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime!
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois;
Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions et ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence;
Je connais seulement la victoire et nos mœurs:
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne:
J'en étais indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,

Un empire plus sûr, et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;
Je l'oublie : elle arrive; elle triomphe, et j'aime.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien! que résout-elle? et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice :
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez : volez.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait....

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi :
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute; oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENGIS, TROUPE DE GUERRIERS TARTARES.

GENGIS.

Ainsi la liberté, le repos et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance :

Je cherchais Idamé, je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.

(*A sa suite.*)

Allez : au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse :
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(*Il reste seul.*)

Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés,
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! vous avez vu ce mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler.
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler ;
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle ;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et detournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise :
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne supçonnions pas ?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure ;

L'autre pour son époux est prête à s'immoler
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire:
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort:
Tout cède sur la terre aux tyrans, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous,
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent:
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent;
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'état.
Excusez un Tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnois et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCÈNE III.

GENGIS, seul.

A mon sort à la fin je ne puis résister ;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'états subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde. [7]
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté ;
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour ;
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour :
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... C'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah ! seigneur, épargnez une femme, une mère :
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

CENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner :
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner ;
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux ;
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis ;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'état et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre :
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds :
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;
Par un rival indigne elle fut usurpée :
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains ;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre :
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée :
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits ;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future ;
L'effroi des nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, seigneur, en votre main :

Elle était pure alors, et me fut présentée.
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit! ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir;
Du dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout temps, à tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; et s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même:
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté:
Je remplis mon devoir, et je me rends justice:
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.

De ce faible triomphe il serait moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens, madame; il faut les suivre:
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; et si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens;
Si son ame vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux! est-il croyable?
Quoi! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, seigneur, que je révère:
Il pensait en héros! je n'agissais qu'en mère;
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage:
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus, quand vous me résistez;
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups;
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois! il n'en est plus; quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur:
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,

Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés; et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous.
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y; vous savez jusqu'où va ma vengeance;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même;
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à dompter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire!

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus:
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde:
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre;

Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit, le premier, le pouvoir de vos yeux :
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête : il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCÈNE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi;
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce ministre fidèle,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers;

C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne? que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins, ni d'autres lois pour nous :
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'état qu'il faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare,
Eteins sur mon tombeau les foudres du barbare [8] :
Je commence à sentir la mort avec horreur
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.
Je fais en frémissant ce sacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton roi malheureux;
Règne, que ton roi vive, et que ton époux meure :
Règne, dis-je à ce prix : oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu! veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère?
Tu t'abuses, cruel; et ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime?
Crois-moi; dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance :

Dans ces remparts fumans, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés;
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains :
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais, mais tout couverts de gloire;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand dieu! que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne;
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats :
Mais Gengis a marché; la mort suivait ses pas;

Et des enfans du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissan
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;
Tout en pleurs à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui, me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, et changeait de pensée,
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux, qu'il déteste;
L'orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, et tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend;
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?

SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez;
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(A la suite.)
Veillez sur ces enfans; et vous à cette porte,

Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(A Asséli.)
Éloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine :
La victoire est chez vous implacable, inhumaine;
Mais enfin la pitié, seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes;
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCÈNE III.

IDAMÉ, seule.

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,

Vous, que j'avais aimée, et que je dus haïr,
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Éteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle;
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner! à vous! non, craignez ma vengeance :
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas :
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle :
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné;
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné;
Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre;
Mais sachez qu'un barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen; et dans le même temps,
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,

Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais:
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance est trop accoutumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez: je menace encor en soupirant;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend:
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire;
Mais ce mot important, madame, il faut le dire:
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'un et l'autre aujourd'hui serait trop condamnable;
Votre haine est injuste, et votre amour coupable:
Cet amour est indigne et de vous et de moi:
Vous me devez justice; et si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien! vous le voulez; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez; et déjà je la retiens à peine:
Je ne vous connais plus; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés;
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le suis; j'allais cesser de l'être:

Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien ! je tombe aux pieds de ce maître sévère :
Le ciel l'a fait mon roi : seigneur, je le révère ;
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encor à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Écoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière :
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter ;
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes ! sa grâce est encore accordée :
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort ;
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte !
Faut-il encore aimer ? est-ce là mon destin !

(Il sort.)

IDAMÉ, seule.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue:
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare:
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien! écoute-moi:
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort:
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?

L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voisins altiers imitons la constance;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix;
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes;
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi; frappe et délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidèle;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle;
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi; tu le dois : tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien! imite-moi.

IDAMÉ, lui saisissant le bras.

Frappe, dis-je.....

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.

Arrêtez,
Arrêtez, malheureux! O ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui.... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice; et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili: je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême:
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(A Zamti.)

Soyez ici des lois l'interprète suprême,
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse règne, et préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN DE L'ORPHELIN DE LA CHINE.

NOTES.

[1] On peut comparer ces vers à ceux que dit Aricie dans la *Phèdre* de Racine :

Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
Pour moi je suis plus fière, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert ;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte ;
Et, vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Quelle différence entre la coquetterie bourgeoise d'Aricie, qui se plaît à porter la douleur dans une ame insensible, et le noble orgueil d'Idamé, qui tire une vanité secrète « d'adoucir ce lion dans ses fers arrêté, et d'instruire aux vertus son féroce courage ! »

Comment l'habitude avait-elle pu familiariser Racine avec le goût d'une galanterie ridicule, au point d'introduire dans une tragédie une princesse qui préfère un jeune héros à Hercule, parce qu'Hercule « préparait moins de gloire aux yeux qui l'avaient dompté. » Idamé ne parle point « de la gloire de ses yeux. Un refus a causé les malheurs de la terre. »

[2] Catilina, dans la pièce de Crébillon, dit :

La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, et que le lâche attend.

C'est un soldat romain qui se donne la mort pour se dérober au supplice : Zamti est un philosophe chinois, résigné à la mort.

[3] L'abbé Mongault était très vaporeux. Employé dans l'éducation du duc d'Orléans, fils du régent, comme l'abbé Dubois l'avait été dans celle du régent, il n'avait eu qu'une abbaye ; et Dubois était devenu cardinal, premier ministre, quoique l'abbé Mongault lui fût supérieur en naissance, en esprit, en lumières, et en probité. Il eut la faiblesse d'être malheureux de la destinée du cardinal, et il n'aurait pas voulu sans doute l'acheter au même prix. Un jour on lui demandait ce que c'était que les vapeurs

dont il se plaignait : « C'est une terrible maladie, répondit-il ; elle fait voir les choses telles qu'elles sont. » C'est dans ce même sens que ces vers de Zamti sont vrais.

4 On était accoutumé sur notre théâtre à voir des sujets immoler leurs enfans pour sauver ceux de leurs rois ; et l'on fut étonné d'entendre dans *l'Orphelin* le cri de la nature. Zamti ne devait pas sacrifier son fils pour le fils de l'empereur. Un particulier, une nation même, n'a pas le droit de livrer un innocent à la mort pour des vues d'utilité politique. Mais Zamti, en immolant son fils unique, fesait à ce qu'il regardait comme son devoir le sacrifice le plus grand qu'un homme puisse faire. En sacrifiant un étranger, il n'eût été qu'odieux ; en sacrifiant son fils, il est intéressant quoique injuste.

5 On peut comparer cette situation à celle de Clytemnestre. Observons que dans *Iphigénie*, un père égorge sa fille pour faire changer le vent, qu'aucun personnage dans la pièce ne s'élève contre cet absurde fanatisme ; que Clytemnestre trouve qu'il serait plus naturel d'immoler la fille d'Hélène, puisque enfin c'est Hélène qui est coupable ; tant les idées superstitieuses, qu'on a reçues dans l'enfance familiarisent les hommes avec les principes les plus absurdes non-seulement des superstitions régnantes, mais même des superstitions qui n'existent plus !

6 On a pendant quelque temps retranché ces huit vers : la police de Paris ne voulait pas que Gengis apprît aux Parisiens qu'il lui était utile de laisser aux Chinois certaines erreurs qui entraînaient leur docilité.

7 On peut comparer cette situation de Gengis à celle d'Auguste, et ces vers de *l'Orphelin* à ceux-ci de *Cinna* :

Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre ;
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Rien ne forme plus le goût, comme le remarque M. de Voltaire, que ces comparaisons, lorsque surtout deux hommes d'un génie égal, mais très différent, ont à exprimer un même fonds d'idées, dans des circonstances et avec des accessoires qui ne sont pas les mêmes. Ici l'un peint un tyran, et la satiété d'une ame épuisée par des passions violentes ; et l'autre peint un conquérant, et le vide d'un cœur qui a conservé sa sensibilité et son énergie.

8 Dans les premières éditions on lisait :

Passe sur mon tombeau dans les bras du barbare.

TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

VERSAILLES, IMPRIMERIE DE F. N. ALLOIS,
AVENUE DE SAINT-CLOUD, N° 3.

